CHRISTOPHE KOTANYI

Cent dérives

A Hundred Drifts

Hundert Driften

CHRISTOPH

Cent d

A Hundre

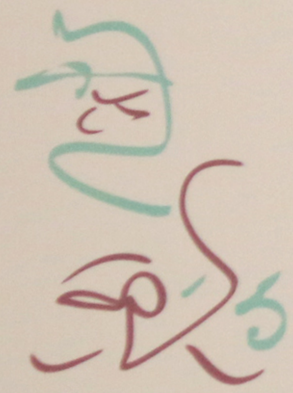
Hundert D

CHRISTOPHE KOTANYI

Cent dérives

A Hundred Drifts

Hundert Driften



KOTANYI

ives

Drifts

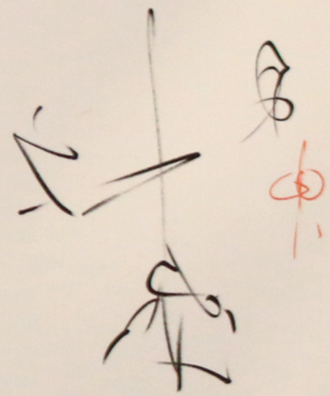
en

CHRISTOPHE KOTANYI

Cent dérives

A Hundred Drifts

Hundert Driften

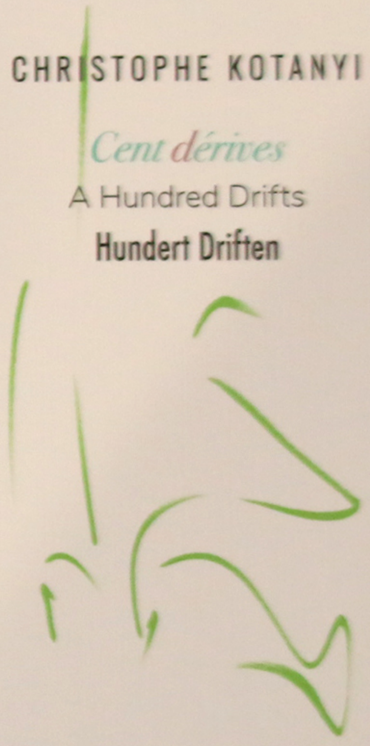


CHRISTOPHE KOTANYI

Cent dérives

A Hundred Drifts

Hundert Driften

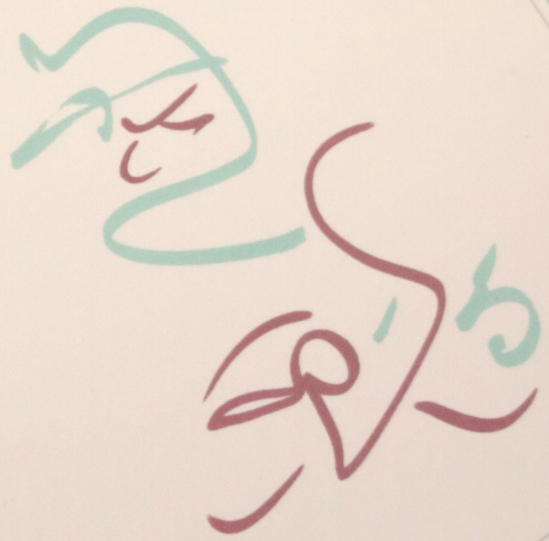


CHRISTOPHE KOTANYI

Cent dérives

A Hundred Drifts

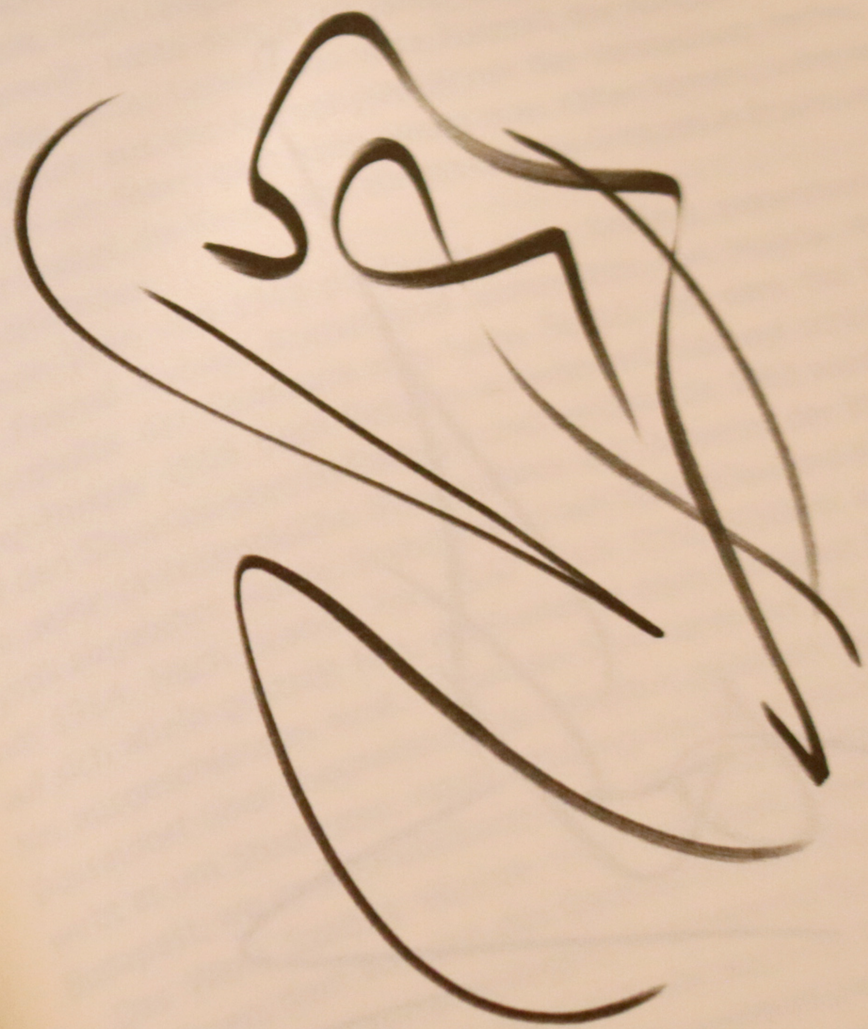
Hundert Driften



« L'imagination au pouvoir ! ».

La dynamique irrésistible de cette mobilisation spontanée aura montré suffisamment que les situationnistes avaient tapé dans le mille. On peut s'interroger sur son caractère éphémère. L'essoufflement précoce ne serait-il pas venu de cette séparation du radicalisme de la subjectivité et du radicalisme spirituel, inséparables, pour ainsi dire identiques encore chez Szabó ? L'exclusion du spirituel ne renvoie-t-elle pas à la séparation du privé et du public, de l'économique et du politique, que Marx voulait abolir à tout prix dans l'économie politique ? C'est que le subjectif vire rapidement à l'arbitraire, dès qu'il se retrouve séparé du terrain plus profond, plus gras, plus grouillant du spirituel, à moins de se séparer de ses parties devenues arbitraires, de se contenter de moins, de se moderniser, de réduire ses exigences sous le degré zéro de la subjectivité. Le refus de cette subjectivité froide, adaptée aux pôles et aux zones où se perd *Le Bateau ivre* de Rimbaud, est désormais un enjeu politique majeur, exigeant la création de situations provoquant le sursaut. Le mathématicien parlerait de surjectivité : l'esprit est surjectif par rapport à la subjectivité, comme série infinie plus vaste servant de repère à la série infinie plus étroite. C'est la leçon que Szabó tire du tournant gödélien dans les mathématiques, où la série restreinte se constitue en s'inscrivant dans la série plus vaste.

Mais il serait sans doute faux de faire le reproche de cette séparation du subjectif et du spirituel. Pour l'éviter dans le régime du moderne, il faudra encore l'aide du mathématicien, qui devra d'abord être attiré hors du paradis pythagoréen de la subjectivité des signes, des structures mathématiques impénétrables, peut-être par un art offensif porteur d'une politique du spirituel. Là peut résider le secret, voilé, de ces calligraphies spontanées, de ces logogrammes, de l'esprit que Szabó pratiquera dans les dernières à la veille de 68. Là encore, il se pourrait bien



CK

100D

hen, und dann gibt es die vergiftete Mythen, das ist,
wir heute Mythos nennen. Der Urmythos, mit Lügen
taminiert. Die sind in der Regel eher kurzlebig,
nd die Wissenschaft, spricht sie denn nicht von der
Wirklichkeit?
Schon, wenn sie nicht bloß Ideologie ist.
Wie sagten es noch mal der Max und der Teddy?
Was für Max? Was für Teddy?
Na ja, der Maximilian und der Theodor.
Mann! Was für Maximilian, und was für Theodor?
Na ja, die Wissenschaft schlägt um in Mythos, sagten sie,
weil sie immer schon Mythos war.
Blödmann!
Und wenn sie nicht Ideologie ist, dann ist sie Mythos.
Oje!
Ganz schön steif, nicht?
Stimmt.
Ok, mächtiger Schneider, du bist ein großer und ein
wissend Zauberer. Warum schließt du nicht uns, den
Mokomanen, an dich?
Ich, ein Zauberer unter den Mokomanern? Das wäre, wie
wenn man den Ozean mit dem Fingerhut der Jungfrau
Näherin ausschöpfen wollte. Bin ich denn nicht der
ing der tapferen und weisen Tokomaner, denen ihr
ren neulich und ein für allemal den Garaus

ppo
neider
umppo
Déridé
Mumppo
Mokomaner
Schneider

ren Innenstadt.

Le perroquet gris
Une pièce en 4 actes

Résumé

*Un navire de croisière s'égare chez les pirates. Un passager clandestin
trouve la bonne route, mais on ne l'écoute pas. Il rejoint les pirates et
les détourne.*

Personnages

Béla, machiniste d'un navire de croisière
Lailloche, passager clandestin
Le capitaine
Le radio
Jacques, le professeur, passager de 2e classe
La marquise, passagère de 1ère classe
Le steward
Jean, le second officier
L'architecte, passager de 2e classe
Maria, son épouse
L'artiste, passager de 3e classe
Sonia, son épouse
Guy Bordstein, chef des pirates
Raoul di Proprio, son lieutenant
José le pirate

Béla
Lailloche
Capitaine
Radio
Jacques
Marquise
Steward
Jean
Architecte
Maria
Artiste
Sonia
Bordstein
Proprio
José

1ère acte — La dérive

Scène 1.

Dans la soute. Au fond, Lailloche lit un liv
sans le voir.

Trouver l'atlas, trouver l'atlas, facil
voyons. Rhum, rhum, whisky, fari
gnocchi, saumon, saumon fumé
ment le saumon, on dirait...
itions... Munitions ? En
faut... Pourquoi pa
y est ?... Y a d

Béla

L'indicible

Cette impossibilité de faire de la personne – de cet Autre, chez Emmanuel Lévinas – un objet, le judaïsme l'exprime par l'imprononçabilité du Nom. Ce serait tout le thème de cette religion appelée judaïsme, dès le Second Commandement, qui nous met en garde contre toute tentative de représenter la personnalité par l'image, ou par quoi que ce soit – par un nom, un son, un concept, un enseignement, une doctrine philosophique, une peinture. Le judaïsme, ou, comme le dit encore Tábor, la judéosophie, pourrait ainsi être vue comme étant foncièrement non philosophique, ou même anti-philosophique.

Le Nom, précise Tábor, est imprononçable, mais il est à l'origine de la parole, étant là pour être prononcé. Cette attente, cet « à-dire », du Nom indicible est l'impératif central du judaïsme, à la fois son fardeau et sa dignité, faisant du judaïsme la nation de la parole, portant la responsabilité de la parole.

Car cet à-dire de l'indicible est à l'origine de la parole. Toute parole est une tentative avortée – mais hautement prolixe – de dire l'indicible. De cette tension résulterait l'héroïsme tragique de la nation biblique d'Israël, consciente de cet éternel échec.

The Unspeakable

The central expression for the impossibility to turn the person—Lévinas' Other—into an object, is the Judaic unspeakability of the Name. This is altogether the central theme in the religion called Judaism, starting with the Second Commandment which is a warning against any attempt to represent personality as an image, or "in any shape whatsoever"—as a name, word, concept, teaching, philosophical theory, painting—whatever. Judaism, Judaeosophy, as Tábor calls it, may ...en therefore, in this respect, as un- or even anti-philosophical.

...me, Tábor writes, is unspeakable, but it is at the origin of the ...here to be spoken. The to-be-spokenness of the ... the central imperative in the religion called ...

...at speaking the unspeakable. Hence, Israel's tragic heroism as the expression of this eternal failure.

La parole

L'à-dire de l'indicible est explicitement présent dans la Torah, c'est le Tétragramme, mais il l'est aussi implicitement, par l'absence des voyelles écrites, propre aux écritures alphabétiques sémitiques. Cette absence exprime en fait l'impossibilité de fixer la parole par écrit, avec toutes ses nuances, ses intonations et ses expressions. Le livre, à son tour, se présenterait en conséquence comme une tentative avortée d'écrire ce qui doit être écrit, mais ne peut pas l'être, de même que toute parole est une tentative avortée de dire ce qui doit être dit, mais ne peut pas l'être. D'où la priorité, dans le judaïsme, de la parole vive par rapport à la parole écrite, et de la tradition orale par rapport à la tradition écrite.

The Word

The to-be-spokenness of the unspeakable is made explicit in the Torah; this is the role of the cryptic figure of the Tetragrammaton. But it is also implicit in the absence of written vowels in the alphabetic Semitic languages. This absence actually says that no spoken word can be written, since no writing can render the continuous scale of intonations, shades and meanings proper to speech. The book is this failed attempt at writing what cannot, but must, be written; the way all speech is a failed attempt at saying what cannot, but must, be said. That would be the origin of the primacy of the spoken versus the written word, and of oral versus written tradition in Judaism.

Toi

La judaïté, la nation de la parole plutôt que du concept, pourra... être considérée comme anti-philosophique. Elle a pourtant pro... ses philosophes, tels que Moïse Maïmonide au XIVe siècle, Emm... Lévinas, et beaucoup d'autres. Tábor se situe dans cette ... Lévinas exprime la non-hypostabilité de la personne par la ... de la seconde personne, de l'Autre. Chez Martin Buber, c'e... seconde personne constituant la première, non réductib... mière. Ceci exprime aussi la primauté de la parole vive...

CHRISTOPHE KOTANYI

Cent dérives
A Hundred Drifts
Hundert Driften

édité par · edited by · herausgegeben von
Axel Roch & Magda van Suntum

gegenstalt
Berlin 2020

Tropes-métonymies · Metonymie ~ Incertain et importun · Ungewiss und ungelegen ~ Le fou, le génie, le saint · Wahnsinnig, genial, heilig ~ Partisans, mercenaires, imposteurs · Partisanen, Söldner, Hochstapler ~ L'équipe de Budapest · Team Budapest ~ Un philosophe hongrois · Ein ungarischer Philosoph ~ Szabó ésotérique · Szabó, der Esoteriker ~ La parole et le vécu · Wort und Erlebnis ~ La série maximale · Die maximale Reihe ~ L'expérience immédiate · Die unmittelbare Erfahrung ~ Mathèse de la langue · Sprachmathese ~ Le mot schizophrène · Das schizophrene Wort ~ Le mot comme fantôme · Die Zahl als Gespenst ~ Le mot comme instrument · Die Zahl als Instrument ~ Arc-en-ciel · Regenbogen ~ Le nombre comme configuration · Die Zahl als Gestalt ~ De la logique de la foi · Zur Logik im Glauben ~ Un Socrate du XX^{e} siècle ~ Abstraction et révélation ~ À qui s'adresse la philosophie de Szabó ? · Für wen ist Szabós Philosophie? ~ Battre le tambour · Philosophie mit der Trommel ~ Renversement du renversement · Umwertung der Umwertung ~ Rationalisme radical · Radikaler Rationalismus ~ Le pan-spiritualisme · Pan-Spiritualismus ~ Le secret des mathématiques · Das Geheimnis der Mathematik ~ De saint Anselme à l'ordinateur · Von Anselm zum modernen Computing ~ Le rire de l'homme · Das Lachen des Menschen ~ Langage et mathèse · Sprache ist Mathesis ~ Athéisme · Atheismus ~ Szabó contre Heidegger · Szabó vs. Heidegger ~ Pensée spéculative, pensée du *comme si* · Unendlich · Das Größtdenkbare · Versteckte Axiome ~ La pensée graphique de Lajos Szabó · Lajos Szabó's Graphic Thinking ~ Deux philosophes hongrois · Hungarian Philosophy ~ L'état du monde · The State of the World ~ Tags et graffiti · Graffiti Culture ~ Le numérique · Digital Culture ~ L'art graphique de Lajos Szabó · Szabó's Graphic Art ~ La théorie des systèmes · Systems Theory ~ Signe et langage · Sign and Language ~ L'art de Lajos Szabó · Szabó's Art ~ Le geste · Gesture ~ Le signe · The Sign ~ L'éthique · Ethic ~ La personne · The Person ~ L'esthétique · Aesthetic ~ La prismatique · Prismatic ~

Geste ou gesticulation ? · Gesture or Gesticulation? ~ Etudes morphogénétiques · Morphogenesis ~ Pour une histoire naturelle des contradictions · Toward a Natural History of Contradictions ~ Le centre constitutif · The Constitutive Centre ~ La question unique · The One Question ~ La réponse à la question · Answering the One Question ~ Déparadoxifier · De-paradoxization ~ La contradiction fondamentale · The Deepest Contradiction ~ Au sujet de la croisée des chemins · On the Crossroads ~ Personnalité · Personality ~ L'indicible · The Unspeakable ~ La parole · The Word ~ Toi · Thou ~ *logos* · *logos* ~ À la croisée des chemins · The Crossroads ~ Le centre · The Centre ~ La question unique · The One Question ~ Abstraction · Abstraction ~ L'innommable · The Unnameable ~ Nommer l'innommable · Naming the Unnameable ~ Chanter · Song ~ *Yikhes* · *Yikhes* ~ Jewry at the Crossroads ~ De la topologie spirituelle · On Spiritual Topology ~ Modernité phanocryptique – Communauté – Lajos Szabó – Les mathématiques – La langue – La subjectivité – La calligraphie – Béla Tábor – La science – Le système – Le mystère – La philosophie – Le phanocryptisme ~ Phanocryptic Modernity – Community – Lajos Szabó – Mathematics – Language – Subjectivity – Calligraphy – Béla Tábor – Science – System – Mystery – Philosophy – Phanocryptism ~ Logique et mathématiques · Logic and Mathematics ~ La théorie du chaos · Chaos Theory ~ La logique des lapins · The Logic of Rabbits ~ L'autoréférence · Self-reference ~ La métagression · Metagression ~ L'hétérostase · Heterostasis ~ Un non-nombre ~ Penser le zéro ~ Le giron productif ~ Multiplicités absurdes ~ Une arme secrète ~ Le vernaculaire ~ Une maladie ~ Genus ~ Penser et utiliser le zéro ~ Nombre ~ Le nombre configurationnel ~ Sans le zéro ~ Enthousiasme ~ Fragmentation ~ Tautologie structurelle ~ Ehyeh acher ehyeh ~ Incroyance ~ Mystique de la nature, mystique du savoir · Mystic Nature, Mystic Science ~ Snarks ~ Le dernier des Tocomans · Der letzte Tokomaner ~ Le perroquet gris

Salutations
de l'éditrice Magda van Suntum

Ce livre a vu le jour à la suite d'une série d'événements, tous plus improbables les uns que les autres. En voici quelques-uns : il y a, tout d'abord, l'intérêt qu'a pour la philosophie le jeune Lajos Szabó, expulsé de l'école professionnelle lors de la répression de la République des conseils en Hongrie. Il y a également la découverte de la philosophie par Attila Kotányi lorsqu'il lisait, muni d'une torche, dans le dortoir d'une école militaire k. u. k., un volume de Schopenhauer plein d'annotations. C'était le seul document qui lui restait de son père, décédé beaucoup trop tôt. Il y a aussi l'exclusion d'Attila Kotányi de l'armée, juste avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, ce qui lui sauva sans doute la vie. Et il y a la rencontre de Szabó avec le bibliothécaire et poète Béla Hamvas, lorsqu'il lui rendit ses livres empruntés griffonnés de notes. Puis, le retour, en bonne santé physique et mentale, de Lajos Szabó et de Béla Tabor des camps d'extermination et celui de Béla Hamvas du front de l'Est. Il y a ensuite la rencontre d'Attila Kotányi avec Magda Huszár, qui venait de réchapper à l'hiver de famine de 1944/45. Et il y a la reprise des réunions de l'École Dialogique de Budapest en 1945. Plus tard, en 1956, il y a le soulèvement hongrois, sa répression et le départ de Szabó et de son groupe vers l'Ouest, y compris les enfants, tous sains et saufs. Ou il y a encore la rupture d'Attila Kotányi avec Guy Debord. Puis, il y a, après Tchernobyl, et grâce à l'honnêteté d'un certain Mikhaïl Gorbatchev, la fin de la guerre froide ; ensuite, la carrière de l'auteur, mon frère Christophe, en tant qu'astrophysicien. Le bon état d'Attila Kotányi lorsque les œuvres de Szabó furent publiées en 1999 figure également sur cette liste. Enfin, il y a l'intérêt et le soutien de tous nos amis. Pour finir, je voudrais remercier en particulier Magda Huszár et son engagement inlassable au cours des soixante-quinze dernières années. Le poète dirait : tant de ruptures, de perturbations – et encore plus de miracles – pour un petit morceau de continuité.

Préface
de l'auteur Christophe Kotanyi

Le 1er janvier 1957, à la frontière entre la Hongrie et ce qui était alors la Yougoslavie, vers cinq heures et demi du matin, juste avant le crépuscule, un petit groupe d'hommes, de femmes et d'enfants atteignit la lisière d'une forêt enneigée et aperçut, fatigué et soulagé, la terre yougoslave. En bas, dans la vallée, les gardes-frontières, fidèles au poste, avec leurs fusils prêts à tirer. Une section de l'École Dialogique de Budapest était en train de passer à l'Ouest, à la suite de son maître Lajos Szabó, qui attendait à Vienne.

Nous étions parmi eux, mon père, ma mère, mes deux sœurs et moi. Je n'avais alors que sept ans et j'avais avec moi le vieux classique de James Fenimore Cooper *Le Dernier des Mohicans* qui venait d'être retraduit en hongrois. C'était l'un des deux livres qu'on m'avait permis d'emporter dans cette fuite. L'autre était *Bóbita táncol*, Bóbita danse, le dernier livre du poète hongrois Sándor Weöres, un ami de ma famille. À cette époque-là, on pouvait encore se permettre de trimbaler des romans et de la poésie dans son sac à dos quand on franchissait des frontières illégalement. On n'avait pas encore à traverser les océans au risque de se noyer, comme tant d'entre nous doivent le faire aujourd'hui. On ne marchait pas sans fin dans des territoires hostiles. En véritable Indien, je suivais la file et me demandait comment le chef des Mohicans et son ami, le trappeur Œil-de-faucon, auraient bien pu faire pour marcher dans la neige fraîche et crissante sans faire le moindre bruit. En tous cas, moi, je n'arrivais pas à marcher dans la neige sans attirer l'attention ni sans la faire craquer.

Quant au groupe, l'École Dialogique de Budapest, il faisait partie d'un cercle d'artistes, d'intellectuels et de scientifiques, qui eux-mêmes n'étaient pas vraiment une école, mais plutôt des amis qui se réunissaient pour discuter autour du philosophe et artiste autodidacte Lajos Szabó et de son ami, Béla Tábor. Revenues des camps à l'été 1945, ces deux personnalités s'étaient aussitôt retrouvées pour reprendre leurs conversations entamées dans les années 1930 et interrompues par leurs déportations vers Auschwitz et Theresienstadt. Après la guerre, de nouveaux amis vinrent se joindre à eux pour discuter d'un large éventail de questions allant de la vie

quotidienne à la politique mondiale, de l'art et de la science à la philosophie et à la spiritualité.

Environ onze ans plus tard, la révolution de 1956 contre l'occupation soviétique rouvrit les frontières. L'armée hongroise, chargée de garder les frontières, s'était jointe à l'insurrection. Des renforts envoyés de Moscou ne tardèrent pas à rétablir la dictature et, comme beaucoup d'autres, Lajos Szabó se résolut à émigrer à l'Ouest à la recherche de meilleures conditions pour son travail philosophique et artistique. Il partit pour Vienne ; des amis et d'autres devaient le suivre. Mais les choses se passèrent autrement. Juste après son passage, la frontière fut refermée et ses associés, le reste du groupe, n'eurent d'autre choix que de chercher d'autres brèches dans ce que Winston Churchill appelait le rideau de fer. C'est la Yougoslavie de l'époque qui s'est avérée être cette toute dernière brèche.

Comme moi qui portais les deux livres qui m'étaient les plus chers, mes parents et d'autres adultes transportèrent, lors du passage de cette brèche, leurs manuscrits ou œuvres d'art les plus précieux. Mais il ne purent pas tout emmener. Ainsi, ils durent laisser les documents les plus importants de mon père, les comptes-rendus de nombreuses années de discussion, de 1946 jusqu'en 1953. À l'origine, quand le trajet semblait encore suffisamment sûr, Lajos Szabó avait proposé de nous emmener nous, les enfants, à Vienne en premier, dans un transport séparé, avant les autres, pour ainsi dire. Mais ma mère, comme toute mère le ferait sans doute, refusa de séparer la famille en fuite, et de se séparer de ses enfants. C'est ainsi que Lajos Szabó et sa femme récupérèrent les comptes-rendus dans une autre valise, bien lourde, que les porteurs prétendirent plus tard avoir perdu dans un tramway de Vienne – confirmant, pour ainsi dire après coup, la bonne intuition et la crainte des mères !

Pendant les trente années qui suivirent, de 1957 à la fin des années 1980, les contacts à travers le rideau de fer étaient pratiquement impossibles. La fin du soulèvement de 1956 avait été suivie d'une nouvelle vague de répression en Hongrie, tandis que les exilés durent faire face à des ajustements douloureux à un monde nouveau, avec des défis encore inconnus, y compris le besoin d'adopter de nouvelles langues, de s'adapter à de nouveaux contextes sociaux et politiques, et aussi avec la certitude de ne pas pouvoir retourner chez eux, ni de

pouvoir bénéficier du soutien de ceux qui y étaient demeurés. Après plusieurs mois d'épreuves, d'un camp de réfugiés à l'autre à travers la Yougoslavie et l'Autriche, Lajos Szabó et son groupe se retrouvèrent finalement à Bruxelles. De là, Szabó se rendit en l'Allemagne, suivi de quelques autres. Il y mourut en 1967, laissant une grande quantité de calligraphies, et une œuvre philosophique restée pour l'essentiel inédite.

Heureusement, une copie des comptes-rendus et des documents perdus avait été laissée à Budapest avec ceux restés au pays, parmi eux Béla Tábor. Il nous fallut plus de trente ans pour le constater, et dix autres années furent nécessaires pour que les deux groupes si violemment séparés se réunissent afin de préparer ces comptes-rendus et manuscrits pour être publiés, sous le titre de *Fait et Mystère*, en 1999. Seule la fin de la guerre froide rendit possible cette publication.

Le présent volume *Cent dérives* poursuit ceci et leur travail et présente mes commentaires sur les idées de ces deux penseurs, basés en partie sur leurs textes, en partie sur l'ouï-dire, et en partie sur mes propres expériences et conversations au sein de ce cercle. Mon père, Attila Kotányi, fut un interlocuteur de premier ordre, ayant été très proche de Lajos Szabó. Je lui suis reconnaissant de son enthousiasme et de sa persévérance, sans parler de ma simple existence, comme aurait pu le dire Péter Esterházy.

Plutôt que de me livrer à un exposé systématique, j'invite ici à des dérives plutôt libres à travers un territoire spirituel très peu exploré jusqu'à présent, qui a fait partie de mon horizon pendant toute une vie, et à une série de voyages autour de certains des thèmes clés de l'École Dialogique de Budapest.

Grâce au Socrate de Platon, nous savons que la philosophie ne se résume pas à ce qu'on trouve dans les livres. L'histoire nous apprend que la philosophie, tout comme une mélodie ou un air musical, appelle à être jouée, encore et encore, chaque interprétation produisant une nouvelle musique. On pourrait appeler cela le principe dialogique. Mes commentaires se veulent comme des préludes à ces textes originaux, ou comme des variations ; ils visent simplement à donner un avant-goût des traductions du hongrois, qui attendent encore d'être présentées devant un public.

Remarques introductives de l'éditeur Axel Roch

« Nous n'avons jamais été seulement scientifiques », pourrait être la devise de l'auteur, né en 1949 à Budapest du nom de Kristóf György Kotányi, ayant quitté la Hongrie en 1956. En 1981, il a obtenu un doctorat en radioastronomie à la Rijksuniversiteit Groningen aux Pays-Bas. Puis, il a occupé des postes d'enseignement et de recherche, notamment à l'Université de Paris, à l'Université de Neuchâtel, en Suisse, et à l'Institut national de recherche spatiale de São José dos Campos, près de São Paulo, au Brésil.

Sur le principe, Christophe Kotanyi partage l'avis de l'écrivain et poète hongrois Béla Hamvas : « Il n'y a pas de gens sans religion[1] », ces gens n'existent pas. Tout ce qui est moderne, de l'art à la politique, même les sciences et les mathématiques, y compris les sciences informatiques, appliquées ou pures, n'est rien d'autre qu'une foi sécularisée, une sorte de *spin-off* ou dérivé théo-théorétique. Nous n'avons jamais été simplement scientifiques, car nous n'avons jamais pu cesser d'être religieux. Ou, comme Hamvas l'a écrit dans sa *Philosophie du vin* de 1945 : « Vivre sans religion est impossible. Soit on croit en Dieu, soit on croit en des sortes de substituts [… tels que] les principes, les visions du monde, les dictateurs, le progrès, l'humanisme […] Le nom du substitut religieux d'aujourd'hui est : le matérialisme[2] ». Autrement dit, les sciences – empiriques et théoriques, les dispositifs expérimentaux, les matérialismes, qu'ils soient durs et froids, grossiers et dogmatiques-naïfs, ou même plus mous avec leur informatique, leurs logiciels, leur codage, leur intelligence artificielle, leurs algorithmes, leur philosophie de la technologie, leurs structuralismes de tous bords, jusqu'à la logique même – sont des formes de foi pétrifiées, quasi moribondes, des religions rapiécées.

Le problème fondamental est posé. Nous vivons dans un monde hiératique. Après avoir lu les *Cent dérives*, nous nous retrouvons face à un choix. D'un côté, il y a des icônes épistémiques, des paradigmes, des dispositifs, applicables et descriptibles. De l'autre côté, il y a la reconnaissance et le dévoilement des multiples dimensions cachées de la foi, des diverses dimensions dans la foi, enfouies et historiquement codifiées dans nos idéologies, dans notre pensée, dans notre

époque, mais aussi dans nos pratiques. Bien sûr, par cela, l'auteur brise un tabou ; car les scientifiques sont censés ne jamais pouvoir ou devoir admettre qu'ils ne produisent pas seulement du savoir, ni ne pratiquent seulement les sciences pures. Les problèmes et les maladies de notre monde (post-)moderne et (techno-)scientifique découlent en réalité de ce tabou qui est insuffisamment discuté. Il est, trop souvent, plutôt tacite. C'est ainsi que, pour contrebalancer nos habitudes profanes et nos pensées séculaires, pour compléter nos boucles et nos routines modernes par de nouvelles pensées, nous avons entrepris de publier le recueil de dérives de Christophe Kotanyi.

Le but des *Cent dérives* n'est pas tant de fournir de nouveaux contenus et/ou de nouvelles méthodes, mais plutôt de trouver de nouvelles formes d'expressions pour des choses connues. Cela inclut, par exemple, des réflexions sur les mathématiques allant au-delà de la théorie classique des médias. Le but est aussi de combler le fossé intellectuel entre Berlin/Francfort et Paris, qui se creuse depuis des décennies. Pour bien prendre la mesure de ce fossé, rappelons-nous que, entre autres, l'introduction dans l'Allemagne d'après-guerre de la pensée de Guy Debord et de l'archéologie de Michel Foucault comme méthode critique ne fut pas l'œuvre d'un philosophe renommé, mais de Dietmar Kamper, qui, à ses débuts, était professeur de sport et de gymnastique. Dans notre cas, c'est un radioastronome – là encore, il ne s'agit pas d'un philosophe réputé et soi-disant professionnel – qui pourrait un jour se voir attribuer le fait d'avoir réintroduit, dans le nouveau millénaire, l'esprit comme source première de la pensée. Cette fois-ci, ce mode de pensée à la fois ancien et nouveau n'a pas été importé en Allemagne en provenance de Paris, mais de Budapest – via Bruxelles et Paris.

Le titre original des dérives non éditées est : *Décapages – Dérives autour de Lajos Szabó et Béla Tábor.*[3] L'auteur voulait ainsi insister sur la mise en évidence, par des procédés abrasifs, des dimensions spirituelles de la modernité comme méthodes de pensée qui sont en réalité des déviations ou des dérives de la modernité. Bien entendu, c'est au lecteur de juger du bien-fondé de ces propositions. Cela dit, en tant qu'éditeurs, nous pensons qu'une telle mise à jour des connaissances contemporaines est souhaitable, d'autant plus

qu'elle constitue une nouvelle tentative de replacer le présent dans une histoire qui n'a jamais été seulement séculaire. L'une des propositions théo-théorétiques de base est alors de révéler les dimensions spirituelles, voire sacrées, de toutes les formes de modernité, y compris la post-modernité. Cela vise tout d'abord toute philosophie de la technologie, mais aussi les médias sociaux aujourd'hui omniprésents. Déterrer les racines spirituelles des médias techniques et sociaux en action est l'une des idées nouvelles et audacieuses que les *Cent dérives* proposent au lecteur. Cela nous aide à faire face à ces nouvelles merveilles, à savoir, la théorie de la calculabilité.

En outre, Kotanyi présente, commente et renouvelle la pensée de ce qu'on appelle l'École Dialogique de Budapest, née autour de Lajos Szabó, Béla Tábor et Béla Hamvas en plein milieu des tempêtes successives du XX^{e} siècle. Ce faisant, Kotanyi ne vise pas tant à formuler des critiques, mais plutôt à restaurer l'unité des multiples fragments de ces pensées et à en aiguiser les tranchants. Mentionnons à titre d'exemple la solution proposée par Szabó au problème de la séparation du savoir et de la foi. La pensée profane a piégé la modernité, d'Emmanuel Kant jusqu'à Martin Heidegger. C'est comme si une norme auto-imposée, puis intériorisée, une sorte de narcose, une addiction au profane, était devenue un dogme oppressif. Aidé par Szabó, Kotanyi propose ici une synthèse positive à un niveau supérieur. Au lieu de creuser le fossé entre la théologie et la philosophie, entre la scolastique et les Lumières au détriment de toutes les parties, ils l'enjambent, le comblent au moyen du tiers exclu qu'ils appellent la *mathèse du langage*. Ils remettent ainsi l'accent sur l'unité et la continuité. Leur projet est bien peu orthodoxe et peut même nous paraître bizarre, puisqu'il suggère une sorte de réalisme du langage. Mais il ne nous promet rien de moins que d'échapper aux impasses de la modernité en résolvant, par exemple, les faux antagonismes entre le Moyen Âge et l'ère moderne.

Ensuite, il y a tous les écarts entre la parole et l'écrit, entre la parole et la pensée, voire leurs discordes qui se sont aggravées depuis environ un millénaire – au détriment de la pensée, hélas. Cette perte amère est la grande maladie de notre époque, en particulier dans l'Allemagne d'après-guerre. Walter Benjamin l'avait déjà diagnostiquée bien avant en des termes assez semblables : « La parole saisit

la pensée, mais c'est l'écriture qui la dominee[4] ». Autrement dit, il n'y a pas de pensée sans parole. Tel est le fondement de philosophie dialogique, de la pensée dialogique et c'est un thème récurrent de ce livre. Attila Kotányi, le père de l'auteur, à l'époque également membre de l'*Internationale Situationniste* et enseignant à l'Académie des Arts de Düsseldorf, a collaboré à la publication en 1999 de documents de l'École Dialogique de Budapest, dans un volume intitulé *Tény és Titok*, *Fait et Mystère*.

Les *Cent dérives* sont, d'une certaine manière, un prolongement ou une continuation de ce projet. Mais elles ne se contentent pas de publier des comptes-rendus ; elles livrent des commentaires et des pensées impulsifs, fragmentaires et inachevés sur l'École Dialogique de Budapest, dans un style très proche du langage parlé, comme une conversation entre amis. Heinrich von Kleist a fait une remarque semblable quand il écrivit en 1805 : « l'idée vient en parlant » dans son *Essai sur l'élaboration progressive des idées pendant le discours*. La pensée naît du dialogue vivant, c'est la parole qui lui donne son élan. Tel est l'esprit qui vit. Ou, comme le disait Martin Buber : La vie, vivre, signifie qu'on vous parle. Alors dans la mesure où il est possible pour un livre de parler, ce livre entend vivifier le lecteur.

Les *Cent dérives* ne sont pas un livre sur la pensée sans paroles, sur des concepts tels que l'*Être et Temps*, mais plutôt sur les signes et l'être. Elles ne sont pas non plus le journal d'un séducteur, mais plutôt des fragments sur le dialogue, l'amitié et l'amour. Elles sont plutôt une archéologie de l'esprit. Voilà le titre d'un livre que Michel Foucault n'a jamais osé imaginer, ni écrire, car il insistait plutôt sur des faits empiriques, le corps, ses mécanismes historiques, ses tactiques et ses stratégies. Les *Cent dérives* ne sont pas non plus une dialectique négative, mais plutôt positive, analogique. Leurs thèmes centraux ne sont pas *Différence et Répétition*, mais continuité et contradiction. Pas *Mille Plateaux*, mais des dérives – *Cent dérives*.

Cet ouvrage n'aspire pas seulement à poursuivre le travail de l'École Dialogique de Budapest, mais aussi à redéfinir et rééquilibrer le rapport entre la parole et l'écrit, en leur attribuant à chacune la cardinalité qui leur convient. Résumons : La parole, le mot parlé, est un continu, une continuité d'ordre supérieur. Le mot écrit, lui aussi, est infini, mais il l'est moins. En termes de mathématiques de

l'infini, si l'écrit peut être comparé à $\aleph_0$, le plus petit infini, alors la parole correspond plutôt $\aleph_1$, de l'infini suivant. Si écrire est comme un infini dénombrable, alors parler est indénombrable. En bref : { l'écrit } ≙ $\aleph_0$, { la parole } ≙ $\aleph_1$.

Pour le moment, appelons cela l'analogie-conjecture de Szabó-Kotanyi. Elle énonce, toujours dans le langage des mathématiques de l'infini, que l'écrit et la parole n'ont pas une relation bijective, univoque, l'un avec l'autre, un rapport de un à un. Cela rend possible une nouvelle caractérisation de la relation entre la parole, l'écriture et les médias. La parole est un courant d'air, un vent, soufflant sur l'écriture qui, elle, est le refuge du philosophe, une cachette, l'ombre du vent, comme l'ont déjà exprimé très clairement des personnes très importantes.[5] Mais les conséquences de cette analogie vont bien au-delà de la théorie du langage et de la pensée sur les médias. Elle implique la négation de l'univocité de l'être. En considérant l'analogie-conjecture de Szabó-Kotanyi comme acquise, nous pouvons retrouver, révéler l'alliance mystérieuse et cachée de la pensée et de la poésie, cette relation très étroite perturbée, au cours des siècles, par un abus de pouvoir de l'écrit. Car toute parole est musique, et toute musique est parole. C'est ce lien que l'écrit est venu perturber, et, de proche en proche, celui entre la musique-poésie et la pensée-parole. L'écrit perd ce pouvoir dès qu'il s'avère ne pas être à la mesure, commensurable, ni de la parole, ni de la musique. L'être n'est donc pas univoque, l'être est analogique. De la même manière, une dérive n'est pas une boucle, mais un courant.

---

1 Hamvas, B. (1994) *Philosophie des Weins*, p. 8.
2 *Ibid*, p. 58.
3 Une référence à Jean-François Lyotard, *Dérive à partir de Marx et Freud*.
4 Benjamin, W. (1928/2019) *Einbahnstraße*, p. 48.
5 Dans *Was heißt Denken*? Heidegger se souvient à Parménide et Socrate : « Car quiconque se met à écrire à partir de la pensée doit inévitablement ressembler à ces gens qui courent se mettre à l'abri d'un courant d'air trop fort pour eux ». La parole est ici un vent, et l'écriture n'est qu'un abri.

Grußwort
der Herausgeberin Magda van Suntum

Dieses Buch entstand als das Ergebnis einer ganzen Reihe von Ereignissen, eines unwahrscheinlicher als das andere. Davon möchte ich nur einige nennen: zuerst das Interesse des jungen Lajos Szabó für die Philosophie, nach der Niederschlagung der Ungarischen Räterepublik und seinem Ausschluss aus der Berufsschule; dann Attila Kotányis Entdeckung der Philosophie bei der Lektüre eines Schopenhauer-Bandes voller Randnotizen mit Taschenlampe im Schlafsaal einer k. u. k. Kadettenschule, das einzige Dokument in seinem Besitz von seinem viel zu früh verstorbenen Vater; sein Ausschluss aus dem Militär, der ihm wohl sein Leben gerettet hat, kurz vor dem Ausbruch des Zweiten Weltkriegs; die Begegnung Szabós mit dem Bibliothekar und Dichter Béla Hamvas, als er seine geliehenen Bücher vollgekritzelt zurückbrachte; Lajos Szabós und Béla Tabors Rückkehr aus den Vernichtungslagern in guter leiblicher und geistiger Verfassung, und Béla Hamvas' von der Ostfront; die Begegnung Attila Kotányis mit Magda Huszár, als sie gerade den Hungerwinter 1944/45 überstanden hatten; und das erneute Zusammentreffen der Budapester Dialogischen Schule 1945. Später, 1956, der ungarische Aufstand, dessen Niederschlagung und der Weggang Szabós und seiner Gruppe in den Westen, mitsamt Kindern, alle heil und unversehrt; Attila Kotányis Bruch mit Guy Debord; dann, nach Tschernobyl, und als Folge der Redlichkeit eines Michail Gorbatschow, das Ende des Kalten Krieges; dazu die Karriere des Autors, meines Bruders Christophe, als Astrophysiker. Die gute Verfassung Attila Kotányis bei der Veröffentlichung der Werke Szabós 1999 gehört auch in diese Aufzählung; und nicht zuletzt das Interesse und die Unterstützung all unserer Freunde. Schließlich gilt unser Dank insbesondere Magda Huszár und ihrem unermüdlichen Engagement in den letzten 75 Jahren. Der Dichter würde sagen, so viele Brüche und noch mehr Wunder für ein kleines Stück Kontinuität.

Vorwort
des Autors Christophe Kotanyi

Ungarisch-jugoslawische Grenze, der erste Tag im Januar 1957, etwa 6 Uhr in der Früh: noch kurz vor dem Morgengrauen erreicht eine kleine Gruppe Menschen, Frauen, Männer und Kinder, im hohen Schnee einen Waldesrand und sieht, erschöpft und erleichtert, jugoslawisches Land. Dahinter, in einer Talsohle, Soldaten vor Grenzposten mit schussbereiten Gewehren. Ein Teil der Budapester Dialogischen Schule ist im Begriff in den Westen hinüber zu wechseln, ihrem Meister Lajos Szabó folgend, der in Wien wartete.

Wir gehörten zu dieser Gruppe, meine Mutter, mein Vater, meine beide Schwestern und ich. Ich war damals gerade sieben Jahre alt und trug bei mir den alten Klassiker *Der letzte Mohikaner* von James Fenimore Cooper, der gerade wieder neu auf Ungarisch erschienen war. Der historische Roman war eines der beiden Bücher, die ich auf der Flucht mitnehmen durfte. Das andere hieß *Bóbita táncol*, Bóbita tanzt, ein neuer Band des ungarischen Dichters Sándor Weöres, ein Freund meiner Familie. Zu dieser Zeit, 1957, hatte man noch den Luxus, beim illegalen Grenzübertritt Gedichtbände und Romane im Rucksack mitzunehmen. Man riskierte ja nicht, wie heute, beim Überqueren der Meere zu ertrinken, und man stapfte nicht endlos durch feindselige Länder. Nun, als echter Indianer, der ich war, folgte ich der schweigsamen Reihe und fragte mich dennoch, wie es wohl der Häuptling der Indianer und sein Freund Lederstrumpf angestellt hätten, geräuschlos durch den frischen Schnee zu schleichen. Mir gelang es jedenfalls nicht durch den Schnee zu stapfen, ohne dabei aufzufallen oder laut zu knistern.

Die Dialogische Schule aus Budapest, ein Kreis ungarischer Künstler, Intellektueller und Wissenschaftler, war keine wirkliche Schule, sondern eher eine informelle und freundschaftliche Gesprächsgruppe, versammelt um den Autodidakten, Philosophen und Künstler Lajos Szabó und seinem Freund, Béla Tábor. Die beiden waren 1945 aus den Vernichtungslagern zurückgekehrt und hatten sich sofort daran gemacht, ihre 1930 begonnenen Gespräche wiederaufzunehmen, die durch die Deportation nach Auschwitz und Theresienstadt nur unterbrochen worden waren. Freunde schlossen sich ihnen nach und nach an, um einen mehr oder weniger engen Diskussionskreis über ein breites Spektrum

von Fragen zu bilden, die von Themen des Alltagslebens bis zur Weltpolitik, von Kunst und Wissenschaft bis hin zu Philosophie und Spiritualität reichten.

Am Ende des Zweiten Weltkrieges wurde mein Land von den sowjetischen Besatzern, die es von den Nazis befreit hatten, vom Westen komplett abgeschnitten. Erst elf Jahre später öffnete der Volksaufstand 1956 erneut die Grenzen. Die ungarische Armee, die von der sowjetischen Kommandantur den Auftrag erhalten hatte, das Land abzuriegeln, hatte sich spontan den Aufständischen angeschlossen. Mit der militärischen Verstärkung aber, die dann aus Moskau geschickt wurde, begann in Ungarn erneut eine Repression. Lajos Szabó beschloss daher, wie viele andere, wir auch, das kleine Zeitfenster der Unklarheit an den Grenzen zu nutzen, um in den Westen auszuwandern, zu flüchten, um dort die für uns notwendigen Bedingungen geistiger Arbeit zu suchen. Szabó ging nach Wien und die anderen wollten ihm folgen. Aber die Dinge entwickelten sich anders. Unmittelbar nach seiner Abreise wurde die Grenze wieder geschlossen und die nachfolgende Gruppe musste schon nach einer neuen Möglichkeit suchen, um sie zu überqueren. Jugoslawien bot sich uns an, als letzte Spalte dessen, was Winston Churchill den Eisernen Vorhang nannte.

Durch diese Spalte nahmen, so wie ich meine zwei Bücher, meine Eltern und die anderen Erwachsenen ihre wertvollsten Manuskripte und Kunstwerke mit. Die wichtigsten Dokumente meines Vaters allerdings, die Protokolle der Budapester Dialogischen Schule aus den vielen Jahren der Diskussionen zwischen 1946 und 1953, waren nicht dabei. Lajos Szabó hatte nämlich ursprünglich angeboten, uns Kinder, mich oder meine Geschwister zuerst mitzunehmen nach Wien, als der Weg in den Westen noch sicherer schien, die Kinder in einem ersten Transport voraus sozusagen. Meine Mutter hatte sich allerdings, wie vermutlich alle Mütter, gegen jedwede Trennung der Familie auf der Flucht entschieden. So bekamen Lajos Szabó und dessen Frau einen schweren Koffer mit jenen Protokollen auf den Weg in den Westen. Später aber gaben sie an, diesen so wichtigen Koffer unmittelbar an einer Straßenbahnhaltestelle in Wien verloren zu haben – gewissermaßen die Intuition und Ängste der Mütter bestätigend!

In den folgenden 30 Jahren, von 1957 bis Ende der achtziger Jahre, waren Kontakte durch den Eisernen Vorhang praktisch unmöglich. Die

Repressionen in Ungarn waren brutal verschärft worden. Die Geflohenen ihrerseits befanden sich in einer Periode schmerzhafter Anpassungen an eine neue Welt, mit immer noch unbekannten Herausforderungen, neuen Sprachen und neuen sozialen und politischen Hintergründen. Dazu kam die Gewissheit, weder auf diejenigen zählen zu können, die in der Heimat geblieben waren, noch selbst jemals in das Land zurückkehren zu können. Nach monatelanger Wanderung der Familien, von einem Flüchtlingslager zum nächsten, zwischen Jugoslawien und Österreich, trafen sich Szabó und seine Gruppe in Brüssel wieder. Von dort aus ging er bald weiter nach Deutschland und andere folgten ihm wiederum. Als er 1967 in Düsseldorf starb, hinterließ Szabó eine große Anzahl Kalligraphien und ein philosophisches Werk, das größtenteils noch unveröffentlicht ist.

Glücklicherweise stellte sich heraus, wenn auch erst etwa 30 Jahre später, dass es noch eine Kopie der Protokolle der Diskussionen aus Budapester Zeiten hinter dem ehemaligen Eisernen Vorhang gab, in Budapest. Es dauerte dann weitere 10 Jahre, bis die beiden Gruppen, die eine um Lajos Szabó in Deutschland und die andere um Béla Tábor in Ungarn, zusammenkamen, um die Manuskripte vorzubereiten, die 1999 unter dem Titel *Tatsache und Geheimnis* veröffentlicht wurden. Erst das Ende des Kalten Krieges hatte diese Publikation möglich gemacht.

Der vorliegende Band *Cent dérives – Hundert Driften* setzt diese gemeinsame Arbeit gewissermaßen fort und bietet Kommentare zu diesen beiden Denkern an, beruhend auf dem, was ich selbst von ihnen gehört habe, auf meinen Gesprächen in diesen Kreisen, auf meiner Lektüre der Schriften der Budapester Dialogischen Schule und auf meinen Erfahrungen als Astrophysiker. Mein Vater Attila Kotányi, der Szabó sehr nahe stand, war dabei ein wichtiger Gesprächspartner für mich. Für seine Begeisterung und seine Ausdauer bin ich ihm unendlich dankbar.

Es ist nicht mein Anliegen eine systematische Darstellung zu liefern, vielmehr folge ich den mäanderförmigen Verläufen der Texte selbst zu den wichtigsten Themen in einer Art Drift, immer auf der Suche nach einem Leitfaden, einem Leitgedanken.

Seit Platons Sokrates wissen wir, dass sich Philosophie nicht auf das beschränkt, was in Büchern zu finden ist. Ebenfalls lehrt uns die Geschichte, dass die Philosophie, ganz wie eine Melodie, immer und immer wieder gespielt werden muss, und dass jede neue Wiedergabe

eine neue Musik ergibt. Dieses Phänomen könnte man dialogisches Prinzip nennen. Meine Kommentare verstehe ich als Präludien oder Variationen, als Vorgeschmack auf die Originaltexte, die noch darauf warten, vor einem Publikum aufgeführt zu werden.

Einleitende Bemerkungen des Herausgebers Axel Roch

„Wir sind nie nur wissenschaftlich gewesen" könnte ein Leitspruch Kristóf György Kotányis sein, geboren 1949 in Budapest, geflüchtet 1956, aufgewachsen in Belgien, 1981 Doktor der Radioastronomie an der Rijksuniversiteit Groningen, Niederlande, danach Professuren für Astrophysik an der Universität Paris, an der Universität Neuchâtel, Schweiz, am National Institute for Space Research in São José dos Campos, nahe São Paulo, Brasilien, und anderen.

Christophe Kotanyi wiederholt eine Überzeugung, die auch schon der ungarische Dichter und Schriftsteller Béla Hamvas vertrat: „Menschen ohne Religion gibt es nicht"[1]. Jede Form der Moderne, sei es Kunst, sei es Wissenschaft, auch Mathematik und Informatik, angewandt und rein, auch Politik, ist immer nur Säkularisierung eines Glaubens, eine Art theo-theoretischer *Spin-Off*. Wir können also gar keine reinen Wissenschaftler sein, denn wir sind nie unreligiös gewesen. Hamvas formulierte es 1945 in seiner *Philosophie des Weins* so: „Ohne Religion kann man nicht leben. Man glaubt entweder an Gott, oder man glaubt an Surrogate [... wie etwa] Prinzip, Weltanschauung, Diktator, Fortschritt, Humanismus [...] Der Name des heutigen Religionssurrogats lautet: Materialismus"[2]. Wissenschaften also – empirisch wie theoretisch, Experimentalanordnungen, Materialismen, harte und kalte, der dogmatisch-naive Rohstoffmaterialismus, aber auch weiche Materialismen, die sich an Software, Information, Kodierung, an künstliche Intelligenz, an Algorithmen klammern, die Philosophie der Technik, jeder Strukturalismus, am Ende sogar die Logik – sind alles nur erstarrte, versteinerte, meist nicht sehr lebendige Formen eines Glaubens, die aus unterschiedlich geschichteten Glaubensdimensionen bestehen.

Das Grundproblem ist angesprochen: Wir leben in einer hieratischen Welt. Die Lektüre von *Cent dérives – Hundert Driften* überantwortet uns

eine Entscheidung, die wir treffen können: Entweder epistemische Ikonen und Paradigmen, Dispositive, die gelten sollen und die beschreibbar sind, oder eine Anerkennung und Freilegung der vielen Dimensionen des Glaubens, die in unserer Zeit, in unseren Ideologien, im Denken, aber auch in unserer Praxis enkodiert, verschlüsselt enthalten sind. Der Autor bricht damit natürlich ein Tabu. Denn Wissenschaftler können und dürfen nicht zugeben, dass sie nicht nur Wissen produzieren, keine bloßen Wissenschaftler sind. Die Probleme und Krankheiten unserer (post-) modernen und (techno-)wissenschaftlichen Welt ergeben sich aber genau aus diesem Tabu, das im Allgemeinen nicht im nötigen Umfang besprochen ist. Es bleibt in der Regel eher unausgesprochen. Daher, um unseren profanen Gewohnheiten und unserer allzu-weltlichen Gedankenpraxis ein Gegengewicht anzubieten, um unsere modernen Loops und Routinen durch neue Gedanken zu erfrischen, veröffentlichen wir Christophe Kotanyis Sammlung seiner Driften.

Cent dérives bietet dabei weniger neue Inhalte und/oder neue Methoden an, sondern sucht eher nach neuen Ausdrücken für alte. Dies beinhaltet beispielsweise Überlegungen zur Mathematik, die es erlauben über klassische Ansätze der Medientheorie hinausgehen. Außerdem wird mit *Cent dérives* die enorme und seit Jahrzehnten wachsende intellektuelle Kluft zwischen Berlin/Frankfurt und Paris wieder sichtbar, gleichzeitig lassen sich in vielen Überlegungen des Autors Hinweise auf Brücken herauslesen. Ein Beispiel für diese große Lücke: Wir erinnern uns sicherlich daran, dass es Dietmar Kamper war, ein ehemaliger Sportlehrer, kein etablierter Philosoph, der Guy Debords Denken und Michel Foucaults Archäologie als kritische Methode ins Deutschland der Nachkriegszeit einführte, unter anderem. Im vorliegenden Fall handelt es sich um einen Radioastronomen, ebenfalls kein etablierter oder sogenannter professioneller Philosoph, dem vielleicht eines Tages die Wiedereinführung des Geistes als Vorrang auch des technischen Denkens in diesem neuen Jahrtausend zugeschrieben werden könnte. Es ist eine alte, zugleich aber auch aktualisierte Denkart – diesmal nicht aus Paris importiert, sondern aus Budapest – via Brüssel und Paris.

Das erste Konvolut der noch nicht herausgegebenen Driften hat den Titel *Décapages – Dérives autour de Lajos Szabó et Béla Tábor*[3]. Kotanyi bezeichnet darin seine Denkungsart als Vorgänge des Abbeizens, eine sukzessive Freilegung der geistigen Dimensionen der Moderne, die als

Abweichung oder eben Abdriften vom Kurs der Moderne lesbar sind. Ob und wie weit dies gelungen ist, möge eine intensive Lektüre entscheiden. Als Herausgeber sind wir für eine solche Aktualisierung zeitgenössischen Wissens sehr dankbar, sie ist wünschenswert, nicht zuletzt als ein weiterer Versuch, unsere Zeit aus unserer Geschichte zu verstehen, eine Geschichte, die niemals nur weltlich war. Eine der grundlegenden theo-theoretischen Vorschläge ist dabei, die geistigen, ja auch heiligen Dimensionen aller Formen der Moderne, einschließlich der Postmoderne, aufzudecken. Dies gilt insbesondere für die Philosophien der Technik und auch für die allgegenwärtigen sozialen Medien heute. Die geistigen Wurzeln technischer und sozialer Medien freizulegen ist eine der neuen und kühnen Einsichten, die *Cent dérives* dem Leser bietet. Es wird uns geholfen, den neuen Wundern, wie beispielsweise der Theorie der Berechenbarkeit, gewachsen zu sein.

Des Weiteren exponiert, kommentiert und erweitert Kotanyi die Budapester Dialogische Schule, bestehend aus Lajos Szabó, Béla Tábor und Béla Hamvas, entstanden inmitten der Katastrophen des 20. Jahrhundert. Kotanyi geht dabei nicht vorwiegend kritisch vor, er sucht eher Einheit in vielen unterschiedlichen Gedanken dieser Schule, nivelliert dabei Widersprüche nicht, sondern erhöht diese. Als Beispiel wäre die von ihm vorgeschlagene Lösung zum Problem der Trennung zwischen Glauben und Wissen zu nennen. Säkulares Denken ist eine Falle, in die die Moderne getappt ist, seit Immanuel Kant und bis Martin Heidegger – zuerst eine Art freiwillige, dann aber verinnerlichte Norm, auch ein Narkose, geradezu eine Sucht zur Profanität, und zwischenzeitlich ein unmündiges Dogma. Kotanyi schlägt mit Szabó dagegen eine positive Synthese auf höherer Ebene vor. Anstatt die Trennung zwischen Theologie und Philosophie, zwischen Scholastik und Aufklärung zum Nachteil beider Parteien weiter zu vertiefen, wird diese mit Hilfe des ausgeschlossenen Dritten überwunden in der sogenannten Sprachmathese. Eine Betonung von Einheit und Kontinuität ist wiederhergestellt. Es ist etwas unorthodox, für uns auch seltsam, hier eine Art neuen Sprachrealismus vorzuschlagen. Die Sprachmathese als dieser neuer Denkansatz verspricht allerdings nichts Geringeres als einen Ausweg aus der Einbahnstraße der Moderne, insbesondere durch die Auflösung des missverstandenen Antagonismus zwischen Mittelalter und Moderne.

Dann all die Trennungen zwischen Rede und Schrift, Wort und Denken, gar deren Zerwürfnisse, die sich im letzten Jahrtausend entwickelten – zum Nachteil des Denkens: Dieses bittere Übel ist die gewachsene Krankheit unserer Zeit, insbesondere in Deutschland seit dem Zweiten Weltkrieg. Schon Walter Benjamin diagnostizierte: „Die Rede erobert den Gedanken, aber die Schrift beherrscht ihn“[4]. Anders gesagt: es gibt kein Denken ohne Rede, ohne Gespräch. Das ist der Kern der dialogischen Philosophie, des dialogischen Denkens und ein wiederkehrendes Anliegen des vorliegenden Buches. Der Vater des Autors, Attila Kotányi, Mitglied der *Situationistischen Internationale* und ehemaliger Dozent der Kunstakademie Düsseldorf, hatte dazu 1999 Protokolle und andere Dokumente der Budapester Dialogischen Schule aus der Zeit zwischen 1934 und 1950 herausgegeben unter dem Titel *Tény és Titok*, *Tatsache und Geheimnis*.

Die hier vorliegenden Driften sind in gewissem Sinne die Fortsetzung dieses Projekts, diesmal allerdings nicht Protokolle, sondern impulsive, fragmentarische und inchoative Kommentare, im Stil orientiert am mündlichen Sprechen, ganz wie ein Gespräch unter Freunden. Heinrich von Kleist hat uns ja auch in seiner Abhandlung von 1805 – *Über die allmähliche Verfertigung der Gedanken beim Reden* – daran erinnert: « l’idee vient en parlant », im lebendigen Dialog erst, im gesprochenen Wort, entsteht die Idee, das Denken entfaltet erst darin seine Dynamik. Das ist lebendige Spiritualität, oder, wie Martin Buber verallgemeinert: Leben heißt angesprochen werden. Soweit es für ein Buch überhaupt möglich ist, möchte das vorliegende Buch den Leser ansprechen.

In *Cent dérives* geht es also nicht um sprachloses Denken, um Begriffe, wie etwa noch in *Sein und Zeit*; verhandelt werden eher die Verhältnisse zwischen Zeichen und Sein. Es ist auch kein Tagebuch des Verführers, sondern es sind Fragmente über Dialog, Freundschaft und Liebe. *Cent dérives* ist eher eine Archäologie des Geistes, ein Buch, das Michel Foucault niemals zu denken wagte, auch nie geschrieben hätte, da er eher auf empirische Fakten und den Körper, seine historischen Mechanismen, seine Taktiken und Strategien insistierte. Keine negative Dialektik, sondern wieder eine positive, analogische Dialektik. Die Kernthemen sind nicht *Differenz und Wiederholung*, sondern Kontinuität und Widerspruch. Nicht *Tausend Plateaus*, sondern Driften – *Hundert Driften*.

Cent dérives bestimmt das Verhältnis zwischen Rede und Schrift neu, es wird andersartig ausbalanciert, neu tariert, über die Budapester Dialogische Schule hinausgehend. Es ist eigentlich sehr einfach: Die Rede, die gesprochene Sprache ist ein Kontinuum und hat dabei eine hohe, mächtige Kontinuität. Schrift ist auch unendlich, als Unendlichkeit ist sie aber weniger mächtig, kleiner unendlich. In der Mathematik der Unendlichkeit formuliert: Wenn das geschriebene Wort mit $\aleph_0$, der kleinsten Unendlichkeit verglichen werden kann, dann ist das gesprochene Wort eher wie $\aleph_1$, die nächsthöhere oder nächstgrößere. Ist das geschriebene Wort eine zählbare Unendlichkeit, so ist das gesprochene Wort unzählbar, überabzählbar. Also, kurz: {Schrift} $\cong \aleph_0$, {Rede} $\cong \aleph_1$.

Bis auf Weiteres möchten wir vorschlagen, diese Annahme die Szabó-Kotanyi'sche Analogie-Vermutung zu nennen, die eben darin besteht, das Verhältnis zwischen Schrift und Rede in Analogie zur Mächtigkeit von *Aleph-Null* und *Aleph-Eins* zu denken. Schrift und Rede sind damit nicht bijektiv, sie lassen sich nicht als Eins-zu-eins-Relationen zueinander abbilden. Damit ist das Verhältnis zwischen Sprache, Schrift und Medien neu charakterisierbar. Sprache ist ein Luftzug, ein Zugwind, der die Schutzräume der Philosophie durchwirbelt, denn Schrift ist ja eben nur ein Versteck, ein Windschatten, wie es durchaus einflussreiche Leute überdeutlich sagten.[5] Die Konsequenzen reichen jedoch weit über eine Philosophie der Sprache oder das Denken im Kontext der Medien hinaus. Es bedeutet letztendlich die Univozität des Seins zu verwerfen. Nehmen wir die Szabó-Kotanyi'sche Analogie-Vermutung als gegeben, können wir die mysteriöse und verborgene Allianz zwischen Denken und Dichtung aufdecken, wiederherstellen, denn Sprache ist Musik und Musik ist Sprache, eine enge Beziehung, im Laufe der Jahrhunderte nur durch das Schreiben verschüttet. Schreiben ist also nicht mehr verhältnismäßig. Schrift steht nicht mehr in rechten, kommensurablen Verhältnissen zu Sprache und Musik. Sein ist nicht univok, Sein ist analogisch. In ähnlicher Weise ist eine Drift kein Loop, sondern eine Strömung, *a draught*.

1 Hamvas, B. (1994) *Philosophie des Weins*, S. 8.

2 *Ibid*, S. 58. Entsprechend dem geflügelten Wort Gilbert K. Chestertons: "He who does not believe in God will believe in anything". Oder, sprachphilosophisch formuliert: „Wissenschaftler selbst müssen vertrauend und glaubensvoll sprechen, bevor sie analytisch denken können", Rosenstock-Huessy, E. (2012) *Die Kopernikanische Wende in der Sprachphilosophie*, S. 219.

3 Angelehnt an Jean-François Lyotards *Dérive à partir de Marx et Freud*.

4 Benjamin, W. (1928/2019) *Einbahnstraße*, S. 48.

5 Martin Heidegger erinnert in *Was heißt Denken*? an Parmenides und Sokrates, GA-8, S. 20: „Denn wer aus dem Denken zu schreiben beginnt, muß unweigerlich den Menschen gleichen, die vor allzu starkem Zugwind in den Windschatten flüchten". Die Rede hier ist der Zugwind, die Schrift der Windschatten. „Sokrates hat zeit seines Lebens, bis in seinen Tod hinein, nichts anderes getan, als sich in den Zugwind dieses Zuges zu stellen und darin sich zu halten. Darum ist er der reinste Denker des Abendlandes. Deshalb hat er nichts geschrieben."

Greetings
by the editor Magda van Suntum

This book came into being as the result of a series of events, each less likely than the previous. I would like to name just a few: first, the interest of the young Lajos Szabó in philosophy, after the suppression of the Republic of Councils in Hungary and his expulsion from the vocational school; then Attila Kotányi's discovery of philosophy while reading a Schopenhauer volume full of marginalia with a torch in the dormitory of a k. u. k. cadet school, the only document in his possession from his father, who died far too early; his exclusion from the military, which must have saved his life shortly before the outbreak of the Second World War; Szabó's encounter with the librarian and poet Béla Hamvas, when he returned his borrowed books scrawled with sidenotes; the return, in good physical and mental health, of Lajos Szabó and Béla Tabor from the extermination camps and Béla Hamvas from the Eastern Front; Attila Kotányi's encounter with Magda Huszár, who had just survived the winter of starvation 1944/45; and the meetings of the Budapest Dialogical School again in 1945. Later: in 1956, the Hungarian uprising, its suppression and the departure of Szabó and his group to the West, including the children, all safe and sound; Attila Kotányi's break with Guy Debord; then, after Chernobyl, and as a result of the honesty of one Mikhail Gorbachev, the end of the Cold War; then the career of the author, my brother Christophe, as an astrophysicist. Attila Kotányi's good condition when Szabó's works were published in 1999 is also part of this list; and last but not least, the interest and support of all our friends. Finally, I would like to thank Magda Huszár in particular and her tireless commitment over the past 75 years. The poet would say, so many disruptions—and even more wonders—for a little piece of continuity.

Preface
by the author Christophe Kotanyi

Hungarian-yugoslavian border, the 1st of January 1957, about 6 am: just before twilight, a group of men, women and children reached the edge of a forest in snow and see, tired and relieved, Yugoslavian land. Down in the valley border guards, still, with their rifles ready to fire. A section of the Budapest Dialogical School was migrating to the West, following their master Lajos Szabó, who waited in Vienna.

We were with them, my father, my mother, my two sisters and I. By then I was just seven years old and I carried James Fenimore Cooper's old classic *The Last of the Mohicans* with me, it had just been translated anew into Hungarian. This was one of two books I had been allowed in the escape. The other one was *Bóbita táncol*, Bóbita dances, the latest book by the Hungarian poet Sándor Weöres, a friend of my family. Back in those times one could still afford to carry novels and poetry while crossing borders seeking refuge, as one did not yet have to cross oceans at the risk of drowning like so many of us today, and one did not walk endlessly through hostile territories. I was following my column as a true Indian, still wondering what the Mohican chief and his friend Hawkeye the trapper would have done to walk through the crisp snow without making the slightest sound. I, at least, could not walk through snow without attracting attention or crackling.

The group itself, the Dialogical School of Budapest, was part of a circle of artists, intellectuals and scientists, themselves not really a school, but rather friends meeting for discussions around the self-taught philosopher and artist Lajos Szabó and his friend, Béla Tábor. The two leading figures had returned from the concentration camps in the summer of 1945, and met again to resume the conversations that they had started in the 1930s and which had been interrupted by their deportation to Auschwitz and Theresienstadt. After the war, new friends gathered around them to discuss a broad range of questions ranging from everyday life to world politics, from art and science to philosophy and spirituality.

At the end of the world war, the country had fallen to Soviet rule, after the Red army had chased away the Nazis. Hungary was now cut off from the West. About eleven years later, the revolution in 1956

reopened the borders. The Hungarian army, in charge of guarding the borders, had joined the insurrection. Reinforcements sent from Moscow soon restored the dictatorship, and, like many others, Lajos Szabó resolved to move to the West in search of better conditions for his philosophical and artistic work. He left for Vienna, friends and others were to follow. Soon after his passage, however, the border was closed again, and his associates, the rest of the group, had no other choice but to look for yet other gaps in what Winston Churchill called the Iron Curtain. Yugoslavia back then turned out to be that very last gap.

Through this gap, similar to me carrying the two books most relevant to me, my parents and other adults carried their most valuable manuscripts or works of art, but not all of them. The most important documents from my father were not among them, the minutes of many years of discussion, from 1946 through to 1953. Lajos Szabó had originally offered to take us children to Vienna first, while the trip still appeared to be safe enough, in separate transport ahead of the rest so to say. My mother, however, as any mother would probably do, refused to separate the family in the escape, to separate herself from her children. This is how Lajos Szabó and his wife got the minutes in another heavy suitcase, that was later claimed by the carriers to have been lost in a Vienna tramway—all but confirming in hindsight the intuition and the fear of the mothers!

During the following thirty years, from 1957 to the late 1980s, contact across the Iron Curtain was practically impossible. The end of the 1956 uprising had been followed by a new wave of repression in Hungary, while those exiled faced painful adjustments to a new world, with yet unknown challenges, including the urge to adapt to new languages, to adapt to new social and political environments, and with the certainty of no return home and no possibility of receiving support from those who were left behind. After several months of ordeal, from one refugee camp to the next across Yugoslavia and Austria, Lajos Szabó and his group finally met in Brussels. From there, he proceeded to Germany, followed by a few others. Szabó died there in 1967, leaving a vast legacy of calligraphies and a philosophical work mostly unpublished.

Fortunately, a copy of the lost minutes and documents had been

left in Budapest with those remaining at home there, among them Béla Tábor. It took us more than thirty years to find out about this, and another ten years were necessary for the two groups separated so harshly to reunite in order to prepare these minutes and manuscripts for publication, under the title *Fact and Mystery* in 1999. Only the end of the Cold War made that publication possible.

The present volume *Cent dérives—A Hundred Drifts* continues this and their work and presents my comments on the thoughts of these two thinkers, based in part on their texts, in part on hearsay, and in part on my own experience and conversations within the circle. My father, Attila Kotányi, was a first-rate interlocutor, having been very close to Lajos Szabó. I am grateful to him for his enthusiasm and for his perseverance, not to mention my plain existence, as Péter Esterházy might have said.

Instead of a systematic exposition, I invite here to rather free drifts through very much unexplored spiritual territory so far, which was part of my horizon during a lifetime, and to a series of journeys around some of the key topics from the Budapest Dialogical School.

From Plato's Socrates we know that philosophy is not just what we find within books. History teaches us that philosophy also has something of a musical tune and melody that calls to be played, again and again, each performance producing new music. We can call this phenomenon dialogical principle. My comments mean to be like preludes to these original texts, or variations; they just aim to give a foretaste of the translations from the Hungarian, which still wait to be performed in front of an audience.

Introductory Remarks
by the editor Axel Roch

"We have never been just scientific," could serve as a motto for the author, born in 1949 in Budapest as Kristóf György Kotányi, and who left Hungary in 1956, to be educated in Belgium. In 1981 he completed a PhD in radioastronomy at the Rijksuniversiteit Groningen, the Netherlands; subsequent teaching and research positions were to follow at the University of Paris, the University of Neuchâtel, Switzerland, the National Institute for Space Research in São José dos Campos, near São Paulo, Brazil, among others.

In principal Christophe Kotanyi agrees with the Hungarian writer and poet Béla Hamvas: "There are no people without religion," such people do not exist.[1] Everything modern, from art to politics, even science and mathematics, computer sciences, applied or pure, too, are nothing but secularized faith, some kind of theo-theoretical spin-off. We have never been quite scientific, as we could never quit being religious. Or, as Hamvas wrote in his *Philosophy of Wine*, 1945: "To live without religion is impossible. One either believes in God, or one believes in some sorts of surrogates [... such as] principles, worldviews, dictators, progress, humanism [...] The name of today's religious surrogate is: materialism."[2] The sciences—empirical and theoretical, experimental apparatuses, materialisms, hard and cold, as well as a dogmatic-naive gross materialism, and even those soft materialisms that highlight information, software, coding, artificial intelligence, algorithms, the philosophy of technology in general, all kinds of structuralisms, up to logic—are all petrified, quasi moribund forms of faith, patchworks of defunct faith.

The basic problem is addressed. We live in a hieratic world. After reading *Cent dérives—A Hundred Drifts* we are left with a choice. On the one hand, epistemic icons, paradigms, dispositifs, valid and describable; and on the other hand, the recognition or the uncovering of multiple dimensions of a faith hidden, various dimensions in faith, buried, historically encoded in our ideologies, in our thinking, and in our times, but also in our practices. Therewith the author breaks, of course, a taboo, as scientists could and should never admit that they do not only produce knowledge, nor just practice pure sciences. The

problems and diseases of our (post-)modern and (techno-)scientific world actually derive from this taboo, which is not discussed to the extent desired. It is, too often, rather unspoken. Thus, to counterbalance our profane habits, our secular thoughts as well, to complement our modern loops and routines with new thoughts, we untertook the task to publish Christophe Kotanyi's collection of drifts.

The aim of *Cent dérives* is not so much to necessarily provide new contents and/or new methods, but rather to find new expressions for old ones. The latter includes reflections on mathematics going beyond classical media theory, for instance. The aim, moreover, is to bridge the intellectual gap between Berlin/Frankfurt and Paris, which has been widening to decades. As an illustration of this gap, we surely remember that it was Dietmar Kamper—a former sports and gymnastics teacher, not an established philosopher—who introduced Guy Debord's thinking and Michel Foucault's archaeology as a critical method, amongst others, to post-war Germany. In the present case, it is a radio astronomer—again not an established, so-called professional philosopher—who might one day be credited with reintroducing spirit as a primary source of thought into the new millennium. It is an old and at the same time new way of thought—this time not imported from Paris to Germany directly, but from Budapest—via Brussels and Paris.

The original title of the unedited drifts is: *Décapages—Dérives autour de Lajos Szabó et Béla Tábor*, in English: *Abrasives—Drifting around Lajos Szabó and Béla Tábor.*[3] The author expresses therewith his insistence on the exposition of the spiritual dimensions of modernity through some kinds of abrasive processes, as methods of thought, which are indeed deviations or drifts from modernity. It is up to the reader to judge on the success of such propositions. As editors, however, we feel such an update on contemporary knowledge is desirable, in particular as it is a further attempt to reroot our present times in a history which was never just secular. One of the basic theo-theoretical suggestions here is to uncover the spiritual, indeed the sacral dimensions of all forms of modernity, including post-modernity. This means first of all any philosophy of technology, but today's omnipresent social media as well. To unearth the spiritual roots of technical and social media in operation is one of new and bold insights that *Cent dérives*

provides the reader. It helps us to cope with these new wonders, for instance computability theory.

In addition, Kotanyi exposes, comments on and updates the thinking of the so-called Budapest Dialogical School, born from the midst of the repeated storms of the 20th century and revolving around Lajos Szabó, Béla Tábor and Béla Hamvas. The purpose by Kotanyi here is not primarily critical, he seeks rather to restore unity in the manifold piecewise materials of these thoughts, and to sharpen its cutting edges. As an example, one should mention Szabó's solution to the problem of the separation of faith and knowledge. Secular thinking is a trap modernity fell into, from Immanuel Kant all the way to Martin Heidegger. It is as if a self-imposed, then internalized norm, but also a kind of narcosis, an addiction to profanity, later turned into an oppressive dogma. Kotanyi with the help of Szabó proposes here a positive synthesis at a higher level. Instead of deepening the gap between theology and philosophy, between Scholasticism and Enlightenment to the detriment of all parties, they overcome it, bridge it by means of the excluded third, in what is called *language mathesis*. An emphasis on unity and continuity is restored. It is somewhat unorthodox, for us odd as well, as some sort of realism of language is proposed here. It promises us, however, nothing less than the way out of the dead-ends of modernity by resolving, for instance, the false antagonisms between the Middle Ages and the modern era.

Then, we have all the gaps between spoken and written language, between speaking and thinking, indeed their discords, which deteriorated over the past thousand years or so—to the detriment of thinking, unfortunately. This bitter loss is the great deficit of our times, in particular in post-war Germany. Walter Benjamin diagnosed in terms quite similar even earlier: "Speech seizes thought, but writing commands it."[4] In other words, there is no thinking without speaking. This is the core of dialogical philosophy, of dialogic thinking, and a reiterated theme of the book at hand. Attila Kotányi, the author's father, in his time also a member of the Parisian *Internationale Situationniste*, as well as a member of the teaching staff at the Arts Academy Düsseldorf, collaborated until 1999 on the publication of documents by the Budapest Dialogical School, published in a volume entitled *Tény és Titok*, *Fact and Mystery*. *Cent dérives* is, in a certain way, an

extension or continuation of this project. It offers, however, not just the publication of protocols, but impulsive, fragmentary, and inchoate comments and thoughts about the Budapest Dialogical School, much in the style of spoken language, like a conversation among friends. Heinrich von Kleist had a likewise insight: « l'idée vient en parlant », ideas come as you speak; as he wrote in *On the gradual production of thoughts whilst speaking*, an 1805 essay, in German *Über die allmähliche Verfertigung der Gedanken beim Reden*. Thought is born from living dialogue, from the spoken word that gives impetus. That is living spirit. Or, as Martin Buber expressed it: life, living means to be spoken to. To the extent it is possible for a book to speak, the present book intends to enliven the reader.

Cent dérives is not about speechless thinking, about concepts such as in *Being and Time*, for instance, it is more about signs and being. It is also not a diary of a seducer, but rather it offers fragments about dialogue, friendship and love. It would be more an archeology of spirit, the title of a book Michel Foucault never dared to think of, nor write, as he insisted rather on empirical facts, the body, its historical mechanisms, its tactics and strategies. This is also not negative dialectics, but rather a positive, analogic dialectics. The core topics here are not *Difference and Repetition*, but continuity and contradiction. Not *A Thousand Plateaus*, but drifts—*A Hundred Drifts*.

Cent dérives seeks not only to continue in the steps of the Budapest Dialogical School, but also to redefine the relationship between speaking and writing, restoring the balance between them, through attributing their appropriate cardinality. Let's summarize: speech, the spoken word, is a continuum, a high form of continuity. The written word is infinite, too, but less infinite. In terms of the mathematics of infinity, if the written word can be compared to $\aleph_0$, the smallest infinity, then the spoken word is more like $\aleph_1$, the next biggest. If the written word is like a countable infinity, then the spoken word is uncountable. In short, $\{\text{Writing}\} \cong \aleph_0$, $\{\text{Speech}\} \cong \aleph_1$.

Let us call this the Szabó-Kotanyi analogy-conjecture, for the time being, that says, again in the language of the mathematics of infinity, that writing and speaking are not in a bijective, one-to-one relationship with one another. This enables new ways of characterizing the relationship between speech, writing and media. Speech is a high wind,

a draught, blowing into the philosopher's shelter, which is writing, a hideaway, a slipstream, a shadow of the wind, as some quite influential people clearly stated, too.[5] Its consequences, however, reach far beyond language theory or thought or thinking in the context of media. It implies denying the univocity of being. Taking the Szabó-Kotanyi analogy-conjecture for granted we are able to recover and uncover the mysterious and hidden alliance of thinking and poetry, since speech is music and music is speech—a close relationship which has been concealed only by writing throughout the centuries. Writing no longer commensurate with neither speech, nor music. Being is not univocal, it is analogical. A drift—in a similar way—is not a loop, but a current, a draught.

---

1 Hamvas, B. (1994) *Philosophie des Weins*, p. 8.

2 *Ibid*, p. 58. In the words of Gilbert K. Chesterton: "He who does not believe in God will believe in anything." In the words of Eugen Rosenstock-Huessy: "Scientists must speak with confidence and faith before they are able to think analytically," Rosenstock-Huessy, E. (2012) *Die Kopernikanische Wende in der Sprachphilosophie*, p. 219.

3 A reference to Jean-François Lyotard, *Dérive à partir de Marx et Freud*.

4 See Benjamin, W. (1928/2016) *One-Way-Street*, p. 47.

5 Heidegger, reminding us in *Was heißt Denken?* of Parmenides and Socrates: "For anyone who begins to write out of thought must inevitably be like those people who run to seek refuge from a draft too strong for them." Speech, here, is a wind and writing just a shelter. "All through his life and right into his death, Socrates did nothing else than place himself into this draft, this current, and maintain himself in it. This is why he is the purest thinker of the West. This is why he wrote nothing."

Tropes-métonymies

Lajos Szabó et Béla Tábor se servent de citations qu'on cherche souvent en vain dans leurs références.

« Pascal : ‹ Les erreurs logiques viennent des défauts de caractère[1] › ».

« Novalis : ‹ L'art qui n'est pas au service est le saccage du temple[2] › ».

« Rosenzweig : ‹ La langue est la révélation même[3] › ».

« Schmitt : ‹ Le niveau d'identification à soi est caractéristique de chaque personne[4] [...] l'identification à soi au plus haut niveau[5] › ». Avant tout au sens du « hylique, psychique et pneumatique », et de toutes les teintes intermédiaires et mêlées qui en résultent (hylique-psychique, hylique-pneumatique et psychique-pneumatique). Peut-être au sens du Christ, comme en parle Schmitt (1907), de la figure exemplaire de l'humain s'identifiant à sa nature divine ?

« Zalai : ‹ Tout système connaît une question et une seule sans réponse et même pas formulable dans le système[6] › ».

De plus, les exemples ci-dessus sont chez eux des citations-clé, dont ils partent pour formuler leur propre pensée. La question est de savoir s'il s'agit de leurs inventions, ou de leur résumé, succinct et quasi aphoristique, de la pensée de ces auteurs. Ou encore si ces citations correspondent bien à la pensée des auteurs cités, et si oui, par quelle voie y parviennent-ils ? Ou encore : seraient-ce des résumés, ou bien des continuations de ces auteurs, de pensées menées plus loin ? Ou la formulation de pensées centrales, non formulées, dont les œuvres ne seraient que les développements ? Selon Arthur Schopenhauer, tout penseur a tout au plus une pensée, et même cela est rare. Autrement dit, seraient-ce des sortes d'exégèses, d'interprétations d'ensemble, de déchiffrages, de jugements d'ensemble ? Ces citations seraient des espèces de distillat, d'essence, de substance de la pensée de ces auteurs ? Nulle part Szabó et Tábor ne donnent la genèse de ces formules, ce qui leur donne l'apparence de citations littérales, ou de formules généralement connues ou admises. On sera surpris par la force des aphorismes.

Il s'agirait plutôt de leurs produits caractéristiques à eux, et très caractéristiques de leurs propres méthodes. On pourrait les décrire comme la production de sonorités riches et fortes, produisant une musique qui dépendra de la sensibilité des lecteurs et des interlocuteurs (la « pensée impressionniste »). Ces citations seraient

comme des résumés musicaux des impressions faites sur eux par les auteurs cités.

Ce ne seraient donc pas des déductions formelles, des résumés thématiques, mais plutôt des espèces de « tropes-métonymies », tentant de saisir les traits principaux, comme le portrait visant aux traits caractéristiques, voire la caricature les accentuant encore.

Une autre possibilité bien sûr serait qu'ils attribuent leurs propres pensées à ces auteurs, se les approprient, en abusent, s'en servent comme enseignes, en fassent des emblèmes de leur pensée. Ou encore qu'ils les interprètent en rétrospective.

Ainsi, la citation de Zalai évoque certainement le théorème d'incomplétude de Kurt Gödel, surgi 20 ans après Zalai, ou encore la théorie des systèmes sociaux de Niklas Luhmann, qui émergera 50 ans après. Il se pourrait encore qu'elle soit une interprétation dans ce sens, soit consciente, soit inconsciente, voulue ou non, ou encore un rapprochement, justifié ou non.

Metonymie

Lajos Szabó und Béla Tábor verwenden Zitate, die man bei den angegebenen Autoren oft vergeblich sucht.

„Pascal: ‚Logische Fehler entstehen aus Charakterfehlern'[1]."

„Novalis: ‚Eine Kunst, die nicht dem Tempel dient, ist Tempelraub'[2]."

„Rosenzweig: ‚Die Sprache ist die Offenbarung selbst'[3]."

„Schmitt: ‚Das Niveau der Identifikation mit sich selbst ist charakteristisch für jedes Individuum'[4] und ‚die Identifikation mit sich selbst auf dem höchsten Niveau'[5]." In erster Linie im Sinne des „hylischen, psychischen und pneumatischen" und aller der daraus resultierenden Zwischenstufen (hylisch-psychisch, hylisch-pneumatisch und psychisch-pneumatisch). Vielleicht im Sinne von Christus, wie Eugen Heinrich Schmitt in *Die Gnosis* darüber spricht, als exemplarische menschliche Figur, die sich mit seiner göttlichen Natur identifiziert?

„Zalai: ‚Jedes System kennt eine und nur eine einzige Frage ohne Antwort, die sogar innerhalb des Systems nicht formulierbar ist'[6]."

Mehr noch, diese Beispiele sind bei ihnen Schlüsselzitate, die den Ausgangspunkt für ihr eigenes Denken bilden. Es stellt sich die Frage, ob es ihre eigenen Erfindungen sind oder Zusammenfassungen der Gedanken dieser Autoren, knapp und quasi aphoristisch. Oder ob diese Zitate

Incertain et importun

Certaines œuvres sont intemporelles, d'autres intempestives. On pourrait dire : classiques avant l'âge. Car le classique n'est-il pas cet intemporel qui a connu son temps ? Ou encore l'actuel relégué dans le passé ? Et l'intempestif le classique sans passé ?

Comme exemple, nous pourrions citer Johann Georg Hamann, l'éternel intempestif sur fond de l'éternel classique Emmanuel Kant. Car Kant était déjà classique en son temps, et la dispute fera toujours rage sur son actualité. Quant à l'actualité de Hamann, elle ne fut jamais actuelle, elle ne l'est pas et ne le sera jamais. Elle échappe à l'actualité. Sans passé, sans présent, sans avenir, le classique à l'état pur, trop pur, toujours intempestif, hors du temps, de son temps, du temps passé et du temps futur. Le verbe intemporel, non conjugable, s'opposant à la grammaire, lui offrant sa résistance, et lui donnant par là des forces neuves. C'est l'anti-verbe donnant sa force au verbe, le verbe avant le verbe, originel, ni classique ni périmé, car échappant à l'actualité en tant que source de l'actualité.

Lajos Szabó aimait à se revendiquer de Hamann, et y faisait souvent référence. Mais aussi à Jakob Böhme et à Ferdinand Ebner, ces autres intempestifs aux contours à jamais incertains et importuns. On aura du mal à cerner l'actualité de Szabó, mais tout autant à l'écarter. Comme chez Hamann, son classicisme intemporel est fait du dérisoire, mais reste indéniable. On le trouvera intempestif, à contretemps, à contre-courant, et ce, même des contre-courants. Nous proposons ici de le soumettre à un jugement plus vaste, comme il l'a souhaité lui-même en quittant sa province hongroise.

Son disciple Attila Kotányi transmettra ses idées aux situationnistes de Paris, ces autres trouble-fête insistant sur l'importance de la rencontre et dénonçant tout ce qui lui fait obstacle, du spectacle organisé jusqu'aux « moyens de transport » et de « télé-communication », tous destinés à éloigner les gens les uns des autres et à les tenir le plus éloigné possible.

Rien de bon pour les affaires ici. Autrement dit, rien de plus intempestif à l'ère du triomphe des affaires, tous azimuts et tous horizons. Mais comme les affaires et la vie naissent de rencontres, comme le dirait Béla Tábor, l'ami et compagnon de Szabó, rien de plus indispensable non plus, tant pour les affaires que pour la vie.

triumphieren, soweit das Auge reicht. Da aber die Geschäfte und das Leben auch durch Begegnungen entstehen, wie Béla Tábor sagen würde, bleiben sie unentbehrlich, sowohl für die Geschäfte als auch für das Leben.

Le fou, le génie, le saint

Dans la théorie des systèmes de Niklas Luhmann, un système se constitue autour d'une contradiction que le système se dissimule à lui-même. Prenons pour système une communauté humaine, ou une nation, ou encore l'humanité entière. La contradiction, tôt ou tard, mènera le système à sa perte. À moins que certains ne la perçoivent. Pour cela, ils doivent se placer hors du système. Autrement dit, ils doivent se mettre en contradiction avec le système, agir en contradiction, incarner pour ainsi dire la contradiction, la représenter en personne.

Cela leur est bien sûr impossible, car leur existence même dépend du système. En se plaçant hors du système, ils se mettent hors de l'existence, nient pour ainsi dire leur propre existence. Disons-le ainsi : ils perdent leur cadre de référence, leur orientation, leur cohésion, leur cohérence, leur identité, entrent en décomposition, se fragmentent, se dispersent, perdent leur unité.

Les penseurs critiques sont-ils des exclus ? Les penseurs critiques, sans doute, s'en distinguent par une position ambiguë, un pied dehors, un pied dedans, à la fois exclus et inclus. Ils ne quittent pas le cadre, tout en cherchant une vision externe. Ce serait le contraste du fou et du criminel, du saint et du démon.

Le génie est dans un système déjà plus vaste, s'articulant autour d'une contradiction plus profonde.

Le saint est dans le système le plus vaste de tous, celui de la sacralité, qui absorbe toutes les contradictions, les neutralisant, les rendant inoffensives, exposant leur futilité, leur nature bornée, leurs limites. Révélant les limites de tous les systèmes, invisibles pour ces systèmes se prenant ainsi pour le tout, les libérant de l'illusion, de la peur et de l'obligation d'être le tout.

Certes, toute personne agit par moments en *outsider*. Le sommeil, le rêve éveillé, l'onirisme, l'extase amoureuse, la peur. Le désir, la colère, le ravissement. Les émotions fortes, l'expérience du neuf.

Voyager, l'enchantement du narratif, le plaisir esthétique. Disons-le ainsi : nous avons tous les spectres de l'exclusion, de l'occasionnel au permanent, du pragmatique à l'opportun, du délibéré à l'accidentel. Cela veut donc dire tout le spectre de la perception : de l'occasionnel au permanent, du passager au massif.

L'art, la spiritualité se situeraient quelque part entre ces extrêmes. Le génie, ce serait la présence du massif, son impératif, ce massif incontournable qui bloque toutes les échappées, toutes les diversions, tous les répits. L'impératif de la faille, mais pas par la perte de la capacité d'en détourner le regard, comme chez le fou, mais par la perception de sa nature massive, omniprésente, imprégnant le système en tous points. Par la vue d'ensemble, non par la fixation en un point, comme chez le fou. Par le regard englobant, non le regard obsessif. Ce regard englobant lui est fourni par le système plus vaste, où le système d'origine se concentre en un point, ce regard n'est donc pas dispersé mais concentré. Car le regard passager se détourne devant l'impossibilité de la vue d'ensemble dispersée, et le fou restreint son champ de vue en un point.

Lajos Szabó et Attila Kotányi insistent que ce regard d'ensemble du génie ne lui est donné que par référence à celui, ultime, du saint. Autrement dit, ils dénoncent le génie séculaire comme une imposture, y compris le génie romantique qui « brise sa solidarité » avec le sacré.

Le génie authentique, en quelque sorte, se sait saint tragiquement, horriblement partiel, saint mutilé, handicapé, l'albatros de Baudelaire. De là à la folie il n'y bien sûr qu'un pas, celui de succomber à son handicap et de perdre la vue d'ensemble, de retomber dans le système. Seule la communauté des saints saura l'en préserver, appelée jadis l'*ecclesia*, comme nous le rappelle Szabó : le rassemblement de ceux appelés à sortir du système, ayant entendu l'appel, connaissant l'appel.

Szabó parle de la série maximale dans laquelle nous devons tout inscrire. Cette série est la langue vivante, l'expérience immédiate ou la sensibilité. Nous devons donc tout inscrire dans la langue vivante, dans « le système cohérent de l'expérience immédiate[1] », tout traduire « dans le langage de la sensibilité » que parle la communauté des saints, de l'Église. Ce n'est donc bien sûr pas la sensibilité

Or dissoudre les restrictions définissant les systèmes les menacerait, s'ils n'étaient inscrits dans la hiérarchie, dans « l'ordre sacré » ascendant, garanti justement par ce non-système ultime auquel aspire le génie toujours à l'étroit. Les gouffres béants qui se creusent entre les transfinis successifs de Georg Cantor se révèlent être des transgressions délicates que la théorie des ensembles, en fin de compte et malgré tout, ne sut pas maîtriser. Au contraire, elles menacent de décomposition tout l'édifice mathématique qu'elle est censée fonder. En ce sens, cette théorie illustre la tragédie de vouloir saisir l'extérieur à partir de l'intérieur, le supérieur à partir de l'inférieur, en fin de compte la négation du premier terme. Quoi qu'en disent les adeptes, mais aussi les adversaires. Car la théorie des ensembles se prête tout aussi peu à une théorie de la révolution qu'à une théorie de la sacralité, étant plutôt leur progéniture, née d'une tentative post-révolutionnaire de remonter aux sources.

Wahnsinnig, genial, heilig

Gemäß der Systemtheorie von Niklas Luhmann konstituiert sich ein System um einen Widerspruch herum, den das System vor sich selbst verbirgt. Nehmen wir als System eine menschliche Gemeinschaft, oder eine Nation, oder gar die gesamte Menschheit, wird dieser Widerspruch, früher oder später, das System in den Niedergang führen. Es sei denn, einige nehmen den Widerspruch wahr. Hierfür müssen sie sich allerdings außerhalb des Systems befinden. Anders gesagt, sie müssen in Widerspruch zum System treten, sozusagen den Widerspruch verkörpern, ihn auch als Person repräsentieren.

Das ist ihnen natürlich unmöglich, denn ihre eigene Existenz hängt ja vom System ab. Indem sie sich außerhalb des Systems stellen, stellen sie sich außerhalb der Existenz, verleugnen sozusagen ihre eigene Existenz. Sagen wir so: sie verlieren ihr Referenzsystem, ihre Orientierung, ihre Kohäsion, ihre Identität, sie beginnen zu zerfallen, sie fragmentieren sich, verstreuen sich, sie verlieren ihre Einheit.

Stellt kritisches Denken eine solche Art des Außenseitertums dar? Kritisches Denken zeichnet sich sicherlich durch eine doppelte Positionierung aus: mit einem Fuß drinnen, mit einem draußen. Es verlässt nicht den Rahmen, aber es versucht einen Blick wie von außen zu werfen, jedoch ist der Blick von innen. Das wäre auch der Kontrast zwischen

dem Verrückten und dem Kriminellen, zwischen dem Heiligen und dem Dämon.

Das Genie ist in einem bereits breiteren System, das sich um einen tieferen Widerspruch artikuliert.

Der Heilige ist in dem breitesten System aller Systeme, im System des Sakralen, das alle Widersprüche absorbiert, neutralisiert und sie unschädlich macht, ihre Belanglosigkeit offen legt, ihre beschränkte Natur, ihre Grenzen. Er offenbart die Grenzen aller Systeme, unsichtbar für die Systeme, die sich für das Ganze wähnen. Er befreit sie von der Illusion, von der Angst und vom Zwang, das Ganze sein zu müssen.

Sicherlich, jeder agiert gelegentlich als *Outsider*. Der Traum, der Tagtraum, die Halluzination, die Ekstase, die Verliebtheit, die Angst. Die Lust, die Wut, das Entzücken. Die starken Emotionen, die Erfahrung des Neuen. Reisen, der Zauber des Narrativen, der ästhetische Genuß. Sagen wir es so: Wir haben das ganze Spektrum des Außenseitertums, gelegentlich oder dauerhaft, pragmatisch oder opportun, planmäßig oder eher zufällig. Dies trifft auf alle Facetten zu, die die Sinne uns bereitstellen: Ab und an oder immer, vorübergehend-ephemer oder mit aller Stetigkeit.

Kunst und Spiritualität liegen irgendwo zwischen diesen Extremen. Das Genie wäre die Gegenwart des Massiven, Unverrückbaren, sein Imperativ, dieser unumgänglicher Klotz, der alle Fluchtwege versperrt, alle Ablenkungen, alle Atempausen. Der Imperativ der Lücke, aber nicht durch den Verlust der Fähigkeit, den Blick abzuwenden, wie beim Verrückten, sondern durch die Wahrnehmung seiner massiven Natur, allgegenwärtig, das System an jedem Punkt durchdringend. Durch die Gesamtschau, nicht durch die Fixierung auf einen Punkt, wie beim Verrückten. Durch den umfassenden Blick, nicht den obsessiven, zwanghaften. Diesen umfassenden Blick liefert dem Genie das breitere System, wo das ursprüngliche System in einem Punkt konzentriert ist. Der Blick des Genies ist also nicht gestreut, sondern zentriert. Denn der zerstreute Blick wendet sich von der Unmöglichkeit der breit gestreuten Gesamtschau ab, der Verrückte verringert sein Blickfeld auf einen Punkt.

Lajos Szabó und Attila Kotányi betonen, dass der Gesamtüberblick des Genies ihm nur durch die Referenz auf den Blick des Heiligen gegeben ist. Anders gesagt, sie prangern das säkulare Genie als einen Betrüger an, einschließlich des romantischen Genies, das die Solidarität mit dem

Partisans, mercenaires, imposteurs

Par leur attitude combative, Szabó et Tábor pourraient faire figure de rebelles sans appartenance, pouvant tout se permettre, pouvant trop se permettre. Leurs pillages aux grandes sources évoquent cela, et peuvent déconcerter. Ils semblent prendre trop de libertés, presque à la manière des débutants n'ayant pas encore pris la mesure des problèmes, n'ayant pas encore appris à prendre garde, à se garder d'eux-mêmes, des autres, de la philosophie et de ses ivresses, n'ayant pas encore affronté l'échec et l'erreur, ivres de leurs découvertes et d'eux-mêmes, à la manière de cette Tchândâla titanique même dont parle Szabó dans son *Art et religion*. Leur traitement souvent sommaire des grandes références et des grandes questions pourra leur aliéner les connaisseurs, n'y voyant que savoir sommaire et jugements hâtifs – à la manière justement des débutants, des réinventeurs de la roue.

Cette attitude pourrait même aller jusqu'à les faire apparaître comme des imposteurs, prétendant injustement à la pensée philosophique, comme ces gens prétendant au droit à exprimer leurs opinions sans en assumer la responsabilité dont parle Szabó lui-même dans sa *Logique de la foi*.

C'est assurément une attitude partisane et mercenaire. Le partisan n'a pas de stratégie d'ensemble, il opère par action ponctuelle et évite l'organisation. *Anti-org* était un des emblèmes que Szabó s'était choisi. Le mercenaire ne reconnaît pas d'autorité, et ne reconnaît que son propre intérêt. Szabó et Tábor se rallient certes à l'école dialogique de Rosenzweig, Ebner et Buber, sans cependant lui payer leur tribut. Ils ne semblent opérer qu'à leur propre compte, vouloir partir de zéro, être leur propre autorité. S'ils empruntent à cette école, c'est à leurs propres fins, sans affirmer la continuité, sans se rallier aux représentants contemporains, opérant en parallèle, tels les groupes partisans affectant l'indépendance.

Cela fera bien sûr qu'eux-mêmes et leurs partisans auront du mal à trouver des alliés. Oui, les philosophes professionnels les dénonceront comme imposteurs, prétentieux et brouillons, et les non-professionnels comme inaccessibles, confus, incompréhensibles, grandiloquents et lapidaires. On les ignorera, les abandonnant à leur solitude de francs-tireurs. On les évitera, les

Partisanengruppe, die ihre Unabhängigkeit ostentativ zur Schau stellt.

Natürliche Folge davon wird sein, dass sie und ihre Anhänger nur schwer Verbündete finden. Ja, die Berufsphilosophen werden sie als Betrüger denunzieren, als anmaßende Wirrköpfe, und die anderen werden sie unzugänglich finden, konfus, unverständlich, hochtrabend und lapidar. Man wird sie ignorieren und sie der Einsamkeit wie Freischärler überlassen. Man wird sie schwülstig, mühevoll, schulmeisterlich und überheblich empfinden und sie meiden. Man wird ihnen die Kompetenz in den großen Fragen absprechen, als rechthaberisch, die das letzte Wort behalten wollen. Eine gewisse Stärke und Intensität allerdings könnte ihnen zugestanden werden.

L'équipe de Budapest

Nous disons équipe au lieu d'école pour insister sur le style hautement informel de Lajos Szabó, celui direct et personnel de Béla Tábor, et celui libre et ludique d'Attila Kotányi.

Deux textes de ces derniers seraient les plus aptes à la présenter. Ils y développent leur propre pensée à partir de celle de Szabó. Quant à ce dernier, aucun de ses textes ne pourrait donner une image complète de sa pensée. Szabó ne s'est pas soucié d'une présentation systématique. C'est qu'il ne présentait pas un discours, mais une attitude, avant tout dirigée vers une actualisation de notre référence ultime au sacré. Lui-même faisait parfois référence à sa *Logique théocentrique*, à sa *Bible et romantisme*, et à sa *Art et religion*. Le premier ouvrage, pourrait-on dire sommairement, renvoie la pensée scientifique et mathématique moderne à ses sources, le second la philosophie, et le dernier l'art.

Szabó condensait sa pensée dans des formules compactes : (1) « Tout est à inscrire dans la série supérieure », un emprunt à Gödel. (2) « Vouloir peu a son prix. » (3) « L'infini nous est inaccessible, mais nous en revenons toujours les mains pleines », un emprunt à Zalai (4) « Nous ne pouvons partir que de la richesse maximale qui nous est donnée. » (5) « Nous ne devons pas tenir l'unité, c'est elle qui nous tient. » La quatrième formule pourrait être vue comme le paradoxe du menteur pensé jusqu'au bout. Toutes ces formules pourraient être considérées comme des paraphrases du plus grand pensable d'Anselme, comme dynamique d'approche du sacré, non

dem Tanz? Das wäre dann die persönliche Präsenz. Der exoterische Text würde sich in einen esoterischen verwandeln, in die Einweihung des Lesers in sich selbst. Denn die Geburt der Sprache ist, wenn „die Wahrheit sich in sich selbst einweiht“[7] und sich selbst offenbart.

Unsere Kommentare wollen zur Lektüre von Szabó und Tábor einladen, diesen großen Einweihern, und den Lesenden anregen, seine Lektüre als Musik zu hören.

La parole et le vécu

Lajos Szabó et Béla Tábor parlent d'une étymologie existentielle qui sera appelée à devenir « la science directrice du futur[1] ». Que sera cette étymologie existentielle ? Peut-être s'agira-t-il de la reconnaissance de la réalité de la langue en retraçant l'origine des mots ? Peut-être au sens de l'analyse du signe par Szabó : « Existe-t-il des signes isolés ? Béla Zalai répond par la négative dans un autre contexte : toute question n'a une signification que dans un système bien défini[2] ». Et ailleurs : « Même l'arbitraire exige des règles non arbitraires[3] ». Autrement dit, le signe arbitraire n'existe pas. « Chaque signe est la continuation naturelle d'un signe originel ». Or le signe universel est la parole. Cette étymologie existentielle devra retracer l'origine des mots, les ramener au signe originel et retracer leur fondement existentiel.

Pourquoi sera-t-elle appelée à devenir la science directrice du futur ? Parce que la dévaluation des mots, la perte de leur réalité, entraînent la dévaluation de la réalité, soit la perte de la réalité tout court. Dès que les mots perdent leur réalité, le monde à son tour devient de plus en plus irréel. Nous en sommes là. L'étymologie existentielle sera appelée à renverser cette évolution, à condition que l'on veuille retrouver la voie de la réalité.

Nous en sommes au diagnostic nihiliste de Friedrich Nietzsche[4]. Dès que les mots perdent leur réalité, le monde devient illusoire. Szabó et Tábor ramènent le nihilisme, que Nietzsche dénonce, à la perte de réalité de la langue. Cette perte de réalité peut en partie être ramenée au triomphe du positivisme dès le XIX^{e} siècle, mais déjà au triomphe du nominalisme médiéval. Avec le nominalisme, la tradition helléniste-biblique vire à son opposé : du logocentrisme au nihilisme de la langue. Pourrait-on dire que le tournant

linguistique, le fait de prendre au sérieux des questions de terminologie, la redécouverte de la réalité de la langue par le structuralisme et par Jacques Lacan, amorcent le revirement ? Ou bien que la langue y reste encore à l'arrière-plan, dans le premier cas comme reflet de la sociologie, dans le deuxième comme simple outil thérapeutique, en tant qu'héritage de Sigmund Freud ?

Revenons tout d'abord à Szabó et Tábor : « La trajectoire des mots n'est pas arbitraire. Chaque mot vient au monde pour porter l'expérience née dans un lien organique avec lui, et y retourne comme réponse. Cette trajectoire est celle du métabolisme de l'expérience vécue. Si nous défaisons cette unité du mot et de l'expérience, si nous séparons le mot de l'expérience vécue, nous le privons de son suc vital [...] Dès que nous fixons le mot [...] à un événement qui lui est étranger [...], le mot dans ce cas n'existe pas[5] ».

Ce que nous appelons la langue, en fin de compte, est une codification du parler quotidien. L'étymologie existentielle aurait pour tâche de retracer l'origine des mots au vécu. Szabó conçoit cette tâche de manière très radicale : même les concepts les plus abstraits des mathématiques doivent être ramenés à leur contenu existentiel. « La joie est un code pour l'infini. Car la joie veut croître, et dès que nous parlons de croissance, nous avons déjà l'infini[6] ».

Cette étymologie serait le décodage des mots en termes du vécu, la redécouverte des liens entre les mots et le vécu. On pourrait encore parler de la phénoménologie de la langue, des mots en tant que phénomènes révélant le vécu caché. Szabó cite Rosenzweig : « La langue est la révélation même ». Et Tábor nous rappelle le sens originel du mot « apocalypse » : la révélation de la beauté cachée[7], de l'expérience de la création du monde, de la création en tant qu'expérience vécue. La parole est le signe universel, dit Szabó, au sens de la *signatura rerum* de Böhme. Les mots sont les signes de la création et révèlent la création, de même que le goût du brin d'herbe mâché nous révèle la nature intime de l'herbe.

L'étymologie existentielle procèderait de cette manière, en se fiant à la langue. Il faut passer à l'écoute de la langue, non avec la méfiance d'un juge d'instruction, mais avec l'enthousiasme de l'amoureux et la bienveillance du thérapeute. Pour Szabó, cette écoute est ce que les mathématiques appellent l'axiomatique. Et Tábor d'ajouter : la

Wort und Erlebnis

Lajos Szabó und Béla Tábor sprechen von einer existenziellen Etymologie, die zur „künftigen Leitwissenschaft“[1] bestimmt sei. Worin würde diese existenzielle Etymologie bestehen? Wäre sie die Zurückverfolgung des Ursprungs der Wörter in Anerkennung der Realität der Sprache? Dies wäre im Sinne von Szabós Analyse des Zeichens: „Gibt es isolierte Zeichen? Béla Zalai verneint dies in einem anderen Kontext: Eine jede Frage hat ihre Bedeutung nur innerhalb eines bestimmten Systems“[2], und an anderer Stelle: „Auch die Willkür setzt wohldefinierte Regeln voraus“[3]. Anders gesagt gibt es keine willkürlichen Zeichen. „Jedes Zeichen ist die natürliche Fortsetzung eines ursprünglichen Zeichens“. Das universalste Zeichen, andererseits, ist das Wort. Müsste also die existenzielle Etymologie die Wörter zu ihrem Ursprung zurückverfolgen, zu den ursprünglichen Zeichen, zur existenziellen Grundlage der Wörter?

Warum sollte sie zur künftigen Leitwissenschaft bestimmt sein? Wäre der Grund, dass die Entwertung der Wörter zur Entwertung der Wirklichkeit führt, der Verlust ihrer Realität zum Verlust der Realität selbst? Weil die Welt selbst irreal wird, sobald die Wörter ihre Realität verlieren? Sind wir so weit gekommen? Und wäre es die Aufgabe einer existenziellen Etymologie, diese Entwicklung umzukehren auf der Suche nach der existenziellen Realität?

Wir sind bei Friedrich Nietzsches Diagnose des Nihilismus angekommen.[4] Die Welt wird zur Illusion, sobald die Wörter irreal geworden sind. Szabó und Tábor scheinen also den von Nietzsche charakterisierten Nihilismus auf den Verlust der Realität der Sprache zurückzuführen. Dieser Verlust kann teilweise auf den Sieg des Positivismus seit dem 19. Jahrhundert zurückgeführt werden und zuvor auf den des mittelalterlichen Nominalismus. Mit dem Nominalismus schlägt die hellenistisch-biblische Tradition in ihren Gegensatz, der Logozentrismus in den Sprachnihilismus um. Könnte man sagen, dass der *linguistic turn*, der die Fragen der Terminologie ernst nimmt, und die Wiederentdeckung der Realität der Sprache seit dem Strukturalismus und Lacan auf eine Umkehr deuten, wieder im Sinn Szabós und Tábors Forderung, wonach „Die Fragen der bloßen Terminologie revidiert werden müssen“? Oder bleibt die Sprache weiter im Hintergrund, im ersten Fall als eine bloße Spiegelung der Soziologie, im zweiten als ein bloßes therapeutisches Werkzeug, ererbt von Sigmund Freud?

aufzuhören, ohne die Aufwärtsbewegung zu schwächen: das ist die maximale Erfahrung, die Freiheit nach oben. Die Sprache nämlich ist die unmittelbare Erfahrung, die an ihren Fesseln leidet.

Die Wahrnehmung, die unmittelbare Wahrnehmung, hat auch diese Ruhe mit der maximalen Wahrnehmung gemein, jedoch ohne deren Sehnsucht nach mehr. Das unterscheidet sie. Das Sehen, das Hören setzen die *epoché* voraus, die Suspendierung des immer unruhigen Urteils. Daher die beeindruckende Ruhe des Tiers, der Katze „mitten im Sprung", wie die Buddhisten sagen. Sie aber, die unmittelbare Erfahrung, kehrt sogleich zur Geste zurück, denn das Tier kennt nur die unmittelbare Geste, die maximale Wahrnehmung dagegen will nur sich selbst und verharrt in sich selbst. Die *epoché* ist diese selbstidentische Wahrnehmung. Nichts Heiliges, nichts Besonderes, sagen die Buddhisten: das Unmittelbare selbst. Das Nichtandere des Nikolaus von Kues, das Intime des Bewusstseins des persischen Dichters Halladsch, uns näher als wir selbst, das „sich verhüllt hält, jedoch wahrnehmbare Zeichen hinterlässt, da, bei dem Horizont, unter Falten des Lichts"[3]. Man muss sie nur wahrnehmen, das Licht entfalten; das ist es, was unsere Augen tun, wenn wir sie nur lassen. Die hinduistische Erkenntnislehre spricht von dieser göttlichen Natur des Auges. Dort sind die Sinnesorgane die Schöpfer der Welt. Sie explizieren das Komplizierte: Das nennen wir die Apokalypse, die Offenbarung. Und die Sprache ist dieser Stafettenläufer, der die Offenbarung mit dem Rhythmus des Atems, des Ein- und Ausatmens fortträgt. Denn die Offenbarung trachtet nach sich selbst, durch die Sprache, die die Offenbarung selbst ist.

Mathèse de la langue

Une des expressions caractéristiques de Lajos Szabó est celle de la « mathèse » de la langue. Elle renvoie au projet de la *mathesis universalis* de Descartes et de Leibniz de ramener la pensée à un calcul formel. La formalisation de la logique à la fin du XIX^{e} siècle s'inscrit dans ce projet, y compris l'axiomatique mathématique depuis David Hilbert.

La logique formelle néanmoins aboutit à une crise. La crise éclate dans les fondements des mathématiques sous la forme des contradictions de la théorie des ensembles. Les tentatives de résolution ont déjà produit plusieurs nouvelles disciplines mathématiques

mot « tableau » dix fois, cent fois, jusqu'à ce qu'il se vide de son sens. Ce serait l'expérience schizophrène, le traumatisme de la perte. Mais continuons l'expérience, et nous pouvons aboutir à la liberté de la langue, à sa richesse, à son unité, à sa présence. Le mot « tableau » dit maintenant tous les mots et toutes les langues, il est plein de leur richesse, imbibé de toutes les significations.

Das schizophrene Wort

Wie wird das Wort schizophren? Wenn wir Sprachen lernen, lernen wir nicht einzelne Wörter, sondern ganze Sätze. Die Sprache besteht nämlich nicht bloß aus Wörtern, auch nicht nur aus Sätzen, sondern aus Aussagen bzw. aus dem Sagen. Der schlechte Sprachunterricht arbeitet mit einzelnen Wörtern und den Regeln ihrer Verknüpfung, der gute Sprachunterricht arbeitet mit bedeutungsvollen Sätze.[1]

Wie lernen die Kinder das Sprechen? So, dass sie immer wieder ein Wort aufgreifen und es spielerisch verzerren, durchkneten, verdrehen.

Jedes Wort hat eine andere Bedeutung, von einem Satz zum anderen. Die Sprache kennt nicht den ein für alle Mal festgelegten Sinn der Wörter. Der schizophrene Mensch leidet an seiner rigiden Identität, da die Welt immer anders ist, nur er nicht. Auch das Wort wird schizophren, indem es einsam wird, sich absondert,[2] sich verschließt. Das einsame Wort leidet, wie der einsame Mensch, und weiß nicht von seinem Leiden. Das einsame Wort verliert das Gefühl für das eigene Leiden, wird wie seine Welt unreal. Das Wort wird schizophren, indem es zum „bloßen Wort" herabsinkt. Das schizophrene Wort ist das störrische Wort. Es verschließt sich, es kennt kein anderes Wort als sich selbst, alle Wörter sind für es beliebig, willkürlich, auch es selbst. Es besteht aus lauter leeren Zeichen, aus Buchstaben, die nichts bedeuten.[3] Es hat keine Glieder, keine Richtung, kein Ziel. Das schizophrene Wort ist „vom Kontext unabhängig", es ist gegenüber allem Kontext gleichgültig geworden. Der Kontext ist nicht mehr die Sprache, da sie zum neutralen Hintergrund herabgesunken ist.

Die Sprache aber gibt jedem Wort seinen Reichtum, seine Fülle, seinen Sinn. Bei jedem Wort ist die ganze Sprache anwesend. Das schizophrene Wort glaubt, nur ein Wort unter anderen zu sein, und vergisst, dass es alle anderen Wörter in sich trägt, und alle Wörter es tragen, es anregen, fortsetzen, variieren, es sagen. Das schizophrene Wort leidet

Le mot comme fantôme

Dans une de ses variantes axiomatiques, la théorie des ensembles construit les nombres à partir de l'ensemble vide. L'ensemble vide est l'enveloppe sans contenu, l'enveloppe qui n'enveloppe rien. Le un est défini comme l'enveloppe de cette enveloppe, le deux comme l'enveloppe de ces deux dernières, et ainsi de suite. Le nombre est ainsi l'enveloppe de rien ou de presque rien. Une pure enveloppe, un fantôme. Tout comme l'ensemble, il est maintenant la chose la plus légère au monde, faite d'enveloppes à l'intérieur comme à l'extérieur[1].

Le nombre devient ainsi apparence irréelle, un signe sans signification. Mais cela n'existe pas. Tout signe signifie un être, écrit Szabó dans son *Histoire naturelle du mammonisme*. Une apparition qui n'est presque pas une apparition, cela pourrait aussi servir de définition pour un fantôme. Il apparaît et n'apparaît pas. Pourquoi ? Parce qu'en lui apparaît ce qui ne devrait pas apparaître, mais qui ne se laisse pas interdire.

Qu'est-ce qui apparaît en lui ? Le « revenant » est un des mots-clé de la philosophie de la langue de Derrida. Il se réfère à la sémiotique régressive de Charles Sanders Peirce, où le récepteur du signe devient signe à son tour pour un autre récepteur. La *différance* des mots, leur décalage, modifie continuellement leur signification, mais la signification originelle adhère au mot à la manière d'un revenant, et réapparaît tôt ou tard sous forme fantomatique, mythique, névrosée.

Tout mot serait donc un fantôme qui dissimule la langue originelle, la langue de la mathèse, la révélation, le langage de la sacralité, le mystère originel. Ce serait là le sens de la théorie des ensembles. Les nombres dits naturels (1, 2, 3, …) y seraient des fantômes, des cases vides qui indiquent l'absence de l'être, des substituts de l'être jusqu'au transfini qui dissimule l'infini. Mais au bout de la série des transfinis, l'infini véritable apparaît, l'*apeiron* des Grecs, l'unité originelle indifférenciée des taoïstes, à savoir comme contradiction, comme névrose de la logique.

Le nombre dissimule et dit le traumatisme de la Création, la première division. Szabó insiste sur le fait que l'opération première de l'arithmétique n'est pas l'addition, mais la division. En tant que construction additive (1 + 1 + 1 + …), le nombre dissimule sa propre

de la multiplicité, des multiples uns, donc d'une contradiction dès le départ, du Un en tant que multitude, de la multitude des uns qui ne sont pas le Un, mais ses pâles copies. La parole est l'arc-en-ciel du Nom divin, et le nombre est l'arc-en-ciel du Un.

Tout comme le Nom au sens de la Bible, le Un est imprononçable, ainsi que le Parménide de Platon le démontre en toute rigueur. Car dire le Un, c'est dire l'Être, le Tout, le Tout qui sous cette forme inarticulée est le Rien, vu que rien ne peut en être dit, car si c'est vraiment le Un, alors il n'y a pas ce en-dehors nécessaire pour le dire, rien que je puisse dire de lui ni rien avec quoi je le pourrais.

La parole est l'arc-en-ciel du Nom, et le nombre est l'arc-en-ciel de la parole, en un sens difficile à préciser, le rayonnement de la parole, après la décomposition du Nom en la parole et de la parole en la multiplicité des mots. Combien de mots y a-t-il ? Leur nombre dépasse celui des nombres, la langue est plus riche que tous les nombres, car tout nombre est mot, mais tout mot n'est pas nombre. Le nombre rationnel est dicible, mais les irrationnels ne le sont plus. Ils sont devenus sourds-muets, pure énergie, invisibles et imperceptibles comme l'atome divisible et le rayonnement radioactif des constituants indivisibles mythiques de la matière.

Avec Szabó, nous pourrions voir la théorie des ensembles comme ces joueurs de cartes s'adonnant passionnément à leur jeu, jour et nuit, dans une anecdote traditionnelle des Juifs hassidiques. Comme le rabbin alarmé par la communauté, Szabó pourrait nous apaiser en disant qu'avec sa conséquence exemplaire, la théorie ne devra que faire volte-face pour nous ramener à la langue vivante.

Regenbogen

Die Zahl ist die Zerlegung des Einen, seine Lichtbrechung, sein Regenbogen durch mehrere Prismen. Die primäre Operation der Mathematik ist das Teilen, nicht die Addition, da das Teilen vom Einen ausgeht, und die Addition von den sekundären Produkten des Teilens, aus der Vielfalt, aus den vielen Einsen, also schon vom Anfang an aus einem Widerspruch, aus der Eins als vielem, aus den vielen Einsen, die keine Eins sind, sondern ihre verblassende Kopien. Wie das Wort der Regenbogen des göttlichen Namen, so ist die Zahl der Regenbogen der Eins.

Wie der göttliche Name im biblischen Sinn, so ist auch das Eine

socialisme] était une tentative de sécularisation de la gnose [...] Ce que Lajos Szabó et moi avons entrepris, c'était la re-sacralisation de la gnose[2] ». Selon ce parallèle, ayant ses limites comme tous les parallèles, Béla Tábor serait comme cet Aristote réaliste et mystique dont la postérité n'aurait transmis que l'aspect réaliste pour affermir le pouvoir de la nouvelle religion.

Que serait cette nouvelle religion ? Ne serait-ce pas le scientisme anti-scientifique, à l'instar de ce mysticisme anti-mystique, ou plutôt cette mythologie anti-mythologique que fut le christianisme naissant ? Car ce nouveau mysticisme qu'est la science ne vise-t-il pas, tout comme l'ancien, le christianisme naissant, à faire de la mystique une mystification, et cela en partant des ses propres sources mystiques, de même que le christianisme naissant partait des sources mystiques de la mythologie ?

Szabó analyse le noyau de ce scientisme, la théorie mathématique des ensembles, et renvoie à ses sources chez Augustin, Anselme et Cusa. Or ses Aristote, exploitant les incertitudes de son Platon, nient ce rapport. Et déjà le scientisme triomphant trouve là son aliment. Le débat est ouvert. Et moi, nouveau Saul-Paul, nourri de mathématiques et d'Ivan Illich, cet apôtre du vernaculaire, je l'appelle ici de mes vœux.

Abstraction et révélation

La pensée de Lajos Szabó est peu connue même en Hongrie. On pourrait la caractériser comme une tentative de réconciliation entre l'option scientifique de l'Europe et son passé métaphysique-religieux, en montrant la continuité, en analysant la fausse opposition entre un concept provincial de la science et une tradition métaphysique souffrant de la négation de soi pathologique.

L'actualité de Szabó réside dans le fait que, tout en étant un penseur religieux, il ne dédaigne pas la science moderne et s'efforce de montrer les liens étroits entre la recherche mathématique et les questions premières de notre existence. Il explore les chemins qui nous mènent hors des négations de soi nihilistes de la science moderne et de nos traditions métaphysiques, souvent caractérisées par le cynisme, le désespoir, l'arrogance et la destructivité.

Szabó est un représentant de la philosophie éternelle, de la

faits abstraits, que ce soient des concepts théoriques ou les appareils techniques de la science moderne.

Pour la logique de la foi, la réalité a la structure du mystère. Le mystère se fonde sur un seul fait donné : la vie de la communauté, pragmatiquement présente. Toute tentative pour la déduire de « faits élémentaires » tels que l'individu, l'atome, l'élément, le nombre, l'esprit, la raison, la langue, la société, la vie, …, mène à des abstractions. La subjectivité moderne et le désespoir qui la caractérise ne sont rien d'autre que la projection du concept extroverti de la divinité, propre au théisme abstrait. La logique de la foi, elle, s'oriente sur l'existence communautaire, sur sa réalité donnée de fait, comme le dit déjà le mot « religion » qui vient de « relier », au sens même de la communauté transcendantale de la communication de Karl-Otto Apel.

À qui s'adresse la philosophie de Szabó ?

La philosophie de Lajos Szabó est pour ceux qui ont tout perdu sans y avoir renoncé. C'est une philosophie pour les masses, mais pour les masses d'élite. Le moi est une réalité communautaire. Les masses d'élite sont faites des moi communautaires. Ces masses d'élite communautaires étaient déjà le matériau de départ du socialisme. Nous pouvons voir chez Szabó comment le socialisme s'est transformé, en optant pour la science, en un socialisme des moi atomisés.

La philosophie de Szabó n'est pas pour une élite restreinte. Elle est pour ceux qui ont atteint la porte du paradis sans savoir la franchir. Ils ont tout perdu, mais ils n'ont pas renoncé à tout. C'est la grande majorité de l'humanité, et elle grandit de jour en jour. La philosophie de Szabó est la philosophie de l'avenir.

Pourquoi faut-il les mathématiques pour cela ? Parce que la communauté est une réalité liée à la langue, et que la langue est pure mathématique, au sens d'une mathèse. Par conséquent, la communauté est une réalité mathématique. Pour accéder à la réalité communautaire des masses, nous devons chercher au cœur de la mathématique professionnelle. Notre communauté est à l'image de notre mathématique. À une mathématique professionnelle atomisée correspond une communauté professionnelle atomisée. À la mathèse correspond la communauté des moi d'élite. Pourtant, la philosophie de Szabó ne répudie pas la mathématique professionnelle, parce que

Renversement du renversement

Depuis Emmanuel Kant, il est généralement admis que les questions métaphysiques n'ont pas de réponse définitive[1]. Depuis Ludwig Feuerbach et Karl Marx, elles sont même considérées comme dangereuses. Le positivisme depuis Auguste Comte s'efforce de les remplacer par des questions ayant des réponses, et le pragmatisme depuis Charles Sanders Peirce et William James de les rendre superflues.

Lajos Szabó nous rappelle que ces questions restent inévitables, d'abord parce que leur élimination ne fournit pas encore les réponses souhaitées, au contraire, elle prive de leur réponse d'autres questions plus élémentaires, celles de la logique. Pour mieux comprendre les analyses compactes de Szabó, nous pouvons nous aider des considérations plus détaillées de Béla Tábor. Tábor prend Friedrich Nietzsche à témoin, qui fut le premier à tenter de penser en toute conséquence sans métaphysique. Le résultat est une pensée méthodiquement fragmentaire. Nietzsche en conclut que la tâche suivante est le renversement des valeurs. Tábor ajoute : dans ce cas, le renversement à son tour doit être renversé.

Le renversement des valeurs, en effet, comporte tout autant un jugement de valeur. Or un jugement de valeur suppose une volonté axée sur un but, qui exige une vue d'ensemble, la soif de la totalité. Cette dernière est la foi dans son sens traditionnel. Sans la volonté de la totalité, ni la vue d'ensemble ni la volonté ne sont possibles. Une volonté ne visant pas à la totalité n'est qu'un réflexe, un abus de langage.

Le renversement du renversement signifie que l'impossibilité de répondre aux questions métaphysiques doit être revue. Szabó et Tábor entreprennent cette révision et leurs considérations visent à un nouveau départ pour la philosophie. Ils y intègrent la philosophie contemporaine et la tradition. Méthodologiquement parlant, Szabó suit Nietzsche : son style est fragmentaire et impulsif, il repousse et il accroche. Ses textes n'ont souvent pas beaucoup de structure formelle.

Les analyses de Szabó concernent avant tout les mathématiques et leur noyau logique, et arrivent au résultat surprenant que les questions éthiques sont aujourd'hui enfouies dans les fondements des mathématiques, plus précisément sous l'hypothèse du continu de

quelles qu'elles soient. De là s'ensuit que l'impossibilité de répondre aux questions de la métaphysique doit être réévaluée comme étant nécessaire et positive. La crise des mathématiques des cent dernières années fournit donc une toute nouvelle voie d'approche à la métaphysique, qu'il devient urgent d'explorer.

Depuis Gödel, la source des paradoxes de la logique, l'autoréférence, jusque-là tabou pour les mathématiques, fournit les fondements de la mathématisation de l'esprit. L'éthique, la métaphysique de l'action, se voit enfouie dans les profondeurs des circuits électroniques de l'ordinateur et exerce son action à partir de là. J'ai appelé la nouvelle logique des ordinateurs fractive, métagressive et hétérostatique[8]. Ceci pourrait caractériser la forme spécifiquement active de la logique de la foi aujourd'hui[9].

L'impossibilité de résoudre les contradictions de la logique par la logique elle-même est mise dans une nouvelle perspective par Szabó. Rien en dehors de la totalité, dit-il, n'est entièrement identique à soi. En particulier, toute affirmation consiste en fait en au moins deux affirmations, l'une explicite et l'autre implicite, et celles-ci peuvent parfaitement bien se contredire[10]. D'où l'inévitabilité des paradoxes[11]. Avec cela nous butons ici aux limites du discours, à l'hétérostase[12], et cela permet de comprendre la brièveté des formulations de Szabó, conscient de ces limites. À la fin de sa vie, il passera à la calligraphie comme nouveau véhicule de sa pensée.

Umwertung der Umwertung

Seit Immanuel Kant ist allgemein akzeptiert, dass metaphysische Fragen nicht beantwortet werden können.[1] Nach Ludwig Feuerbach und Karl Marx werden sie geradezu als lästig empfunden. Der Positivismus seit Auguste Comte versucht sie durch beantwortbare Fragen zu ersetzen, und der Pragmatismus seit Charles Sanders Peirce und William James bemüht sich, sie überflüssig zu machen.

Lajos Szabó erinnert uns wieder daran, dass diese Fragen keinesfalls vermeidbar sind, zumal ihre Eliminierung nicht die bessere Antwort ist. Dadurch werden sogar die elementarsten Fragen, die der Logik, unbeantwortbar. Diese Einsicht analysiert Szabó in seiner Schrift *Logik im Glauben*. Um seiner kompakten Analyse zu folgen, ist es hilfreich, einem Umweg in die ausführlichen Überlegungen seines Freundes und

Zeichen, der pythagoreischen Abstraktion der mathematischen Strukturen gefangen, wo er nichts weniger als Chiffren, lyrische Geheimzeichen für die Subjektivität findet. Den Köder für ihn vorzubereiten, ihn aus dem Paradies herauszulocken, wird vielleicht die Aufgabe einer künstlerischen Offensive sein, einer offensiven Kunst, Trägerin einer Politik der Subjektivität. Darin liegt womöglich auch ein Schlüssel zu den spontanen Kalligraphien, den Logogrammen, den spirituellen Kritzeleien, den Graffiti Szabós, deren er sich am Ende seines Lebens, am Vorabend von 68 widmet. Auch damit mag er ein Pionier, ein Vorreiter gewesen sein.

Le secret des mathématiques

Autrement dit, Szabó entreprendrait le grand écart entre la rationalité et la subjectivité et exprimerait ce grand écart par la formule « logique de la foi ». La version française de cette formule pose un certain problème. Le mot foi n'est pas tout à fait juste, il évoque le *credo* des catéchismes plutôt que le *fides* d'une époque portant les saveurs de la confiance et de l'intelligence, de l'intelligence comme confiance et condition de la connaissance, de l'entendement. Il s'agit de cette foi d'où naît la logique, la logique vivante qui s'émancipe de la foi, tout en restant solidaire avec elle. On pourrait être tenté d'approcher l'original par « logique de la conscience », or déjà conscience est à double sens, d'un côté dans le sens d'un savoir comme prise de conscience, de l'autre comme gardienne des valeurs. L'allemand connaît encore deux termes, *Bewusstsein* et *Gewissen*[1], les deux portant assurément la racine *wissen*, savoir, mais dirigé autrement, vers l'intérieur pour la première, vers l'extérieur pour la seconde. La conscience est, d'un côté, conscience de soi, prise de conscience de soi, et de l'autre, conscience du monde, des valeurs régnant dans le monde, accompagnée de leur application à soi. La traduction exacte serait logique des deux consciences, de la confiance en soi et dans le monde. Cette expression pèche cependant par paradoxe. Elle dit à la fois trop et trop peu, dit en fin de compte le déficit de la langue et éveille le soupçon de l'indicible.

« Logique de la confiance » pourrait être plus approchant, où confiance cependant devrait être articulé triplement, le rapprochant d'amour, cet autre mot-tiroir péchant à son tour par confusion, articulé comme *eros*, *philos* et *agapé*, amour du monde, du proche et de

pour rétablir le pont à leur origine, à la *pistis*, au savoir de la création comme révélation et rédemption. Les mathématiques seraient comme le code moderne du savoir secret, la source du pouvoir. À commencer par le chiffre, ce caractère numérique pour le chiffrage des messages secrets, à l'origine *cephiro*, *zefiro*, désignant les positions vides dans les trames utilisées par les commerçants à l'aube de la Renaissance pour le codage des messages secrets[4], de l'arabe *sifr* pour zéro, lui-même du sanscrit *shunya*, le vide fertile. Le chiffre ne serait donc rien d'autre qu'un nom de code pour la sacralité.

Le nombre, la valeur numérique d'une combinaison de chiffres, est proche du nom, du signe pour le mystère personnel, de la personnalité présente partout, *personnant*, *perspirant*, respirant partout, l'*atman* hindou, l'âme universelle présente partout, identique au *brahman*, au mystère originel. Tout nom est la désignation du mystère et tout nombre est la désignation du nom[5]. Ce double codage serait le secret des mathématiques, du langage dissimulé de la science sacrale.

Ce double codage aura évidemment une double fonction : la désignation de l'indicible suivie de sa dissimulation. Le secret des mathématiques, en faisant un code secret, impénétrable, serait donc de dire la sacralité tout en la dissimulant. Comme les services secrets, les mathématiques devront être compartimentées et impénétrables à leurs propres membres. La spécialisation des sciences modernes les désignerait, une fois de plus, comme gnose sacrale dissimulant la sacralité.

Das Geheimnis der Mathematik

Anders gesagt: Szabó geht die große Diskrepanz zwischen Rationalität und Subjektivität an und drückt diese in der Formel *Logik im Glauben* aus. Die Übersetzung dieses Ausdrucks ins Deutsche wirft gewisse Probleme auf. Auch der in der französischen Fassung verwendete Ausdruck *logique de la foi* wäre nicht ganz richtig. Er würde eher das credo des Katechismus heraufbeschwören als die *fides* aus anderen Zeiten, mit dem Beigeschmack von Vertrauen und Intelligenz, Intelligenz als Vertrauen und Voraussetzung für die Erkenntnis, für den Verstand. Aus der *fides* entsteht die Logik, die lebendige Logik, die sich vom Glauben emanzipiert und mit ihm solidarisch bleibt. Man könnte *logique*

de la conscience versuchen, wobei *conscience* sowohl Bewusstsein als auch Gewissen bedeutet, einerseits im Sinne von *bewusst werden* und andererseits in der Bedeutung *Werte hüten*. Die deutsche Sprache unterscheidet noch, aus der Wurzel *wissen*, einerseits wissen nach außen, andererseits nach innen: Bewusstsein ist Bewusstsein von sich selbst, bewusst werden seiner selbst; Gewissen ist Bewusstsein der Welt, der Werte in der Welt, und ihre Anwendung auf sich selbst. Man müsste dann *logique des deux consciences* sagen, im Sinne von Vertrauen in sich und in die Welt. Dieser Ausdruck wäre aber zu paradox. Er sagt zu viel und zu wenig, spricht vom Mangel der Sprache und weckt den Verdacht des Unsagbaren.

Logik des Vertrauens wäre schon besser, wobei Vertrauen dreifach gegliedert werden müsste, ähnlich wie Liebe – dieses andere Gummiwort, das nur Verwirrung stiftet – in *eros*, *philos* und *agape* gegliedert ist, Liebe für die Welt, für den Nächsten und für den Geist, als Anziehung, Freundschaft und Verehrung. Dieses Artikulieren beleuchtet das Defizit in dem Wort „Glauben" als Vertrauen gegenüber den Dimensionen jenseits des Selbst, wobei „Vertrauen" selbst den Nächsten betrifft, während das Vertrauen zum Grund des Selbst, eine Art Zuversicht, Verlass wäre, für das es merkwürdigerweise keine eigene moderne Bezeichnung gibt.

Diese Überlegungen sollten von der Richtigkeit von Szabós großem Spagat überzeugen. Ziel ist nicht so sehr Sprachakrobatik, sondern das Bewusstwerden unserer gewohnten akrobatischen Übungen im Umgang mit den tektonischen Verschiebungen in der Sprache. An diesen Verwerfungslinien ist der Aufenthalt nicht gestattet, umgehen kann man sie ebenfalls nicht, der Weg um sie herum ist zu lang und der Sprung ist zu riskant. „Logik im Glauben" spricht von dem Schritt über solche Klüfte, mit einem Fuß verankert auf jeder Seite, ähnlich der ersten Position im Ballett, dem Ausgangspunkt für Dehnungsübungen, die den Körper vor dem Zerreißen, vor Zerteilung bewahren.

Ein Name für diese erste Position war früher Analogie. Die Analogie ist eine Verwandte der Dialektik, die seit Hegel auf einem Fuß tanzt. Die Analogie ist die Dialektik, die mit dem richtigen Fuß zu tanzen beginnt. Die Welt ist von Klüften durchzogen, und zwar nicht beliebig, sondern proportional. Die Spalten zerstören sie nicht, sie treten an neuralgischen Stellen als tektonische Markierungen auf. Der Schritt mit dem

Wenn ja, welches sind die Extreme und das Mittelglied? Oder anders ausgedrückt: erzeugen die Mittelglieder Himmelskörper und Mittelpunkte einen proportionalen Schnitt? Bezeichnung und Tarnung des Sakralen: ist die Mathematik eine Verführungsstrategie? Wer verführt wen? Was ist der Zusammenhang mit dem Drama der Identifikation als erotische Grundlage für Logik und Sprache?

De saint Anselme à l'ordinateur

Quel est le rapport entre mon portable et le Saint Anselme du XII^{e} siècle, et qu'est-ce que ça peut bien nous faire ? Pour commencer, ce rapport permet de faire un relevé de la situation, de faire le point concernant l'état du monde du point de vue pratique, c'est-à-dire du point de vue spirituel, selon la formule de Lajos Szabó. La fin de la guerre froide aboutit à un tournant historique qui reste encore énigmatique, entre autres à cause d'une toute nouvelle focalisation sur l'islam. Réduire cette focalisation à un phénomène purement politique entraîne une série de paradoxes, dont le moindre n'est pas celui de la difficulté de cerner un islam monolithique et d'en faire un antagoniste sur la scène de la politique mondiale. Pour l'islam, les tensions avec l'Occident sembleraient plutôt jouer un rôle secondaire, étant donné les tensions en son propre sein. Ce paradoxe ne montre toute sa signification que s'il est interprété comme face-à-face spirituel. Pour bien comprendre cette confrontation, l'Occident devra encore jeter un regard neuf sur sa propre histoire spirituelle, précisément l'histoire qui mène de saint Anselme à l'ordinateur. La pensée de Lajos Szabó offre des impulsions et des éléments pour cette cure de jouvence.

« La logique des sciences techniques est un produit secondaire et un produit de décomposition de la foi », pouvons-nous lire dans la *Logique de la Foi*. L'ordinateur est un produit secondaire de la crise des fondements des mathématiques qui a éclaté à l'aube du XX^{e} siècle. La crise a ébranlé les mathématiques sous la forme des contradictions de la théorie des ensembles, de la théorie dont la mission était de conditionner l'infini pour l'usage scientifique. Or l'infini, nous rappelle Szabó dans ses séminaires de 1946-1950, a de toujours été un nom de code de la sacralité, du plus grand pensable cher au philosophe médiéval Anselme de Canterbury – du pensable

génie moderne. Peu après, Gödel démontrera l'impossibilité d'isoler les contradictions par la pure prophylaxie mathématique.

Plus tart, Tábor fait le diagnostic – nullement paradoxal au vu des événements qui suivront – du christianisme comme d'une crise interne du judaïsme, en passe de devenir fatale pour l'organisme porteur. À la question « que faire de l'islam aujourd'hui ? », il donnerait peut-être l'avis semblable de l'étudier d'urgence et en profondeur. Et il pourrait préciser avec le sociologue allemand Luhmann : l'étudier et le connaître en tant que l'environnement spirituel de notre système du moderne, afin d'y trouver les méthodes de dé-paradoxification de ce système.

Von Anselm zum modernen Computing

Was verbindet meinen Computer mit dem heiligen Anselm und was bedeutet dies für uns? Zum einen bietet dieser Zusammenhang eine Zeitdiagnose, eine Bestimmung der Lage der Welt aus dem Praktischen, das heißt aus der rein geistigen Sicht heraus, nach Szabós Formel. Das Ende des Kalten Krieges mündet in eine noch nicht ganz verstandene Wende der Geschichte, in die Auseinandersetzung mit dem Islam. Diese Auseinandersetzung als rein politisch misszuverstehen bringt eine Reihe von Paradoxien mit sich: zunächst die Schwierigkeit, mangels eines einheitlichen Islams diesen zum Feindbild zu gestalten. Für den Islam könnten die Konflikte mit dem Westen, angesichts derjenigen innerhalb des Islams selbst, womöglich sogar relativ marginal erscheinen. Nur als geistige Auseinandersetzung erhält dieses Paradox seine volle Bedeutung. Um die Konfrontation angemessen zu verstehen, wird der Westen noch einen Blick auf die eigene geistige Geschichte brauchen, eben den Bogen von Anselm zum Computer, Szabós *Logik im Glauben*.

„Die Logik der Fachwissenschaften ist ein Zerfalls- und Nebenprodukt des Glaubens", so liest man in diesem kurzen Essay. Der Computer ist zunächst ein Produkt der Grundlagenkrise der Mathematik am Anfang des 20. Jahrhunderts. Damals wurde die Mathematik in ihren Grundlagen erschüttert durch Widersprüche in der Mengenlehre, deren wichtigste Leistung das Aufbereiten des Unendlichen für die Wissenschaft war. Das Unendliche, sagt aber Szabó in seinem Budapester Seminar 1946-1948, ist ein „Deckname des Sakralen", des „Größtdenkbaren" des heiligen Anselm aus dem 11. Jahrhundert – denkbar größer

der stillen Ewigkeit Werkzeug, damit sie formiere / Mache und scheide." Jedoch ist dieses Scheiden, der Ursprung des Bösen, nicht das Ziel, sondern dass sie – die stille Ewigkeit – „sich selber darinnen in eine freudenreich fasse". „Aber das ewige Eine […] nimpt keine Natur an sich." Die Natur als kontrafaktische Notwendigkeit ist durch und durch widerspruchsvoll, nicht aber das ewige Eine, das „wohnet durch die Natur". Spezifisch für diese Antwort ist, dass das Böse nicht abstrakt moralisch, sondern konkret mit der Natur identifiziert wird. Jedoch ist die Natur nicht an sich böse, solange sie „in der Temperatur" ist. Die Offenbarung verlangt nur die Möglichkeit, die Temperatur zu verlassen, nicht die Notwendigkeit. Um den Übergang von der Möglichkeit zur Wirklichkeit zu zeigen, führt nun Böhme eine genaue und äußerst anschauliche und sinnliche Untersuchung der Natur in all ihren Einzelheiten durch. Diese Untersuchung als die Suche nach dem dramatischen und tragischen Rätsel der Natur als Geburt von Gut und Böse ist für unsere moderne Naturwissenschaft grundlegend.

Bei Leibniz spielt die Temperatur eine ähnliche Rolle in der Artikulation der Gedanken, in der Form der prästabilierten Harmonie. Das Argument ist ebenfalls kontrafaktisch: Die Welt ist die bestmögliche aller Welten. Um das Gute zu retten, wird eine Vielfalt an Welten angenommen, entgegen der Evidenz, dass es die Welt nur in der Einzahl gibt. Das ist wieder ein Verfahren spezifisch für die moderne Naturwissenschaft. Die Gentechnologie geht von Formen der Natur aus, die es in der Natur gar nicht gibt, also von der Natur außerhalb der Natur. Das Böse ist in der Natur als „gegeben" inhärent, jedoch nicht präsent. Hierin liegen womöglich Zugänge zu den Aporien der wissenschaftlichen Technik.

Szabó contre Heidegger

Le rapport de la technique à la théologie, ou pour être peut-être plus exact, à son produit de décomposition, à la métaphysique, qui serait la théologie de l'être sans propriétés, est pour ainsi dire un thème principal de Heidegger. La technique en tant que fonction pure, pur fonctionnement sans contenu, serait la réalisation ou l'achèvement de la métaphysique. L'auto me mène où je veux sans devoir demander l'avis du constructeur, tandis que le cocher doit encore se soucier des humeurs de son cheval. Et l'ordinateur est un instrument multifonctionnel indifférent à son contenu.

sondern ein Glaube, der als diese Voraussetzung genau erkannt ist. Das wäre dann der dritte Typ des *Als-ob*: Tun wir so, *als ob* etwas der Fall sei – wohl wissend, dass es so sein müsste, oder wenigstens hoffend, wissend, dass es so sein könnte, ja wollend, dass es so sei. Das wäre dann ein weiterer Unterschied, der zwischen Hypothese und Glauben: zwischen dem, was sein könnte, und dem, was sein muss.

Versteckte Axiome

In diesem Sinne können Szabó und Tábor von den versteckten Axiomen des modernen Denkens sprechen.[1] Das sind die *Als-ob*, längst vergessen, jedoch grundlegend, deren Vergessen immer wieder zu neuen und unerwarteten Zusammenbrüchen führt, von den tragischen bis zu den grotesken. Diese sind immer von der auf dem Denkbarem fußenden Undenkbarkeit kennzeichnet, vom Missbrauch des spekulativen Denkens und der Übertretung seiner Gesetze. Letzten Endes ist ja alles Denken spekulativ, artikuliert das Endliche im Hinblick auf das Unendliche, auf der Suche, innerhalb des endlichen Seins, nach dem Unendlichen, als dem letzten Sinn allen Denkens.

Was wären nun jene versteckten Axiome der Moderne? Szabó und Tábor nennen als erstes die Nüchternheit, jenes große Axiom der Aufklärung, von Kant hochgehalten im Sinne der Mündigkeit. Von da zur Nüchternheit fehlt allerdings noch ein Schritt, und dieser wurde vermutlich im Laufe des 19. Jahrhunderts gegangen, mit dem Sieg der positiven Wissenschaft über das metaphysische Denken,[2] immer allzu vage und nebelhaft, die angebliche Quelle aller Exzesse und des schädlichen Rauschs. Kant allerdings gehörte noch zu der alten Welt und wusste selbstverständlich, dass man sich diesen Fragen ohne ein gewisses Gefühl des Schwindels nicht annähern kann. Das sind die Antinomien der Vernunft, jenseits des nüchternen Denkens, des gesunden Verstands, dafür aber niemals obsolet.

Dieses allgemeine Wissen wird bald zum *sous-entendu*, zu einer Selbstverständlichkeit, nicht mehr der Rede wert – ja verdrängt, wie etwa Laplaces Herabsetzung des Glaubens zur Hypothese, des „Ist" zum „Könnte-sein". Das Unendliche gehört jedoch zu den Fragen, deren Denken eine gewisse – und sei es nur eine minimale – Dosis Rausch voraussetzt. Und da die Moderne ohne das Unendliche dann doch nicht auskommt, wie wir gerade gesehen haben, wird sie ganz andere

Rauschmittel entwickeln müssen, stärkere als je zuvor. Das Unendliche denken führt nämlich unvermeidlich in die schwindelerregenden Wirbel der *Als-ob*, die einander in die unermesslichen Weiten fortjagen, wie oben ausgeführt: mit unseren dritten, vierten usw. Unendlichkeiten müssen wir auch jedes Mal so tun, *als ob* sie dem Endlichen ähnlich wären, und zwar im Sinn der Kontinuumshypothese Cantors. Da haben wir nun unsere kopfverlorene Welt, eine Welt, die immer tiefer in den Rausch stürzt, im Namen der unerbittlichen Nüchternheit.

La pensée graphique de Lajos Szabó

Présenter un penseur peut s'avérer problématique, surtout si ce penseur veut avant tout qu'on lui parle au lieu de parler de lui. Le cas de l'art peut être encore pire. Une anecdote raconte comment on demanda à Ludwig van Beethoven, après qu'il eut joué sa dernière composition, ce qu'il voulait exprimer à travers elle. Comme réponse, il se rassit au piano et rejoua le tout.

Au lieu de parler de Lajos Szabó en tant qu'artiste et penseur, nous pourrions nous interroger sur les rapports entre sa pensée et son art. Et nous pourrions tenter de le situer dans la pensée et l'art contemporains, en nous souvenant de cet avertissement de Béla Tábor, son ami et interlocuteur, selon lequel Szabó n'aura aucune signification pour l'art ou la pensée, qu'ils soient hongrois ou autres, seulement pour ceux universels, Szabó n'étant pas u-topique, déplacé, mais pan-topique, partout chez soi. Or l'universalité, selon Szabó, n'était pas son exclusivité, elle nous caractérise tous. Pour citer Attila Kotányi : « Devant la perfection, nous reconnaissons immédiatement la nôtre ».

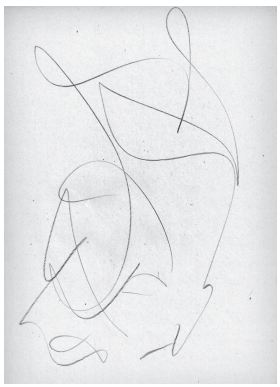
Lajos Szabó's Graphic Thinking

Introducing a thinker may sometimes be problematic, especially if that thinker insists on being spoken to rather than being spoken about. Art may be even worse. An anecdote tells of Beethoven playing his latest composition. At the end of the performance, a member of the audience wanted to know what the meaning of it was. As an answer, Beethoven sat back at the piano and played it all over again.

Instead of speaking about Lajos Szabó as an artist and as a thinker, we might try to find out something about the relationship between his

Hungarian Philosophy

Lajos Szabó is 17 at the end of the Hungarian Republic of Councils in 1919. He quits business school and decides to dedicate himself to philosophy. He spends the next ten years studying, and twenty years later turns to calligraphy. He draws series, so the drawings acquire their full meaning within these series.



Lajos Szabó is a genuinely Hungarian philosopher. In what sense? First of all by being committed to Hungarian as the language of philosophy. Impulsiveness and integrity[1] are two chief characteristics of the Hungarian language. It has impulsive momentum and synthetic intent, both in its prosody, with a consistent emphasis on the first word and the first syllable, and in its syntactic structure emphasizing agglutination paired with directness.

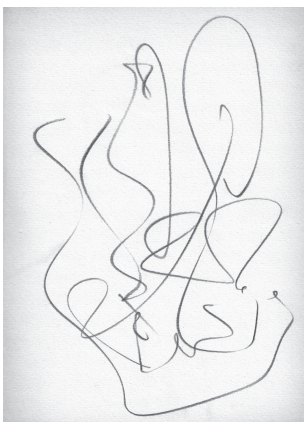
Its impulsive momentum puts it at the antipodes of German, while its synthetic intent puts them side by side. The fundamentally synthetic structure of German makes it an eminently philosophical language. For instance, by putting the verb at the end of the sentence—and also owing to the agglutinating structure—it is possible to express an entire thought or a full concept by means of a single word, made of words glued together. The same holds true even more for Hungarian, in sharp contrast to French, for instance, which dissects the concept, decomposes it into its elementary constituents (Descartes' "method"). Now, philosophy aims at a unified thought matching the unity of being, in contrast to science, which seeks to explore multiplicity. We might even quote Arthur Schopenhauer: a work of philosophy can express at most one thought, and even that is pretty rare.[2] Lajos Szabó's one

mathematicians. Philosophers should be much more attentive to them, he thought, and not rely just on the mathematicians. In my opinion, today's digital culture has amply confirmed this prophecy.

The question is: what next? Allow me a bit of guesswork. What would Szabó say about the next urgent thing to do? He would say, I would guess, that the time has come for us to study Islam with some care. Why? Because if we do not, then we should not be surprised if it takes control, the way the basic issues of mathematics took control, just because we neglected paying due attention to them.

L'art graphique de Lajos Szabó

Le signe, c'est clair, est le moyen d'expression de l'art. Or la crise mathématique mena à la découverte du signe comme étant l'étoffe primaire, même en mathématiques. Nous le savons aujourd'hui, notre ordinateur travaille avec le bit, le byte, des caractères typographiques et numériques, des cookies, des icônes etc. Le signe est le matériau brut des mathématiques. C'est là l'essence du travail pionnier du mathématicien Kurt Gödel, qui clarifia au moins la nature du problème dans les fondements, sans pouvoir le résoudre. Trente ans avant les philosophes français, avant tout Jacques Derrida, Szabó s'était déjà assuré que les signes n'étaient jamais arbitraires. Ce que nous appelons le signe arbitraire porte en réalité les traces d'autres signes, même si c'est de manière imperceptible. Les dessins de Szabó en sont des parfaites illustrations. Certains peuvent donner l'impression de gribouillis au hasard, surtout les premiers de Budapest, faits au crayon fin :



Des motifs récurrents apparaissent plus tard, tels qu'une figure en forme de croix[1],

le visage humain,

et la signature de l'artiste,

avec des variations, comme dans la musique. Il y a des transitions

La théorie des systèmes

Avant tout il faut mentionner Béla Tábor, l'ami et interlocuteur proche de Szabó, et ses éclaircissements sur la pensée vaste de ce dernier. En la qualifiant de vaste, je viens de pointer le petit bout du télescope sur cette pensée, mais le livre posthume de Tábor *Personnalité et logos* de 2003 pourrait nous aider à corriger cela. Le premier essai *Au sujet de Lajos Szabó* présente une vue plus systématique, articulée autour du concept de la question unique caractérisant un système, sans réponse dans le système. Tábor se réfère à Zalai dont il résume la théorie comme suit : Tout système comprend une question et une seule sans réponse, et même impossible à formuler dans le système. Le système s'organise autour de cette question. Le concept réapparaît chez le sociologue allemand Niklas Luhmann, suggérant une continuité, peut-être via Gödel.

J'aimerais en donner une illustration bien actuelle. Selon Luhmann, un système s'établit par distinction avec son environnement. Rien de nouveau jusque-là. L'important est que le système doive dès lors ignorer son environnement, qui fait office du principe indéfinissable définissant le système, en faisant un système. Tábor l'appelle d'après Zalai la forme négative, partout présente mais nullement visible dans le système. Ce sera la question unique impossible à formuler et sans réponse dans le système, le fondement même du système. Le système naît comme réponse à la question.

L'Europe moderne, disons, est née dans la confrontation à l'islam, pensons à l'époque des croisades. L'islam, en ce sens, devint cet environnement faisant de la mosaïque européenne une unité religieuse et politique. Comparons cela au rôle légitimant mutuel des deux blocs pendant la guerre froide, et à la nouvelle urgence à la disparition de l'un d'eux, faisant qu'il faille trouver rapidement un substitut. Tout indique que ce substitut du moment, c'est l'islam. Pourquoi ? Pourquoi l'islam, n'a-t-il pas été vaincu une fois pour toutes ?

La question nous ramène à la *Logique de la foi* de Szabó. « Toute pensée non dégénérée, non corrompue, est une pensée croyante », écrit-il, et « la logique scientifique est un produit secondaire de la décomposition de la foi[1] ». Pour moi, c'est la clé de la question. L'islam ressurgit en défi à un Occident misant tout sur la technique

scientifique. Or l'islam n'est en rien hostile à cette technique, au contraire, il en est l'environnement, déjà dans un sens historique. Il s'agit donc de marquer nettement la différence.

Où se manifeste la différence ? La technique scientifique moderne est de nature mathématique, elle utilise un langage abstrait, par rapport à un langage plus descriptif. Est-ce la source de son pouvoir actuel ?

Szabó donne des indications en ce sens. La joie est un pseudonyme de l'infini, dit-il dans son séminaire du 17 novembre 1947, car elle veut croître, tandis que la souffrance doit cesser net[2]. Or le concept de croissance aboutit à celui de l'infini mathématique[3], qui joue un rôle central depuis Newton et Leibniz. Ce concept abstrait a donc ses racines dans l'expérience immédiate[4]. Et Szabó parle de la divinité personnelle au sens judéo-chrétien, dont l'infini est dès la scolastique le nom de code, le pseudonyme, ou, si on veut, le tchador, le voile de chasteté.

Attila Kotányi a proposé une image frappante pour ce rapport[5]. La catastrophe de Tchernobyl fut la première catastrophe industrielle vraiment grave. Le bloc de béton qui fut coulé sur le réacteur ruiné était déjà lui-même radioactif peu de temps après. De même, l'infini mathématique irradie aujourd'hui ce qu'il est censé recouvrir[6], le *Ungrund*, le sans-fond de Jakob Böhme, la source de toutes les merveilles et de toutes les horreurs. John von Neumann a tout juste levé un petit peu le couvercle, de même Szabó avec son art, au nom de « l'unité prismatique de l'esthétique, de la logique et de l'éthique ». Probablement devra-t-on voir les dessins comme les signes d'une pensée retraçant les trajectoires de l'infini, semblables à l'éclair qui illumine le paysage, qui le fige et qui disparaît.

Systems Theory

First of all I should mention Béla Tábor, Szabó's close friend and interlocutor, who gave many indications as to a proper understanding of the latter's very broad thinking. With his judgement regarding his thinking, I just pointed the small end of the telescope, but Tábor's posthumous book, *Personality and Logos* (2003), might help to correct this. The first essay in the book *On Lajos Szabó* is an attempt at a more systematic presentation of Szabó's thinking. The author develops the

concept of the one question characteristic for every system, but without an answer in the system. He refers to Zalai and sums up the latter's theory as follows: in every system there is one and only one question, which cannot be answered, and cannot even be formulated, within the system. This question is the organizing centre of the system. We find a similar concept in the more recent work of German sociologist Niklas Luhmann. This might point to a hidden thread running from Zalai to Luhmann, possibly via Gödel.

Allow me to illustrate this with an actual example. According to Luhmann, a system establishes itself by drawing a line between itself and its environment. So far, nothing very new. The point, however, is that from now on, the system treats its environment as if it did not exist at all. Why? Because that is that ungraspable reality which makes it a system in the first place. That is the system's principle, or, as Tábor calls it, the negative form, present everywhere in the system yet nowhere perceived as such, felt nowhere. That is the "one question" impossible to formulate within the system and impossible to answer, and which constitutes the foundation for the system. The system develops as the answer to the question. Modern Europe, let us say, was born out of the confrontation with Islam, in its early Christian times – the times of the Crusades. Islam, in this sense, was that environment turning a loose aggregate Europe into a system, with a unified identity and a new consciousness – albeit a sub-cutane consciousness, an unperceived, a too obvious consciousness. Similarly, the Soviet Bloc provided an environment for the unity of the West, for its legitimacy, and vice versa. No wonder, therefore, that today the West must urgently find a substitute for its lost antagonist. But why choose, of all things, Islam, Europe's religious opponent deemed as having been vanquished once and for all?

The question leads us back to Szabó's *Logic*. "Non-degenerate, non-corrupt thinking is a thinking in faith," he writes, and "scientific logic is a by-product and a decay product of faith."[1] Here I find the key to the answer, even to a proper formulation of the question, and also a good illustration of the concept and method of the analysis of the state of the world. Indeed Szabó remarks, referring to Zalai, that we all have an overall picture of the world. Our false modesty and our false realism both stop us from displaying it too openly, but that is what gives us an

MODERNITÉ PHANOCRYPTIQUE

Communauté

Un essai sur Lajos Szabó pourrait facilement paraître déplacé. Lui-même parlait moins des gens qu'avec les gens. Avec eux il s'entretenait de la politique, de la science, des arts, mais ce sur le ton le plus personnel possible. Szabó cherchait d'abord le dialogue direct, tout comme les péripatéticiens, plutôt qu'à produire des écrits ou des discours. Il visait avant tout à la théorie, mais au sens de la vision claire, de la vue d'ensemble, plutôt qu'au sens d'une construction de concepts et de discours. La vue contemplative exige la présence de la communauté, et celle-ci est présente surtout dans le dialogue personnel. L'artiste et le chercheur sont toujours menacés de solitude – aujourd'hui encore plus qu'à d'autres époques – bien que l'art et la recherche exigent la présence maximale de la communauté, dit Szabó dans l'introduction de ses séminaires de Budapest, qu'il tint plusieurs fois par semaine de 1946 à 1950 et au-delà. Deux participants notaient en simultané et mettaient le tout au net le soir même en comparant leurs notes. De tribulations en tribulations, ces mêmes participants se rencontreront quarante ans plus tard pour publier leurs notes, près d'un quart de siècle après la mort de l'auteur.

Pour conclure les séminaires, Szabó esquisse le projet d'une étude sur les mathématiques, qui jouent un rôle important dans ce qu'il entend par communauté ▸1. La langue est mathématique pure, dit-il dans le séminaire de mathématique de la langue ▸2, et elle constitue la communauté. Dans ce séminaire, il entreprend une analyse de la crise des fondements déclenchée dans les mathématiques par les contradictions de la théorie des ensembles à l'aube du XX^{e} siècle ▸3. Comme thème du séminaire, il propose de remonter aux sources spirituelles qui alimentent les mathématiques modernes, responsables de leur efficacité mais aussi de leurs contradictions. Pour anticiper, les mathématiques modernes et leurs paradoxes remontent au théisme personnel judéo-chrétien ▸4, et leur efficacité, ainsi que leurs contradictions, fournissent la meilleure preuve de la présence de ce théisme universel au sein même des sciences mathématiques modernes.

Cette étude n'a pas encore vu le jour. Les séminaires, initiés dès le retour de Szabó d'Auschwitz, furent brutalement interrompus par la nouvelle dictature venue cette fois de Moscou. Après l'écrasement du soulèvement hongrois de 1956, Szabó quitte le pays avec une partie de son cercle, quasi à pied et sans les notes restées au pays, notes qui ne redeviendront accessibles qu'en 1989.

Une étude sur Szabó lui-même pourrait encore être justifiée par son style elliptique et fragmentaire, exigeant un travail de reconstruction pour lequel nous pourrions nous référer à Attila Kotányi et à Béla Tábor. Kotányi écrit : « L'ère des grands systèmes philosophiques semble être révolue, mais le besoin de systématisation demeure ▸5 ». Même si les séminaires et les textes peuvent nous apparaître comme un fouillis romantique à la Friedrich Nietzsche, ici aussi l'exposé non systématique cache une pensée cohérente que les documents ne reflètent que très imparfaitement ▸6.

Nous n'essaierons pas ici de donner une présentation systématique, mais d'éviter avant tout de prendre une distance scientifique, tout en essayant d'identifier les thèmes principaux dans les centaines de pages extrêmement denses.

Lajos Szabó

Né en 1902 à Budapest, Szabó interrompt en 1919, après l'écrasement de la République des Conseils, ses études juste entamées à l'école de commerce, et se lance dans des travaux de recherche en autodidacte. Il séjourne à Berlin dans le cercle de Karl Korsch et à Francfort-sur-le-Main à l'*Institut für Sozialforschung* de Max Horkheimer et Theodor W. Adorno, à Vienne avec Béla Tábor pour une courte expérience de la psychanalyse, et à Paris avec son ami Lajos Vajda, le chef de file de la peinture hongroise d'avant-garde. Szabó et Vajda sont rapatriés avec la tuberculose et Szabó perd un poumon. L'introduction des lois juives est pour lui une provocation personnelle et il s'inscrit aux registres de la communauté juive. Il est déporté à Auschwitz pour six mois, et – selon certains – survecú seulement à cause du son admission à l'infirmerie, où le médecin-chef le gardera à ses propres risques et périls. Dès son retour au pays, il publie et donne des conférences. En 1955, il se tourne vers la calligraphie. Sa première exposition publique aura lieu en 1958

au Musée Royal des Beaux-Arts de Bruxelles, une exposition collective du cercle d'artistes l'ayant accompagné dans l'exil. Il s'établit à Düsseldorf, où il meurt en 1967.

Parmi les références principales de Szabó, nous trouvons Franz Rosenzweig, Martin Buber et Ferdinand Ebner, les fondateurs de l'école philosophique du dialogue au XX^e^ siècle ; Béla Zalai, le philosophe hongrois qui tenta de développer une théorie des systèmes philosophiques à la fin des grands systèmes de l'idéalisme allemand ; Eugen Schmitt, penseur néo-gnostique hongrois du début du XX^e^ siècle ; Johann Georg Hamann, l'initiateur de la philosophie de la langue du romantisme allemand ; et Jakob Böhme, penseur mystique allemand du XVII^e^ siècle, le fondateur, selon Georg Wilhelm Friedrich Hegel, de la philosophie allemande ▸7.

Les mathématiques

Les références à Kurt Gödel et à son théorème d'incomplétude de l'arithmétique ▸8 sont fréquentes. La preuve de ce théorème mit fin aux tentatives de résoudre, ou, pour être peut-être plus précis, d'isoler cliniquement les contradictions de la théorie des ensembles, qui étaient apparues dès 1897. La théorie des ensembles fut développée de 1873 à 1896 par Georg Cantor, sur une suggestion de Bernard Bolzano, afin de libérer les mathématiques des contradictions introduites par le concept d'infini ▸9. Une digression mathématique sera difficile à éviter ici, même si elle ne peut revêtir toute la rigueur qui s'impose. Pour Szabó, les mathématiques jouent aujourd'hui un rôle bien trop important dans notre vie de tous les jours pour les abandonner entièrement aux mathématiciens.

Les mathématiques sont normalement vues comme une sorte d'art du calcul, comme le domaine des nombres. Or les mathématiques ont subi une transformation profonde, et un des mérites de Szabó fut, à mes yeux, d'avoir été parmi les premiers à en reconnaître toute la portée. Le concept central des mathématiques, depuis les travaux de Cantor, n'est plus celui du nombre, mais celui de l'infini.

L'infini fut introduit dans les mathématiques à la fin du Moyen Âge. Son introduction, qui brisa l'interdit théologique de sa conceptualisation, peut être vue comme le début de l'ère moderne. La conceptualisation de l'infini, de cet infini réservé à la divinité transcendantale,

mystère unique – les ayant rompues en une sorte de « tout par-dessus bord ! » hautement productif – devrait peut-être s'efforcer de redécouvrir ces amarres, au lieu de les abandonner à jamais dans les profondeurs à la manière de la « vieille gabarre sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords » de Charles Baudelaire.

▸ { Notes }

1 ▸ { La communauté, par définition, naît du dialogue obligeant. La langue est le grand récit, le narratif-maître que les gens se racontent en parlant. Selon Lacan, la réalité a la structure de la langue. ¶ Attila Kotányi : « Les anciens mythes grecs ou hindous avaient une fonction différente de celle d'aujourd'hui. Leur fonction était de dire au peuple la réalité, à tout le peuple, c'est le sens même du terme. Dès que ce ne l'est plus, parce que la culture, la vie, le peuple ont changé, le mythe vire au conte pour enfants. Mais le mythe n'a rien du conte pour enfants – non que je sois contre les contes pour enfants ». Pour Sigmund Freud, le mythe opère par concentration et décalage afin de voiler et de préserver. Voir aussi la discussion par Tábor de la dialectique du *logos* et du *mythos* : le *logos* retourne périodiquement mûrir « dans la coque protectrice du mythe » **▸11e**. La rationalité scientifique, en ce sens, serait le mythe de la modernité produit par le *phanocryptisme* mathématique. Voir aussi le concept de l'*Aufhebung* dialectique chez Hegel au triple sens du mot, supprimer-relever-conserver. ¶ La rationalité scientifique serait le langage de la réalité d'aujourd'hui, nous engageant tous, un refuge pour le rétablissement de la rationalité théocentrique, discutée par Szabó dans la *Logique de la foi*. Notre mathématisation du quotidien fournirait à la religion un écran protecteur lui permettant le rétablissement, dans un sens mythique bien précis. ¶ « Le néopositivisme est l'ascétisme de l'esprit [...] Il n'admet que le concept le plus étroit de la langue, permettant d'ignorer les neuf dixièmes des questions spirituelles », notent Szabó et Tábor dans *Contre l'esprit*. Une théorie du *phanocryptisme* devrait aussi discuter le rapport entre cette mathématisation comme ascétisme spécifique à caractère mythique, et son effet narcotique. Voir *Fractivité*. La mathématisation au sens de Russell serait la restriction de la régression infinie de la subjectivité à celle des types logiques. La narcose serait

hongrois *nyelv*, résonnerait avec « nom », hongrois *név*, plus proche d'un appel que du *nomos*, de la loi et de la règle, plus proche du sacré en tant qu'appel plutôt que norme. Tábor : « La langue nous souffle les mots ». ¶ L'analyse infinitésimale peut aussi avoir eu ses origines dans la question du continu de la langue, expliquant pourquoi la théorie des ensembles, née pour résoudre ses contradictions, bute finalement sur la même question. ¶ Le thème central chez Tábor serait la confrontation personnalité *versus* individualité, chez Szabó ce serait plutôt celle de la langue *versus* mathématiques, aussi au sens : (1) des mathématiques en tant qu'échantillonnage diagonal (Cantor) du continu de la langue, (2) des mathématiques en tant que distillat de la langue (Attila Kotányi), un concentré « de l'alcool jusqu'aux ordinateurs », (3) des mathématiques en tant que codage secret de la langue, (4) de la langue en tant qu'explication (Cusa) de la révélation (Hamann), du Nom divin (Tábor), de la sacralité (Szabó), et des mathématiques en tant qu'explication de la langue, (5) de la langue (la parole) en tant qu'expression schizogène du Nom divin, par les clivages suivants : signifié – signifiant (structuralisme), sémiotique – sémantique, signalisation – signification, rythme et intonation *versus* articulation, continuité *versus* cohérence-fonctionnalité, (6) des mathématiques en tant que développement du continu de la langue en une *fractale*, en un *pseudo-continu* (Peirce). **}**

2a ▸ { Car être un élément d'un ensemble suppose au moins un minimum d'existence, ce qui suppose un minimum d'ordre. On pourrait parler d'une confusion dans la théorie des ensembles entre être et appartenir, après que Peano air introduit le symbole ε pour « est » : « a a la propriété A » devient « a est un A », « a appartient à l'ensemble des objets ayant la propriété A », ou « a appartient à A ». Je remercie Jonathan Uhlaner pour une indication dans ce sens. On pourrait alors envisager de ramener les contradictions à cette confusion. Pour Attila Kotányi, la *fractale* est un ordre pétrifié, d'où « l'ordre venant du chaos » cher aux adeptes de la théorie du chaos, tandis que l'ensemble cantorien serait une sorte de transition entre l'ordre et le chaos. **}**

3 ▸ { L'intérêt de Szabó pour la crise ne vient pas que d'une intention critique, mais aussi du fait que c'est un point où la réalité de la langue devient manifeste. La crise révèle la nature mathématique

de la langue, de la langue en tant que *mathèse*. Ici les tentatives de séparer mathématiques et langue, d'une part, et langage et réalité, de l'autre, échouent. **}**

4 ▸ **{** Szabó : « Quand une croyance disparaît, ses signes disparaissent avec elle ». Tábor : « La judéosophie parle de l'identité de la personnalité et de l'esprit, et cette identité ne se laisse pas [...] hypostasier. Le gnosticisme, qui fait de tout une hypostase, hypostasie cette identité et transmet l'esprit juif à l'esprit grec sous cette forme, afin de revitaliser ce dernier, et cela devient la [...] christologie ». En ce sens, la messe catholique en tant que mise en scène de cette hypostase serait le modèle du rituel scientifique, et l'Église celui des universités. Tábor : « Tout système connaît une seule et unique question sans réponse et même non formulable dans le système [...] C'est la forme négative, [...] qui ne se laisse que cerner [...] Le culte et le rite religieux ont cette fonction. Le mythe comme le rite tourne autour de la seule question sans réponse qui fait office de forme négative ». « Le mythe porte le souvenir de la croissance de la vision du monde de la communauté », il est donc indispensable pour articuler le savoir. De même que le prologue gnostique de l'Évangile selon saint Jean (« et le verbe s'est fait chair ») fournit l'évidence en arrière-fond des science naturelles modernes. **}**

5 ▸ **{** « Szabó résumait Zalai en disant qu'au lieu du système philosophique, il fallait la systématisation. L'ère des grands systèmes de l'idéalisme peut être révolue, mais l'impulsion, l'urgence de la systématisation demeure [...] Le système cohérent de l'expérience immédiate (Zalai) est ce que Szabó tissait en une vue d'ensemble philosophique par les mêmes méthodes de collage improvisé à chaud que ce que l'art (y compris l'architecture) utilise depuis Cézanne. Étant donné qu'ici aussi, en peinture, l'ère de la grande représentation du type système de la perspective de la *camera obscura* est révolue [...] Le collage et la systématisation de Zalai sont une et même chose [...] Kaufmann a découvert que tout ce fouillis de fragments d'apparence romantique de Nietzsche n'est rien d'autre qu'une systématisation à la Zalai [...] Le mot ‹ collage › est peut-être le mot-clé et le concept le plus galvaudé, mais indispensable pour comprendre l'art dans l'Occident sauvage des quarante dernières années, [...] on y construit un monde à partir d'images exceptionnellement fortes

(József Tillmann) […] Nous avons toutes les raisons de voir l'œuvre entière de Szabó, y compris ses images tissées de signes, comme un collage automatique rapide ». ¶ L'hypertexte peut simuler la théorie dense au sens de Szabó ▸31, correspondant à la narration dense des sciences sociales, plus appropriée à la connaissance dialogique (observation participante). Ce serait le collage en tant qu'improvisation à chaud à la manière du rap ▸14. La théorie dense vise à la vue d'ensemble : « L'état du monde dépend à tout moment du niveau de l'individu ou du groupe dont l'analyse d'ensemble peut encore être assimilée, à leur su ou à leur insu, par les opinions publiques nationales et internationales ». }

6 ▸ { Une étude sur Szabó devrait s'efforcer d'y fournir un meilleur accès, sans cependant pouvoir offrir l'essentiel : le dialogue existentiel au niveau personnel, « renvoyant aux problèmes cosmiques humains éternels ». }

7 ▸ { Mentionnons encore Franz Baader, l'adepte de Jakob Böhme au XIX^{e} siècle, qui eut une influence considérable sur le Schelling tardif. }

8 ▸ { Le théorème de Gödel vaut pour l'arithmétique formalisée par la théorie des ensembles, mais il devrait être généralisable aux mathématiques et au-delà. }

9 ▸ { Il est impossible de penser jusqu'au bout l'infini. L'infini n'est donc pas pensable, il est donné ▸31. Ce serait le sens de l'interdit théologique de penser l'infini. ¶ Pour être complet, mentionnons encore le philosophe scolastique Anselme de Canterbury du XIV^{e} siècle et sa preuve ontologique de l'existence de Dieu en termes du plus grand pensable, de la seule réalité donnée par le simple fait d'être la plus grande pensable, dont l'existence (*in re et in intellectu*) est par définition indispensable à toute pensée. Anselme était une référence pour Gödel, qui fit une tentative de reformuler l'argument dans le langage mathématique moderne. ¶ La pneumatologie, la science de l'esprit, se rapporte à l'expérience immédiate. Les mathématiques modernes peuvent être une tentative de noyer l'esprit dans la logistique ▸11, de « noyer la ferveur religieuse […] dans les eaux glacées du calcul égoïste », comme le dit Karl Marx. Mais l'esprit remonte à la surface ▸48 dans l'expérience immédiate, dans l'émotion et l'association verbale ▸2, dans le paralogisme protégeant la logique du formalisme

PHANOCRYPTIC MODERNITY

Community

Writing a study on Lajos Szabó might appear a somewhat frivolous exercise. He himself spoke less about people than with people, about politics, science and art, and at the most personal, existential level possible. Szabó practiced personal dialogue, a sort of peripatetic philosophy, more than writing and lecturing. His main concern was theory in the ancient sense of clear view, full view, or beholding—more than in the sense of a construction of concepts and arguments—contemplation in the presence of the entire community, made present in personal dialogue. No contemplative view is possible without the community. "The artist and the researcher are always threatened by isolation—today more, at other times less so—even though art and research require the maximal presence of the community," Szabó says at the beginning of his Budapest seminars in 1946. These seminars were held at a pace of often two to three per week from 1946 to 1950. They were recorded simultaneously by two of the listeners, who coordinated and typed their notes, often the same evening. These two listeners met again forty years later and published the notes, protocols of the seminars, in a volume entitled *Fact and Mystery*, which includes Szabó's writings.

At the end of the seminars, Szabó sketches the project of a study on mathematics, to be written as a continuation of the seminars. Mathematics plays an important role in Szabó's sense of community ▸**1**. "Community has its roots in language," and "language is pure mathematics, that is what we want to prove," he says in the seminar on the mathematics of language ▸**2**. In the seminar, he undertakes an analysis of the crisis at the foundations of mathematics released by the contradictions of set theory, which turned up at the end of the 19th century ▸**3**. As the theme of the study, he proposes to investigate the sources feeding modern mathematics and modern rationality. The search for these sources should reach back to traditional philosophy and metaphysics, and reveal the origin of the efficiency of modern scientific thinking, and its contradictions. Modern mathematics, as we will try to argue below, feeds on the Judaeo-Christian tradition of personal theism ▸**4**. The mathematical contradictions arise as an expression of

the paradoxes of personal theism. More than that: the contradictions are the proof that modern mathematics has its roots in the tradition of personal theism. The efficiency of mathematics is the proof that this tradition is at the core of scientific rationality.

The study proposed by Szabó has not been written yet. Szabó held his seminars after returning from Auschwitz, and the seminars were ended abruptly by the accession to power of the terror regime under Moscow. After the 1956 uprising, Szabó emigrated to the West, leaving the project open. The seminar notes became accessible again only after the collapse of the Moscow regime, in 1989, more than twenty years after Szabó's death in his Düsseldorf exile.

A study on Szabó today would be justified due to the fact that his style is elliptic, and that many of his listeners and discussion partners are no longer present. The task would be to reconstruct a thinking that has not yet been subject to an attempt at a systematic formulation. For this reconstruction, we may rely on presentations by Attila Kotányi, who took many of the seminar notes, and by Béla Tábor, Szabó's close friend and companion. Kotányi writes: "The era of the large systems of philosophy may be over, but the need for systematisation remains" ▸**5**. Szabó's seminars and texts may appear a "romantic mess," as Kotányi writes about Nietzsche's fragments, but here too there is, under the surface of an unsystematic exposition, a coherent thinking which may not be easily accessible from the documents alone ▸**6**.

The present notes do not attempt to give a systematic presentation. They try, first of all, to avoid producing a "scientific" distance, and to identify some of the main issues across 320 dense pages of the rather fragmented seminar notes, taken by often unprepared, if extremely alert, students. The few full texts written by Szabó himself, and those taken shorthand by his friend Béla Tábor, may offer a more genuine impression of his manner of thinking. Tábor's posthumous book *Personality and Logos* will prove extremely helpful in this respect. Many necessary developments will be missing here, including indications on the historical and intellectual background. The priority remains to translate the texts, since no introductory comment could avoid distorting their meaning and weakening their exceptional intensity, often striking in their vigorous and accurate formulations.

Lajos Szabó

Born in 1902 in Budapest, in 1919 Szabó interrupts his studies in chemistry at the Technical School, after the end of the Republic of Councils, and turns to research as an autodidact. He travels to Berlin and joins Karl Korsch and his circle, to Frankfurt to Horkheimer's *Institut für Sozialforschung*, to Vienna with his friend Béla Tábor for a brief experience of psychoanalysis, and to Paris, to join his friend Lajos Vajda, the leading Hungarian painter. Szabó and Vajda return to Hungary with TB, and Szabó loses one lung. The introduction of "Jewish laws" is, for Szabó, a provocation, and he joins the Jewish community. He is deported to Auschwitz for six months, and—according to some—he survived due to his admission to the infirmary, being hidden there by the medical chief at his own risk until the liberation in January 1945. He proceeds with publishing, and from 1946 on he gives talks and seminars to wide audiences. In 1955, he switches to calligraphy. At the end of the 1956 Budapest uprising, he leaves the country with part of his circle. His first exhibition is part of a collective exhibition in 1958 in Brussels, after which he moves to Düsseldorf where he dies in 1967.

Important references for Szabó were Franz Rosenzweig, Martin Buber and Ferdinand Ebner, the founders of the dialogical school of philosophy in the 20th century; Béla Zalai, who developed, at the beginning of the 20th century, a theory of philosophical systematisation after the collapse of the large idealist systems of German philosophy; Eugen Schmitt, a neo-Gnostic thinker at the beginning of the 20th century; Georg Hamann, who developed the philosophy of language of German romanticism at the end of the 18th century, against the linguistic formalism of Enlightenment; and Jakob Böhme, a mystical thinker at the beginning of the 17th century, and the founder, according to Hegel, of the German tradition of modern philosophy ▸**7**.

Mathematics

A recurring reference was the mathematician Kurt Gödel, who proved in 1931 the impossibility of proving the consistency of mathematics within mathematics ▸**8**. Gödel's proof ended the search for solutions in the contradictions of set theory (or, to be perhaps more precise, for means to clinically isolate them), which had first become manifest in 1897. Set theory had been developed between 1873 and

▸ [Notes]

1 ▸ [Community per definition grows out of binding dialogue. Language is the *grand récit*, the master tale people tell each other when they talk. Lacan: Reality is structured by language. Attila Kotányi: "An old Greek or Indian myth did not have the same purpose as it has today. It was meant to tell what really was to all people, that is the very meaning of myth, of the word itself. As soon as it does not mean that anymore, because the proper culture and everyday life have vanished with the people, it turns into a fairy tale. But myth is everything but a fairy tale." For Freud, myth uses concentration-shift for the double purpose of concealment-preservation. See also Béla Tábor's discussion of the dialectic of *logos* and *mythos* in *Personality and Logos*: "Rhythmically, *logos* returns to ripen within the protective shell of *mythos*" **▸11fa**. In this sense, scientific rationality would be the myth of modernity produced by mathematical *phanocryptism*. Remember Hegel's concept of dialectical *Aufhebung* in the triple sense of the German word, scrap-lift-save. Scientific rationality today would be the language of reality, binding for everyone, a refuge for the recovery of Szabó's theocentric rationality discussed in his *Logic in Faith*. Our mathematization of everyday life would provide religion with a protective enclosure allowing recovery in a precise, mythical sense. ¶ "Neopositivism is the asceticism of spirit [...] It recognises only the most narrow concept of language, that which allows one to ignore nine-tenths of all spiritual issues," Szabó and Tábor write in *Against Spirit*. A *phanocryptism* theory should also discuss the relationship between mathematization as a specific myth-related asceticism, and addiction; see *Fractivity*. Mathematization in the sense of Russell's *Principia Mathematica* would be the restriction of the infinite regress of subjectivity to that of logical types. Addiction would be a result of this attempt at restricting spirit. *Cryptophany* would aim at dissipating such *phanocryptism*-generated narcosis. ¶ "The criterion of normality versus pathology is together versus alone. Normality has the character of [...] shared reality. Every individualizing emotion becomes lonely, pathological, narcotic," Szabó remarks in his first seminar, *Sem. 13.11.46*. An analysis of the subversive strategy followed to recover spirit **▸11** should discuss these pathogenic, alienating side-effects and the resulting outward production of narcosis

today, the millions of catholic masses celebrated daily worldwide, as the symbolic articulation, the staging of this hypostasis, might be seen as providing the background, the backstage, for the rituals of scientific research; the way the churches on every corner of our cities provide the backstage, the template, for our universities and research institutes. Béla Tábor quotes Zalai: "In every system there is one and only one question which cannot be answered and not even formulated within the system," and he adds: "This is the *negative* form [...] and can only be described, circumscribed [...] In the religions, cult and ritual serve this kind of description. The myth, as well as the rite, revolve around the one question, which cannot be answered and which is the negative form." He continues: "The myth carries the memory of the community's growing world view," and therefore remains indispensable for the articulation of knowledge. According to Attila Kotányi, the Christian *verbum caro factus est* from the gnostic prologue to John's Gospel provides the straightforward background to modern, mathematised natural science and physics. **]**

5 ▸ **[** "Szabó summarized Zalai by saying, 'Instead of system, philosophy needs systematization.' The era of the large systems of idealism may be over, but the systematic impulse, the urge to systematize, remains [...] The 'coherent system of immediate experience' (Zalai) is what Szabó wove into a philosophical picture with the kind of hot improvised collage that art (including architecture) has been practicing since Cézanne. Since here as in painting, the era of the large system-like image of the *camera obscura* perspective has gone away [...], collage and Zalai's systematization are one and the same thing [...] Kaufmann discovered that the entire mess of Nietzsche's apparently romantic fragments is nothing less than a systematization à la Zalai [...] The word 'collage' is perhaps the keyword and concept most required for an understanding of art in the wild West of the last forty years [...], 'designing a world out of exceptionally strong pictures' (Tillmann) [...] We may see Szabó's entire work, including his sign-woven pictures, as rapid, automatic collage." ¶ Hypertext may simulate a form of dense theory in Szabó's sense ▸**19**, corresponding to dense narration in the social sciences, appropriate for a dialogical epistemology (e.g. participant observation) with collage as a rap-like sort of hot improvisation ▸**14**. Dense theory aims at an overview of the whole. "The state

of the world at every moment depends on the level of the individual whose overall analysis can still be assimilated, willingly or not, by the national and international press, or by public opinion."]

6 ▸ [A study on Szabó should make reading him easier, even if it can offer no substitute for his main ability during his life: the existential dialogue at the most personal level possible, "embedded in cosmic human concerns."]

7 ▸ [We might also mention Franz Baader, the 19th century Böhme scholar who had a deep influence on Schelling's late work.]

8 ▸ [Gödel's proof concerns arithmetic but it conceivably extends to mathematics in its entirety and beyond, the way countable infinity extends to the transfinites, suggesting a "functor" relationship; a structural analogy with Cantor's construct, see Dieudonné, 1977.]

9 ▸ [Thinking out infinity would only show the impossibility to do so. „*Zu Ende gedacht, ist das Unendliche nicht zu Ende zu denken*." Hence, infinity cannot be conceived as being thought, only as being given ▸**29**. The theological ban on thinking infinity would therefore be more a protection of the thinking mind than of the deity. ¶ To be complete, we should mention the Scholastic philosopher Anselm of Canterbury, who developed the ontological argument of God's existence as that largest thinkable, whose existence (*in re*, and in *intellectu*, as given and not just thought) per definition is required for thinking ▸**9a**. Anselm was also a key reference for Gödel, who made a new attempt at the formulation of the ontological argument using the language of set theory, see Gödel, 1995.]

9a ▸ [Hence, all pneumatology, or "science of spirit," must refer in the first place to immediate experience. Modern mathematics may be an attempt at drowning spirit in logistics ▸**11** perhaps reminiscent of Marx's characterisation of capitalism as drowning "religious fervour [...] in the chilly waters of egoistic calculation," only to be washed afloat ▸**47** again and again by direct experience, by the ocean of emotions and un-calculated associations streaming within language ▸**2**, with paralogic keeping all logic afloat against formalism ▸**14** and sterility.]

10 ▸ [Here, our argument must fail. That "transcendental" means "personal" cannot be conveyed in an impersonal form. Tábor: "'Holy' means transcendence, the only self-being, from whence the subject is therefore separated by a chasm (the chasm the creator creates at

will follow the random vacillations of the stick as its active ground. Your random dance with the broomstick provides an image for mathematical chaos. But there are other, less innocent examples: the raving law of economic supply and demand, the dialectic of self-founding Enlightenment, the Dionysian dizziness of criticism and of criticism of criticism, and also love's sweet hell. The latter is a pet example, used by systemic psychology (Paul Watzlawik) for chaotic, fractive communication. Do you love me?—Yes, of course—Really?—Yes, really—Really really? etc. As soon as the answer is known in advance, the very question robs it of its firm ground. The question, as it were, refutes its own expectation (German philosopher Karl-Otto Apel's discourse theory calls this a "pragmatic self-contradiction"). This leads to Bateson's double bind, to an unstable equilibrium, to an eternal staggering two together. When the question turns into the answer, the answer in turn becomes the question, and the figure and the background are interchanged.

Chaos theory operates systematically with this swapping of the figure and background, just like the double binds of communication and self-grounding Enlightenment do. Deterministic chaos is a delightful, fairytale paradise for the mathematician—and an abyss for the rational mind.

Now, Peter Appelbaum never said that mathematicians discard logic altogether, as such. What he means is that they suspend, deactivate it for a while. Chaos theory in that sense is the result of the suspension of a strict rule of formal logic, the prohibition of self-reference. This prohibition was introduced by the ancient Greeks in order to rule out a self-contradiction they had discovered in logic, called the liar's paradox. A man in Creta honestly claimed to be a liar. Now, if you apply this claim to itself, then it loses all meaning. Therefore logical statements should not apply to themselves. The same holds for logic as a whole. Logic rests on something other than itself. Fractivity is forbidden.

La logique des lapins

La logique des lapins nous donne une illustration de cette suspension. Un lapin plus un lapin donne deux, trois, cinq, beaucoup de lapins, tout comme les pommes. Voyons cela, après avoir libéré la logique de son corset formel. Le mathématicien Leonardo Fibonacci

a développé au XII^{e} siècle la formule d'addition des lapins vivants. Le résultat n'est pas une somme, mais toute une série de sommes, qui atteignent rapidement des sommets vertigineux, sous l'action fulgurante de la fertilité autoréférentielle des lapins, de leur prolifération naturelle. Les mathématiciens durent développer des nouvelles méthodes, au cours des siècles qui suivirent, pour tenter de maîtriser ces nouvelles hauteurs. Ces efforts ont eu récemment un aboutissement fatal.

En attendant, les lapins de Fibonacci n'étaient qu'à demi vivants. Ils pouvaient se multiplier à leur aise, mais ils ne mouraient pas. Pour être plus fidèles à la logique de la vie, nous devrons suspendre la loi anti-fractive en activant le sol. Le sol actif des lapins est l'herbe dont ils se nourrissent. Sa croissance n'est pas illimitée, elle doit repousser au fur et à mesure de sa consommation. Cela produit une espèce d'équilibre instable de la population des lapins et de leur herbe, et la logique fractive trouve un ordre parmi ces fluctuations à première vue aléatoires. Les fluctuations suivent une série de structures imbriquées jusqu'à l'infini, de manière autosimilaire. C'est la fameuse *fractale*, l'expression géométrique de la logique autoréférentielle gouvernant cet écosystème le plus élémentaire[1].

The Logic of Rabbits

We can visualize how this suspension works using the logic of rabbits. One rabbit plus one rabbit will give three, five, many rabbits; just as in the case of apples. How does this law work once we have freed it from the narrow bounds of elementary logic? In the 12th century, the mathematician Fibonacci developed a logic of addition for living rabbits. His addition of rabbits produces not just a sum, but a wholesale of sums that rise to vertiginous heights in no time, thanks to the rabbits' self-referential ability, called natural proliferation. In the centuries that followed, mathematics developed attempts to bring these heights under control. These recently came to a fatal end.

Meanwhile, Fibonacci's rabbits were only half alive. They multiplied freely, but they never died. If we want to come closer to the logic of life, we must suspend the anti-fractive law by activating the ground. The grass the rabbits live on is their active ground. It does not grow without limits. Once the rabbits have grazed it off, it needs some time to

recover. The result is a sort of unstable equilibrium between the rabbit population and the growing grass, and fractive logic finds an order in their apparently random fluctuations. The fluctuations follow a pattern that is self-similar down to infinity. This so-called *fractal* pattern is an expression of the self-referential logic behind this simplest elementary ecosystem that one can conceive.[1]

L'autoréférence

L'autoréférence, le cauchemar logique banni par les Grecs, revient hanter les mathématiques modernes. Georg Cantor développe vers la fin du XIX[e] siècle la théorie des ensembles pour maîtriser le concept de l'infini, qui était devenu indispensable dans les sciences mathématiques depuis Newton et Leibniz, mais qui contenait des paradoxes difficiles à traiter. La théorie des ensembles en ce sens fait partie du projet des Lumières de l'autofondation de la raison par la raison, à la manière du baron de Münchhausen qui se tire lui-même de la mare en se prenant par les cheveux. Or le concept mathématique d'ensemble, dès sa naissance, généra celui de l'ensemble de tous les ensembles, le monstre autoréférentiel se dévorant lui-même, très semblable à cet autre monstre produit par la science moderne, le cosmos fuyant à jamais à l'infini, tombant sur soi à la manière des « montagnes croulant sans répit dans des mers sans rivages » d'Edgar Allan Poe. L'ensemble de tous les ensembles se révéla être tout autant fatal pour la logique des ensembles que le menteur de Crète le fut pour la logique formelle des Grecs. Étant un ensemble lui-même, il doit se contenir lui-même, être donc plus grand que soi[1]. Le concept élémentaire d'ensemble se révéla ainsi être un abîme sans fond, produisant des infinis au-delà même de celui de Fibonacci.

Comme échappatoire, Bertrand Russell rétablit en 1908 la règle antique interdisant la fractivité. Il établit un ordre hiérarchique entre les ensembles et interdit le mélange. Ceux du haut ne doivent pas se mêler à ceux du bas. Les structures autosimilaires (l'image dans l'image dans l'image…), venant précisément du passage d'un niveau à l'autre, de la régression vers le haut, de la transgression des barrières séparatrices à la manière de l'ensemble de tous les ensembles, sont désormais interdites.

Gregory Bateson a attiré l'attention sur un parallèle étroit entre

this point, the smooth waters of logic open up, to close in on us again in the next moment, peacefully but instantaneously. In that imperceptible instant of time, we may have magically taken the shape of Tinguely's desire machine[1], only to generate language[2] as the metagression of its deferred, dysfunctional-functional parts[3]. The heterostasis is the enigmatic point of enantiodromy, of the switching of opposites, in this case of passive, formal and democratic into active, totalitarian logic.[4] Under the action of heterostasis, unstable equilibrium switches to stable disequilibrium, to continuous discontinuity, which is the law of the global market, of the market of all markets, and of the cosmic ecosystem of all ecosystems. At that point, reason and dizziness, speech and action, politics and mediatics switch. At this point, it is less and less possible to distinguish progressive regress and regressive progress, and all discourse and communication are lost in the delightful intoxicating iteration of the additions to the additions and of the corrections of the corrections.

Fractivity, metagression and heterostasis are the logical formulae for the suspension of logic, in accordance with the spirit of mathematics, which always urges for the violation of its own rules. It always calls for dancing on a floor that dances, and that dances with the dancer. Technical-scientific modernity reveals itself to be the heir of a long tradition. Both stiffen into helpless horror as soon as they stop dancing.

Un non-nombre

Si nous admettons que le capitalisme opère en quantifiant, en réduisant tout à la quantité, et en premier lieu le temps[1], se libérer du capitalisme voudra dire avant tout se libérer du zéro. Car sans le zéro nous savons encore compter, mais nous ne savons plus quantifier au sens de cette réduction. La question serait donc : comment impenser le zéro ?

Or impenser ne veut dire ni déconstruire, ni oublier, ni interdire. Car tout ce qui est déconstruit peut être reconstruit, on peut se souvenir d'une chose oubliée, et les pensées ne se laissent pas interdire. Impenser serait plutôt comme quand on cherche une adresse dans la ville, et qu'on vous démontre que cette adresse n'existe pas, rendant la recherche inutile, sans objet. Ce serait plus qu'une preuve d'inexistence, plutôt une preuve de non-pertinence, d'obsolescence.

Impenser le zéro voudrait donc dire rétablir le concept de nombre en tant que configuration. L'introduction du zéro a une histoire bien documentée[2]. Elle coïncide effectivement avec la naissance du capitalisme au XVII^e siècle. Le renversement de cette histoire aura bien sûr son prix : la perte de l'hégémonie de l'Europe sur le monde. Mais pour ceux qui sont convaincus que cette hégémonie est déjà allée jusqu'à ses limites, et même au-delà du raisonnable, ce prix vaut bien d'être payé.

Penser le zéro

Pour être plus précis, l'histoire commence à la fin du XII^e siècle, quand le jeune Leonardo Fibonacci, fils du notaire italien Guglielmo Bonacci, prend le bateau pour l'Afrique du Nord afin d'apprendre le secret de l'art du calcul des Arabes. Ce secret, c'est le zéro, en arabe *sifr*, du sanscrit *shunya*, qui dénote le vide, le néant parfait[1].

Or ce *shunya* dénote aussi le concept-clé de la philosophie hindoue, très semblable au concept du pur être de Parménide, identique au pur néant, car libre de tout prédicat ; ou encore à la célèbre formule de Maître Eckhart, selon laquelle la divinité serait ce pur néant, étant insaisissable pour la raison instrumentale. Son instrumentalisation sous la forme du zéro conduira à celle de l'infini, un concept-clé cette fois de la théologie chrétienne. L'origine de cette partie de l'histoire pourrait être ramenée au livre de Nicolas de Cues de 1440, où il utilise l'infini comme image mathématique de l'être absolu : une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence n'est nulle part.

La sécularisation pourrait ainsi représenter encore un cas de cet effet, que nous pourrions appeler avec Lewis Carroll l'effet *boojum* : le calcul et la conceptualisation en tant que répression de l'être par sa fonctionnalité.

Le giron productif

La conceptualisation par Cantor de l'infini sous la forme du transfini commence en quelque sorte par rendre cardinaux les nombres ordinaux, en ajoutant le zéro au début de la série des ordinaux, le substituant au « un » comme premier nombre ordinal. Jacob Klein nous rappelle que cette substitution fut l'œuvre de John Wallis au

« à visière relevée », et de l'autre, de mieux le saisir, de « l'acculer à l'aveu ».

La théorie des ensembles parle du système formel et rejoint ainsi le nominalisme des mots sans réalité propre. Cantor résout le problème de l'ensemble de tous les ensembles en lui niant le statut d'ensemble. C'est une « collection », son inconsistance interdit de le désigner par le terme d'« ensemble ». Or ici aussi, Cantor ne sait pas spécifier ce qui permettrait encore, « à première vue », de distinguer les collections consistantes des inconsistantes. Déjà la consistance des ensembles finis est impossible à prouver, admet-il, et doit être postulée. Elle appartient à l'évidence. Tábor : «L'évidence est la cohésion de la connaissance, un contact sans faille entre le connaisseur et son savoir[1] ».

Tautologie structurelle

Une des expressions caractéristiques de Szabó est la « tautologie structurelle », elle résume sa pensée. On pourrait l'exagérer jusqu'à la caricature en disant « Dieu existe, c'est évident, que ferait-il d'autre ? », ou encore « Exister, exister, c'est tout ce qu'il sait faire », ou encore « Qu'il existe, s'il y tient, c'est son affaire » etc. L'expression donne une formulation moderne de la question, au-delà de l'ontologie classique. Cette existence est une question structurelle, autrement dit, fonctionnelle. La structure est ce qui donne la fonction, et cette tautologie détermine la structure de la réalité. Cet « Exister, rien de plus » est la condition de toute existence, car tout ce qui est plus que cela est déjà moins que cela. Le « Bon, il existe, mais encore ? » mènerait au « ceci et cela », mais comme le dit le brahmanisme : « Il n'est ni ceci, ni cela ». Toute détermination serait sa négation. Il est ainsi et ainsi signifierait qu'il existe dans la mesure où il est ainsi et ainsi. C'est l'existence conditionnelle, tandis que la tautologie structurelle dit l'existence inconditionnelle, qui est la condition première de toute existence.

La pomme existe en tant que pomme, mais pas en tant que poire. Être une pomme limite son existence. « Être » précède « être une pomme ». « Être » est la tautologie structurelle de la pomme. L'être intransitif est la tautologie structurelle de l'être transitif. Il ne fait rien d'autre que permettre l'existence de la pomme. L'intransitif est

"produced." If we knew exactly where it hides, it would of course no longer be a mystery. To come closer to this inbetween, we probably need to come closer to what we call this "we."

This double requirement, to know ourselves and to know the thing "out there," is probably what makes the mystery so hot. Because it means coming closer to our most intimate "we," dismantling the firewalls which are erected within our personality. It involves two acts of knowledge, one external and one internal, both equally frightening.

Not only nature is mysterious, also our concepts are mysterious. *Je est un autre*, Rimbaud wrote, "I" is somebody else. That may sound like a very poetic paradox, but it certainly matches our very plain experience of ourselves. Plain grammar allows to say "I am I," but that is precisely one of the tricks of that cunning language Friedrich Nietzsche talks about, producing a delusion, a hallucination of a plain "I" without any mystery to it. Yes, that is just "me," "I" ought to know, and also my concepts have no mystery to them, since after all, they are just "mine."

Here, for instance, is "life" and "biology." Nobody has ever seen "life," at most "living beings," and "life," like "biology," this sum of as many facts as mysteries, is nothing but an abstraction. That is where mysteries hide, behind this abstraction, well hidden under a negativity, under a sterile absence of life speaking of life and reproduction. A cheat, you will say? Or even worse, a deliberate abuse of the absurd?

Is there a genuine mystique behind this abuse of the absurd, of the enigmatic? Behind a sibylline science, a science that loves to puzzle? By abuse of abstraction, of the concept, of the artificial? Through an overproduction of facts aiming at giving them a shine of reality? Through the magic of the facts, instead of the magic of the words, aiming at the power of facts, instead of that of the word? A science caught at its own game, only asking to be let out? To be rediscovered as what science always was, a genuine mystique?

Snarks

You may have heard of quarks, of the smallest constituents in the universe. Today we want to speak of snarks, of the largest constituents in the universe.

Quarks are everywhere, yet they are invisible. Also snarks are everywhere, and they are invisible, too, yet for an entirely different reason.

Snarks are everywhere in the sky, they are brighter than most of the stars, they shine, however, in a light that cannot be seen by our eyes, in the domain of radio waves. Quarks, in comparison, are invisible as they do not even exist as individual entities. They are the constituents of the smallest constituents of matter—protons. And protons are also invisible, because they are too small to be seen.

Snarks shine thus at wavelengths, invisible to our eyes, at radio frequencies. First, they were called radio galaxies, then quasars, which are themselves just another kind of radio galaxies.

You may know: the term *quark* for the smallest constituents of matter was taken from a novel by James Joyce, his *Finnegans Wake*. The waiter in that novel calls out "a quark for Muster Mark," a meaningless sentence, as the word "quark" doesn't exist in English. Quarks, too, are absurd, which is why physicists like this term.

The term *snark* is taken from a poem by Lewis Carroll entitled *The Hunt for the Snark*. In that poem, we are told that a snark is something awesome, strange and probably quite huge, but nobody really knows what it is, as nobody has ever seen a snark, and those who might have seen a snark never came back to tell us of it, actually. As you will see, this quite well describes astronomical snarks, too.

They are so strange that their study still belongs to a domain at the edge of astronomical research, even though we already know more snarks, and also more about them, than we know about our actual stars and galaxies taken together.

What is so special about snarks? The special thing about snarks is that they seem to be associated in a mysterious way with what Lewis Carroll called boojum. A snark, Lewis Carroll reveals at the end of the poem, turns out to be a boojum. So what is a boojum? We know little about snarks, and perhaps a little bit more about boojums, but what he says about boojums is not much more useful. A boojum, Carroll says, is something about which we will never know anything, because all those who got close enough to see a boojum vanish forever and without trace.

Now, it turns out that there is exactly such a thing in astronomy. It is called a black hole. Nothing ever comes out of a black hole, not even light, that is why it is called black. We will never know what is in a black hole. From there, there is no return.

Le dernier des Tocomans
Une parodie en 4 actes

Résumé

Mademoiselle Art et Mademoiselle Science, en route vers Fort Modernité, sont capturées par une tribu ennemie, puis libérées par le chef des Tocomans Ludwig Sneider et son ami Béla dos Campos.

Personnages

Sneider	Ludwig Sneider, philosophe, alias Tocochgook
Campos	Béla dos Campos, philosophe, alias Hawkeye
Science	Mademoiselle Science, sœur cadette
Art	Mademoiselle Art, sœur aînée
Huncas	Huncas, fils de Tocochgook
Mocoman	Guerrier mocoman
Mocomund	Mocomund, chef des Mocomans
Déridé	Jacques Déridé, philosophe
Mumppo	Natty Mumppo, trappeur
Nagwa	Nagwa, guerrier mocoman, alias Popaul

Hors-scène

Georg Cantor, mathématicien allemand (1845-1918)
Martin Heidegger, philosophe allemand (1889-1976)
Edgar Allan Poe, poète américain (1809-1849)
Stéphane Mallarmé, poète français (1842-1898)
Niklas Luhmann, sociologue allemand (1927-1998)
Karl-Otto Apel, philosophe allemand (1922-2017)
Paul Cohen, mathématicien américain (1934-2007)
Georg Hamann, philosophe allemand (1730-1788)
Franz Rosenzweig, philosophe juif allemand (1886-1929)
Béla Zalai, philosophe hongrois (1882-1915)
Blaise Pascal, philosophe français (1623-1662)

Prologue

Cette pièce parle d'un philosophe. Mais de quel philosophe ? Il y a ceux qui parlent, il y a ceux qui pensent, et il y a ceux qui ne disent rien. Que font-ils ? Ils vivent. Que vivent-ils ? Difficile à dire. Comment le dire ? Ce philosophe le disait en aphorismes, rien qu'en aphorismes, et il n'expliquait rien. Pourquoi pas ? Pour la même raison qu'une bonne blague et une bonne musique ne s'expliquent

Sneider Mais bien sûr, n'était-ce pas ce dont nous avions convenu ?

Science Oui, oui, mais vous ne savez pas ce qui est arrivé. Oncle Campos a été pris, et puis Art a montré ses jambes, et puis…

Sneider Et pourquoi pas ? L'art, c'est ça. Et elle a des très jolies jambes, non ? Alors, pourquoi pas les montrer ? Ça ne vous plait pas ? Vous trouvez cela trop vulgaire ? Oh, mais c'est une vulgarité de titans ! Et la culture, elle fait office d'intermédiaire, elle fait le travail du maquereau. Regardez donc la belle robe qu'elle a, avec ces fanfreluches, ces rubans. Vous croyez que ça aurait marché sans cela ? Ça n'aurait pas été tellement facile, non, vous ne croyez pas ?

Science Vous croyez ? Moi, j'ai jamais essayé.

Sneider Et puis qu'est-ce qu'on veut des belles jambes, finalement, on veut qu'elles ne soient que belles, non ?

Science Si vous le dites. Mais moi, je ne montre pas mes jambes comme ça à tout le monde.

Art Tu parles ! On les voit tout le temps.

Science Mes jambes !!? À moi !??

Art T'énerve pas, ma chérie. C'est pas le moment. Partons, ils seront là d'une minute à l'autre.

Science Je ne montre pas mes jambes !

Art T'en as pas besoin, on les voit très bien comme ça. Regarde ta jupe.

Campos Ça suffit ! Ne criez pas comme ça. On doit vous entendre à des milles.

Les filles se disputent en chuchotant.

Science Qu'est-ce qu'elle a, ma jupe ?!

Art Mais t'as pas vu ? Elle est toute déchirée derrière.

Science Quoi ?! Et tu ne m'as rien dit ?! Tu es une dégueulasse, vraiment !

Art Allez, calme-toi. On peut rien y faire, de toutes façons.

Science Mais je ne peux pas… il faut faire quelque chose !

Art Allez, on ne peut rien faire. C'est pas la peine de t'exciter.

Science Tais-toi ! Aide-moi…

Campos Non, pas maintenant ! Courez !

Sneider Ah, ah, tu ne vois pas, hein ? Et Pascal, tu l'as oublié, Pascal ? Ne fais pas semblant, ça ne te va pas. Les erreurs de raisonnement, ce sont des erreurs de caractère, allez, tu le sais bien. Fais pas l'innocent.

Nagwa Ah, il dit ça ? Non, je ne me souviens pas.

Sneider Mais non, bien sûr. Alors je vais te le dire. C'est le fondement même de la logique. Le tout premier point. Et caractère ici n'est pas à prendre au sens du caractère individuel selon Kretschmer et la psychologie de l'individu, mais selon la part du pneumatique, du psychique et du hylique, au sens de la classification antique. Et toi, tu es où là-dedans ? Vas-y, dis-le nous, si tu le sais !

Nagwa Bon, si tu veux, mais il faudra que je réfléchisse encore un tout petit peu. Pneumatique, dis-tu ? Et quoi encore ?

Sneider Je t'ai dit de ne pas faire semblant. Décide-toi. Ou bien tu parles tout de suite, sans faire attendre ton petit monde, ou bien ta tête va éclater.

La tête de Nagwa éclate.

Mocomans How ! – How !

Mumppo Excuse-moi, Ludwig, mais je n'ai rien compris. C'est un peu raide, tout ça, non ?

Sneider Nous sommes la communauté. Il n'est pas bon de manger, de boire seul. Or la racine de la communauté, c'est la langue. Et la langue est une réalité mathématique. La communauté est donc une réalité mathématique. Nous devons ramener tous les concepts mathématiques à leur racine dans l'expérience vécue. L'infini n'est qu'un autre mot pour la joie, parce que la joie veut croître, et en parlant de la croissance, nous parlons déjà de l'infini.

Mumppo On dirait du Husserl, ma parole !

Sneider Non, on n'en est pas loin, c'est certain. Sauf que Husserl n'a pas assez pris en compte le rôle central des mathématiques aujourd'hui. Il y a plus de métaphysique dans les mathématiques que dans la philosophie, aujourd'hui. Les questions-clé y sont à l'ordre du jour : la nature de l'être, des lois, de l'infini, et la philosophie

Der letzte Tokomaner
Parodie in 4 Akten

Synopsis

Fräulein Kunst und Fräulein Wissenschaft, unterwegs nach Fort Modernity, werden gefangengenommen und vom Häuptling der Tokomaner und seinem Freund befreit.

Personae

Schneider	Ludwig Schneider, Philosoph, alias Tokochgook, Häuptling der Tokomaner
Campos	Béla dos Campos, Philosoph, alias Hawkeye, sein Freund
Wissenschaft	Frl. Wissenschaft, jüngere Schwester
Kunst	Frl. Kunst, ältere Schwester
Hunkas	Hunkas, Tokochgooks Sohn
Mokomaner	Mokomaner
Mokomund	Mokomund, Häuptling der Mokomaner
Déridé	Jacques Déridé, Philosoph
Mumppo	Natty Mumppo, Trapper
Nagwa	Nagwa, Mokomane, alias Paulchen

Off-stage

Georg Cantor, deutscher Mathematiker (1845–1918)
Martin Heidegger, deutscher Philosoph (1889–1976)
Edgar Allan Poe, amerikanischer Dichter (1809–1849)
Stéphane Mallarmé, französischer Dichter (1842–1898)
Niklas Luhmann, deutscher Soziologe (1927–1998)
Karl-Otto Apel, deutscher Philosoph (1922–2017)
Paul Cohen, amerikanischer Mathematiker (1934–2007)
Georg Hamann, deutscher Philosoph (1730–1788)
Franz Rosenzweig, jüdischer Philosoph (1886–1929)
Béla Zalai, ungarischer Philosoph (1882–1915)
Blaise Pascal, französischer Philosoph (1623–1662)

1. Akt — Gefangen

1. Szene

Im Wald. Wissenschaft, Kunst, Nagwa.

Wissenschaft Ach, ist es noch sehr weit, liebe Schwester? Ich bin langsam so müde, immer durch diese Wälder zu laufen! Wie lange sind wir schon unterwegs? Sind es Tage, oder sind es bereits Wochen?

Kunst Es ist nicht mehr so weit, Liebling. Unser Führer sagt, höchstens noch zwei Tage. Oh, schau da, hast du die Tamarindenbäume gesehen, sind die nicht prächtig? Und da, die Vögel! Oh! Ist es nicht schön hier? Ich könnte so ewig weiter laufen, du nicht?

Wissenschaft Ja, schon, aber ich weiss nicht, der Mann da…

Kunst Was denn? Der da? Wieso? Hat er dich vielleicht…?

Wissenschaft Oh nein, du blöde Kuh. Wie kommst du denn darauf? Bist ja völlig bekloppt. Aber schau mal, hast du gesehen, wie er die Mücken totschlägt? Ja, ja, ich weiss, die Viecher mag ich auch nicht. Aber wie er das tut, da wird mir grausig.

Sie werden umzingelt.

Mokomaner Nicht Angst haben.
Wir euch nicht Weh tun.
Wir euch nur Lager bringen.
Alle müssen Lager.
Um das Wort zu hören.
Alle müssen Wort hören.

2. Szene

Im Lager.

Mokomund Ich Mokomund, der Häuptling der Mokomanen. Wer ihr?

Wissenschaft Ich bin die Wissenschaft, und das ist meine Schwester, die Kunst.

Mokomund Wohin gehen?

Wissenschaft Meine Schwester und ich sind unterwegs nach Fort Modernity, dort erwartet uns unser Vater, Colonel Zivilisation, und unsere Mutter Aufklärung.

Mokomund Paulchen hier zeigen Weg?

Le perroquet gris
Une pièce en 4 actes

Résumé

Un navire de croisière s'égare chez les pirates. Un passager clandestin trouve la bonne route, mais on ne l'écoute pas. Il rejoint les pirates et les détourne.

Personnages

Béla	Béla, machiniste d'un navire de croisière
Lailloche	Lailloche, passager clandestin
Capitaine	Le capitaine
Radio	Le radio
Jacques	Jacques, le professeur, passager de 2e classe
Marquise	La marquise, passagère de 1ère classe
Steward	Le steward
Jean	Jean, le second officier
Architecte	L'architecte, passager de 2e classe
Maria	Maria, son épouse
Artiste	L'artiste, passager de 3e classe
Sonia	Sonia, son épouse
Bordstein	Guy Bordstein, chef des pirates
Proprio	Raoul di Proprio, son lieutenant
José	José le pirate

1ère acte — La dérive

Scène 1.

Dans la soute. Au fond, Lailloche lit un livre, Béla entre sans le voir.

Béla — Trouver l'atlas, trouver l'atlas, facile à dire. Voyons, voyons. Rhum, rhum, whisky, farine, farine, gnocchi, gnocchi, saumon, saumon fumé, saumon à l'ail…. Ils aiment le saumon, on dirait… Ah, linge de cabine, munitions… Munitions ? Encore des munitions ?… Faut ce qu'il faut… Pourquoi pas des décorations de Noël, tant qu'on y est ?… Y a du papier ?…

Il fredonne.

Béla Laissez glisser les petits papiers, papiers tamtam et d'Arménie, les sentiments, papiers collants, tamtam tamtam, tamtatatam, tamtatatatam, tamtam…

Sans fredonner.

Béla Et les livres ?…

Lailloche Vous cherchez des livres ?

Lailloche Les livres, oui. Ils veulent leur atlas, je vous le demande, un atlas maritime. Je vous le demande. Savent plus s'y retrouver? Pas de boussole, disent-ils. Pas de boussole.

Lailloche Pas de boussole ?

Lailloche Détraquées, détraquées ! C'est eux qui sont détraqués, plutôt. Mais… qu'est-ce que… ?

Il découvre Lailloche.

Lailloche Rien, vous ne me dérangez pas.

Béla Qu'est-ce que vous faites là ?

Lailloche Vous le voyez bien, je lis.

Béla Vous lisez ?

Lailloche Oui.

Béla Et où est l'atlas ?

Lailloche Là, en bas à gauche.

Béla Merci. C'est vous, le magasinier ?

Lailloche Non.

Béla De l'intendance ?

Lailloche Non.

Béla Qu'est-ce que vous faites là ?

Lailloche Je lis.

Béla Et vous avez la clé ?

Lailloche Quelle clé ?

Béla Alors comment… ? … ah bon, mais alors, dites donc, vous…

Lailloche J'habite là.

Béla Hé !

Longue pause.

Béla Et à part ça ?

Lailloche Je suis philosophe.

Béla Formidable, je l'ai su tout de suite !

Tropes-métonymies

1 *Bible et romantisme*
2 *Art et religion*
3 *Sém. 26.2.47, Sém. 25.5.47*
4 *Sém. 10.9.47*
5 *Au sujet de Lajos Szabó*
6 *La racine de la systématisation*

Metonymie

1 *Bibel und Romantik*
2 *Kunst und Religion*
3 *Sem. 26.2.47, Sem. 25.5.47*
4 *Sem. 10.9.47*
5 *Über Lajos Szabó*
6 *Die Wurzel der Systematisierung*

Le fou, le génie, le saint

1 Zalai (1913)
2 Chez Luhmann, apparemment, tout est système, tout au-delà fait encore système. Ce totalitarisme l'aura rendu suspect à maints égards, mais le rapproche certainement de Barthès et de Derrida, chez qui tout est texte.
3 Ce serait là le sens du *Chémah Israël*.
4 *Le problème de la systématisation philosophique*

Wahnsinnig, genial, heilig

1 Zalai (1913)
2 Bei Luhmann ist offensichtlich alles System, jedes außerhalb gehört noch zum System. Dieser Totalitarismus hat ihn in vielerlei Hinsicht suspekt werden lassen, zeugt aber von einer gewissen Nähe zu Barthes und Derrida: „Alles ist Text".
3 Das wäre der Sinn von *Schma Jisrael*.
4 *Das Problem der philosophischen Systematisierung*

Szabó ésotérique

1 *Sém. 4.12.46*
2 *Sém. 20.6.47*
3 *Sém. 17.9.47*
4 *Conversation du 7.2.46*
5 *Connaissance de soi*
6 *Hiérarchie structurelle*
7 Tábor, *Hokmah et logos*

Szabó, der Esoteriker

1 *Sem. 4.12.46*
2 *Sem. 20.6.47*
3 *Sem. 17.9.47*
4 *Gespräch 7.2.46*
5 *Selbsterkenntnis*

Le mot schizophrène

1 Ainsi le théâtre absurde d'Eugène Ionesco débute-t-il comme parodie du mauvais cours de langue, qui impose à l'élève des phrases ridiculement banales.
2 Ivan Illich (1993) : l'écriture se sépare de la parole dès la séparation des mots par un espace pour ouvrir la voie à la lecture silencieuse, dès le XII^{e} siècle, comme une pratique de la méditation monastique. La parole ne connaît pas cette séparation des mots.
3 Voir Illich (1993)

Das schizophrene Wort

1 Auch Ionescos absurdes Theater entstand als Parodie schlechten Sprachunterrichts, der den Schülern lächerlich banale Sätze aufzwingt.
2 Illich (1993): Das geschriebene Wort löste sich vom gesprochenen nach der Trennung der Worte mit einer Leerstelle, als Hilfe für das stille Lesen, im 12. Jahrhundert, zum Zweck der mönchischen Klostermeditation. Die Rede kennt aber diese Trennung nicht.
3 Siehe Illich (1993)

Le mot comme fantôme

1 *Contribution à la question de la théorie des ensembles*
2 Philon donne un exemple cocasse de la proportion juste : l'éléphant est beaucoup plus grand que la souris, mais il y a tellement plus de souris que la proportion juste est conservée.
3 C'est ainsi que le hongrois dit « à demi-jambe » pour « à cloche-pied ». Le chinois dit « demi-part, demi-part » pour « distribuer », le hongrois dit « diviser ».
4 Ou encore : surrationnel, comme condition de toute rationalité.
5 Le terme semble avoir été introduit par l'alchimiste et médecin Jean-Baptiste van Helmont en 1609.

Die Zahl als Gespenst

1 *Beiträge zur Frage der Mengenlehre*
2 Philon von Alexandrien, 1. Jahrhundert
3 Das Ungarische sagt „auf halbem Bein" für „auf einem Bein", das Chinesische „halb-halb" für „verteilen", das Ungarische sagt „teilen".
4 Oder „surrationale", die Voraussetzung jeder Rationalität
5 Johan Baptista van Helmont, der Chemiker, entdeckte einen „wilden Geist", der von erhitztem Holz und Kohle ausströmte, und nannte dies 1609 „Gas", abgeleitet aus niederländisch *chaos*.

Le nombre comme configuration

1 Voir Zaslavky (1973)
2 Le premier esprit, en termes mécaniques, serait homologue à l'attraction pure, le deuxième à la réaction qu'elle déclenche, le troisième au mouvement qui en résulte et à sa conservation. On y reconnaîtra facilement les trois lois de la mécanique newtonienne : la loi de la gravité universelle, la loi de l'action-réaction, et la loi de la conservation de la quantité de mouvement. Voir aussi entre autres Koyré (1957) et Nicolescu (1988) concernant l'influence de Böhme sur Newton. Le quatrième esprit représenterait le dépassement de la mécanique pour mener au monde de l'esprit, à la parole.

~ SOMMAIRE ~

Salutations g

Préface h

Remarques introductives k

Tropes-métonymies 1

Incertain et importun 4

Le fou, le génie, le saint 6

Partisans, mercenaires, imposteurs 13

L'équipe de Budapest 15

Un philosophe hongrois 20

Szabó ésotérique 27

Étymologie existentielle
- La parole et le vécu 35
- La série maximale 44
- L'expérience immédiate 46

Mathèse de la langue
- Le mot schizophrène 57
- Le mot comme fantôme 61
- Le mot comme instrument 65
- Arc-en-ciel 68
- Le nombre comme configuration 70

De la logique de la foi
- Un Socrate du XX^{e} siècle 81
- Abstraction et révélation 82
- À qui s'adresse la philosophie de Szabó ? 84
- Battre le tambour 90
- Renversement du renversement 99
- Rationalisme radical 106
- Le pan-spiritualisme 114
- Le secret des mathématiques 125
- De saint Anselme à l'ordinateur 133

Le rire de l'homme 137
Langage et mathèse 144
Athéisme 150
Szabó contre Heidegger 155
Pensée spéculative, pensée du *comme si* 160

La pensée graphique de Lajos Szabó

Première partie

Deux philosophes hongrois 168
L'état du monde 171
Tags et graffiti 173
Le numérique 174
L'art graphique de Lajos Szabó 177
La théorie des systèmes 187
Signe et langage 191

Deuxième partie

L'art de Lajos Szabó 194
Le geste 196
Le signe 199
L'éthique 201
La personne 204
L'esthétique 205
La prismatique 206
Geste ou gesticulation ? 209
Etudes morphogénétiques 212

Pour une histoire naturelle des contradictions

Le centre constitutif 216
La question unique 219
La réponse à la question 221
Déparadoxifier 223
La contradiction fondamentale 225

Au sujet de la croisée des chemins

Personnalité 230
L'indicible 232
La parole 233

Toi 233
logos 234
À la croisée des chemins 235
Le centre 237
La question unique 241
Abstraction 243
L'innommable 245
Nommer l'innommable 246
Chanter 248
Yikhes 250

De la topologie spirituelle **259**

Modernité phanocryptique
Communauté 267
Lajos Szabó 268
Les mathématiques 269
La langue 271
La subjectivité 272
La calligraphie 273
Béla Tábor 274
La science 274
Le système 276
Le mystère 277
La philosophie 277
Le phanocryptisme 279

Fractivité
La naissance du vertige de l'esprit des mathématiques
Logique et mathématiques 381
La théorie du chaos 383
La logique des lapins 385
L'autoréférence 387
La métagression 390
L'hétérostase 391

Impenser le zéro
Un non-nombre 393
Penser le zéro 395
Le giron productif 395
Multiplicités absurdes 396
Une arme secrète 397
Le vernaculaire 397
Une maladie 398
Genus 399
Penser et utiliser le zéro 400
Nombre 401
Le nombre configurationnel 402
Sans le zéro 403

Enthousiasme
Fragmentation 407
Tautologie structurelle 409
Ehyeh acher ehyeh 411

Incroyance **412**

Mystique de la nature, mystique du savoir **414**

Le dernier des Tocomans **428**
Une parodie en 4 actes

Le perroquet gris **465**
Une pièce en 4 actes

~ INHALT ~

Grußwort p

Vorwort q

Einleitende Bemerkungen t

Metonymie 2

Ungewiss und ungelegen 5

Wahnsinnig, genial, heilig 9

Partisanen, Söldner, Hochstapler 14

Team Budapest 18

Ein ungarischer Philosoph 24

Szabó, der Esoteriker 31

Existenzielle Etymologie
- Wort und Erlebnis · · · · · 41
- Die maximale Reihe · · · · · 45
- Die unmittelbare Erfahrung · · · · · 48

Sprachmathese
- Das schizophrene Wort · · · · · 59
- Die Zahl als Gespenst · · · · · 63
- Die Zahl als Instrument · · · · · 67
- Regenbogen · · · · · 69
- Die Zahl als Gestalt · · · · · 73

Zur Logik im Glauben
- Für wen ist Szabós Philosophie? · · · · · 88
- Philosophie mit der Trommel · · · · · 93
- Umwertung der Umwertung · · · · · 101
- Radikaler Rationalismus · · · · · 110
- Pan-Spiritualismus · · · · · 121
- Das Geheimnis der Mathematik · · · · · 128
- Von Anselm zum modernen Computing · · · · · 135
- Das Lachen des Menschen · · · · · 140

Sprache ist Mathesis 147
Atheismus 152
Szabó vs. Heidegger 158
Unendlich 163
Das Größtdenkbare 165
Versteckte Axiome 166

Der letzte Tokomaner **447**
Parodie in 4 Akten

~ CONTENTS ~

Greetings z

Preface aa

Introductory Remarks ad

Lajos Szabó's Graphic Thinking

Part I

Hungarian Philosophy 170
The State of the World 172
Graffiti Culture 174
Digital Culture 176
Szabó's Graphic Art 182
Systems Theory 188
Sign and Language 192

Part II

Szabó's Art 195
Gesture 198
The Sign 200
Ethic 202
The Person 204
Aesthetic 206
Prismatic 209
Gesture or Gesticulation? 210
Morphogenesis 213

Toward a Natural History of Contradictions

The Constitutive Centre 218
The One Question 220
Answering the One Question 222
De-paradoxization 224
The Deepest Contradiction 227

On the Crossroads

Personality 231
The Unspeakable 232
The Word 233
Thou 234

logos 235
The Crossroads 236
The Centre 239
The One Question 242
Abstraction 244
The Unnameable 246
Naming the Unnameable 247
Song 249
Yikhes 253
Jewry at the Crossroads 259

On Spiritual Topology **262**

Phanocryptic Modernity
Community 321
Lajos Szabó 323
Mathematics 323
Language 325
Subjectivity 326
Calligraphy 328
Béla Tábor 328
Science 328
System 330
Mystery 331
Philosophy 331
Phanocryptism 333

Fractivity
Vertigo born out of the Spirit of Mathematics
Logic and Mathematics 382
Chaos Theory 384
The Logic of Rabbits 386
Self-reference 388
Metagression 390
Heterostasis 392

Mystic Nature, Mystic Science **419**

Snarks **424**

100D has been made possible with the help of so many. The editors wish to express their gratitude at least to some, in alphabetical order:
Sigrun Anselm, Renate Becker, Selma Berg, Brigitte Biebrach-Schmitt, Gerhard Buck, Klaus Ellwanger, Ulrich Frohnmeyer, Giuliana Giorgi, Lisa Gordon, Matthias Gorenflos, Jacqueline van Gorkom, Eckard Hammel, Rafael Kotanyi, Sophie Kotanyi, Rainer Krems, Viviane Letayf, Rodrigo Magalhães, Elisabeth Meyer-Renschhausen, Karen Mießner, Maria R., Lucas Rehnman, Günther Rösch, Rubens Espírito Santo, Leonore Scholz-Irrlitz, Judith Siegmund, Ulrike Solbrig, Christian Strub, Karl van Suntum, Lothar Triebel, Jonathan Uhlaner, Jole Wilcke, Nina Zlonicky, Martin Zuska and many others.

Title_ "Christophe Kotanyi.
Cent dérives · A Hundred Drifts · Hundert Driften"
Editors_ Axel Roch, Magda van Suntum
Translations_ Christophe Kotanyi [fr→ger, fr→en], Axel Roch [fr→ger]
Copyediting_ Rainer Brömer [ger], Madeleine Dymond [en], Axel Roch [ger], Magda van Suntum [fr], Laurence Wuillemin [fr]
Book design_ Mehi Park

~

All rights reserved to the authors, editors, translators and publishers. All graphics and images, in particular the drawings by Lajos Szabó, are private property and belong to the author or the editors, except those images that are used under CC licence. Graphical portrait page f reprinted with permission Lucas Rehnman. Many writings published here have been previously circulated as preprints in various circumstances. Sources have been given, if, however, updates and corrections are needed, the editors ask kindly for such notifications.
Printed in Berlin, Germany.

Published by gegenstalt.
Berlin, October 2020
gegenstalt.com

ISBN 978-3-9813156-84

gegenstalt.com
ISBN 978-3-9813156-84